24me Année. N° 21 1er Novembre 1917

DEC 6 1917
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Arthur Chuquet	*Napoléon à Grenoble.* — I.	5
Edith Wharton	*Plein Été* (3e partie)	44
Dr Jean Fiolle	*Les « Auto-Chir. »*	86
Charles Géniaux	*Sous les Figuiers de Kabylie*	106
Joseph Cernesson	*La Crise de l'Industrie des Étrangers en Suisse*	127
Charles Baudelaire	*Lettres inédites.* — IV	156
Julien Tiersot	*Le Centenaire de Méhul*	183
E. du Vivier de Streel	*L'Insuffisance des Revenus privés de la France*	203

Copyright 1917, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1917

LIVRES NOUVEAUX

LA MISSION FRANÇAISE EN AMÉRIQUE,
par **René Viviani.**

On sait combien la mission française a contribué à faire jaillir l'enthousiasme du peuple américain pour la cause des Alliés, à laquelle il venait de s'associer. Le maréchal Joffre représentait en effet l'armée qui, en arrêtant le flot allemand, a sauvé la civilisation ; M. Viviani, l'un des plus éminents orateurs de la tribune française, exprimait en un langage harmonieux et d'une haute inspiration les grandes idées de liberté et de droit qui soutiennent les Alliés dans la lutte. L'importance de ses discours, réunis dans le présent volume, est donc considérable ; M. Bergson a pu dire avec raison qu'ils « resteront inséparablement liés au souvenir des journées où l'élan américain se dessina. »

UN AMÉRICAIN D'AUJOURD'HUI,
par **Brand Whitlock.**

Ambassadeur des États-Unis à Bruxelles, M. Whitlock est bien connu par les services qu'il rendit à la Belgique occupée en 1914 et 1915. Le livre où il raconte ses souvenirs et expose ses principaux thèmes de réflexion montre qu'en lui l'écrivain vaut l'administrateur. Avec humour, il y fait revivre ses premières années, ses débuts dans la vie politique, traçant des portraits, rapportant des anecdotes significatives ; son perpétuel souci de contribuer au progrès moral, de rendre les hommes meilleurs et plus heureux donne à ces pages le caractère d'une attachante autobiographie qui nous apprend à connaître le peuple américain par l'un de ses plus nobles représentants. La traduction a été écrite par Mme Carton de Wiart, alors prisonnière des Allemands.

ÉTUDES ET IMPRESSIONS DE GUERRE,
par le **Général Malleterre.**

La deuxième série de ces chroniques militaires se recommande des mêmes qualités que la première : exposé méthodique et précis des faits, commentaires sagaces et clairvoyants qui permettent au lecteur de comprendre la portée des événements stratégiques et leur place dans l'histoire de la guerre. Dans la période qui s'étend d'octobre 1915 jusqu'en août 1916, en dehors de l'offensive prolongée des Allemands contre Verdun, c'est surtout le front d'Orient qui retient l'attention. En relisant les articles du Général Malleterre, on saisit l'ensemble des opérations, on embrasse toute l'activité militaire qui s'est déroulée pendant dix mois.

ENTRE DEUX RIVES,
par **Paul Acker.**

Ce roman est le dernier que Paul Acker ait écrit avant de tomber glorieusement pour la France. Il expose un douloureux conflit de sentiments, qui est aussi un conflit de devoirs également impérieux. L'auteur en a dégagé un pathétique sobre, qui ne doit rien aux effets faciles. Il a donné à son œuvre une haute tenue et une belle sévérité. L'atmosphère morale qui règne dans ces pages suprêmes de l'écrivain est d'une austérité vivifiante qui fait penser quelquefois à la tragédie classique.

AFFICHES ALLEMANDES EN BELGIQUE,
par **Henri Davignon**

L'auteur, fils de l'ancien ministre des Affaires étrangères de Belgique, avait déjà donné, sous le titre *La Belgique et l'Allemagne*, un recueil photographique de proclamations des autorités allemandes, où s'étalait le système de fausses promesses, d'affirmations mensongères et de terreur brutale qui présida à l'invasion et à l'occupation du territoire belge. Il poursuit sa démonstration en publiant aujourd'hui sans commentaires les photographies de 40 autres affiches qui furent placardées en Belgique au cours de la première année de guerre. Aux affiches allemandes il oppose quelques affiches belges, marquées du plus pur patriotisme et de la plus fière énergie. Le tout compose, en une brochure de prix modique, le plus décisif réquisitoire contre la barbarie allemande.

LE TRAITEMENT DES ARMÉNIENS DANS L'EMPIRE OTTOMAN (1915-1916),
avec une préface du **Vicomte Bryce.**

Les actes criminels commis par les Allemands en France et en Belgique ne doivent pas faire oublier ceux de leurs alliés turcs en Orient. L'Arménie, terre classique des plus odieuses persécutions, les a vu redoubler depuis le début de la guerre ; les documents recueillis et présentés à Lord Grey par le Vicomte Bryce en font foi. Ce sont des déclarations très explicites, scrupuleusement rapportées, contrôlées les unes par les autres, émanant de témoins autorisés : déportations, violences, massacres tolérés ou ordonnés par les autorités, tels sont les faits dont le gouvernement ottoman portera la responsabilité devant la conscience du monde civilisé.

NAPOLÉON A GRENOBLE

BONAPARTISTES ET ROYALISTES

I

Lorsque Napoléon débarqua le 1er mars au golfe Juan, il avait depuis longtemps résolu de marcher sur Grenoble. Ses confidents Bertrand et Drouot lui conseillaient de descendre à Toulon, où l'appui de Masséna lui semblait acquis. Mais Masséna voudrait-il se déclarer du premier coup? Napoléon imposerait-il, lorsqu'on verrait, lorsqu'on saurait à Toulon et dans la Provence, qu'il n'avait qu'un brick, qu'il n'avait qu'une poignée de monde? Mieux valait, pour dissimuler le petit nombre d'hommes qu'il menait avec lui, aborder à une plage déserte, et de là se diriger en toute hâte sur Grenoble, s'assurer d'une forte garnison, s'emparer d'un grand chef-lieu où il trouverait, outre des troupes, un arsenal, des canons et des moyens de tout genre. « La France, disait-il, est pour moi dans Grenoble. »

La plupart des habitants du Dauphiné n'étaient-ils pas dévoués à Napoléon? Il se rappelait l'esprit d'oppression et de résistance que la province avait toujours montré, les protestations ardentes qu'elle élevait à la veille de la Révolution contre les entreprises du ministère, le rôle qu'avaient joué les États assemblés à Vizille. Avant Stendhal, il a connu, il a loué le caractère opiniâtre et le patriotisme éclairé des Dauphinois.

 324229

Il avait à l'île d'Elbe, dans sa garde, un chirurgien de vingt-neuf ans, originaire de Grand-Lemps, fils d'un médecin mort à Grenoble durant l'épidémie de 1804, Apollinaire Emery, et Emery lui disait que les paysans, possesseurs de biens d'église ou d'émigrés, détestaient les Bourbons, et que la majorité des Grenoblois se prononcerait en sa faveur.

Si le clergé, la noblesse et la haute bourgeoisie étaient attachés à la cause royale, Napoléon pouvait compter sur les petits bourgeois et les gens du peuple. Les artisans, les ouvriers, encouragés par les officiers en demi-solde, souhaitaient son retour. Il n'y avait pas à Grenoble deux avocats qui fissent profession d'aimer la famille royale, et tous les membres du barreau, tous les hommes d'affaires, nombreux d'ailleurs et très influents dans le pays, critiquaient sans pitié les actes du nouveau gouvernement. Ils auraient sifflé le duc d'Angoulême lorsqu'il vint à Grenoble en 1814, si le préfet Fourier ne leur avait fait craindre que le ministère n'enlevât à la ville l'École de droit, l'École d'artillerie, l'Académie et les établissements publics. Fourier assurait que l'expérience ne les avait pas corrigés, qu'ils méconnaissaient entièrement les intentions paternelles du roi, qu'ils se laissaient dominer par des personnages ardents et obstinés qui ne cessaient depuis la Révolution de susciter le désordre et de répandre l'inquiétude.

Aussi la cohorte urbaine ou garde nationale qui fut reformée dans l'hiver de 1814, n'eut-elle pas longue vie. Les nobles, dégoûtés de son mauvais esprit, abandonnèrent bientôt les places d'officier qu'ils avaient briguées. Le préfet finit par alléguer qu'il fallait réparer les armes, et lorsqu'il les eut, il les garda : la cohorte urbaine ne se réunit plus.

Il y avait même dans Grenoble un parti de napoléonistes résolus.

Son chef était Camille Gautier ou, comme on le nommait, le colonel Camille. Volontaire de l'Isère, capitaine, adjoint aux adjudants généraux, aide de camp de Joseph Morand à l'île d'Elbe et en Corse, Camille Gautier avait donné sa démission pour devenir maître de forges. Mais en 1813 il reprit les armes ; il commanda un bataillon de la garde nationale active de l'Isère, et en 1814 il était chef de la garde nationale

de Grenoble. Or, il avait épousé pendant son séjour à l'île d'Elbe une Lapi, nièce de ce médecin Lapi que Napoléon fit comte et gouverneur du pays.

Autour de Camille Gautier se réunissaient le gantier Jean Dumoulin, les docteurs Fournier et Renaud, les deux frères Argentier, Bonhomme, Brissard, Charnoux, Champollion-Figeac, Reboul.

Le plus curieux, sinon le plus remarquable de ces napoléonistes, homme fin et audacieux, était Dumoulin, capitaine dans la garde nationale à cheval. Recommandé par Camille Gautier à Lapi et à Apollinaire Emery, il se rendit à l'île d'Elbe au mois de septembre 1814. Il pria l'Empereur de rentrer en France et, tout d'abord, de prendre Grenoble qui lui servirait de base d'opérations. Quoi de plus aisé, disait-il, que d'atterrir en Provence et de gagner le Dauphiné? Une fois dans la montagne, Napoléon n'avait plus rien à craindre, et une fois à Grenoble, n'était-il pas à Paris? Lorsque Dumoulin se rembarqua, il avait la certitude du prochain retour de l'Empereur et, en passant par Gênes, il convint avec ses correspondants d'envoyer ses lettres à l'île d'Elbe dans des balles de gants. On sait ce qu'il devint. Napoléon le nomma le 9 mars son officier d'ordonnance et quelques jours plus tard le chargea d'une mission dans l'Ouest et le Midi. Bombardé capitaine le 15 mai, bien qu'il n'eût aucune habitude de la guerre ni aucune connaissance militaire, Dumoulin fut pris à Waterloo. Mais l'Empereur eut le temps de le faire chef d'escadron. Il reparaît en 1820 et en 1830. Après avoir joué à la Bourse et perdu plusieurs millions qu'il avait gagnés, il entre en 1820 dans la conspiration dite du 19 août et dirigée par Fabvier et le capitaine Nantil. En 1830, le 29 juillet, la Commission municipale de Paris lui confie le commandement de l'Hôtel de Ville, et une ordonnance du 27 octobre le crée, par exception, capitaine au 6e hussards. Mécontent, Dumoulin refuse de rejoindre, et il est regardé comme démissionnaire. Il déclare la guerre au gouvernement ; il crie, comme ce personnage d'un conte d'Alphonse Daudet : « Cette canaille de Guizot, qui est allé à Gand ! » Il réimprime à la fin de 1834, d'après l'exemplaire du général Lamarque, le *Moniteur de Gand*, pour rappeler à la France que son principal ministre, le

directeur de sa politique, avait en 1815 rédigé le journal des Bourbons émigrés.

L'Empereur comptait donc sur quelques particuliers de Grenoble. Il espérait en outre entraîner la garnison. Le 5e régiment de ligne ne lui semblait pas sûr. Mais le 3e régiment du génie se composait de vieux soldats, et le 4e régiment d'artillerie, dont les canonniers de la garde impériale formaient au moins le tiers, était l'ancien régiment de Grenoble, le régiment où l'Empereur avait servi en 1791 comme premier lieutenant, et en 1793 comme capitaine. Enfin, non loin de Grenoble, à Chambéry, dans la même division militaire, stationnait le 7e régiment de ligne ou régiment d'Orléans ou, ainsi qu'on disait encore, le 7e régiment d'Orléans, commandé par La Bédoyère, par celui de tous les colonels de France que Napoléon regardait comme le plus dévoué à sa cause.

Charles Huchet, comte de La Bédoyère, alors âgé de vingt-neuf ans, était l'arrière-petit-fils d'un procureur général au parlement de Bretagne et le petit-fils d'un premier avocat général à la Cour des aides de Paris. Il avait la taille haute — un mètre soixante-douze — les yeux bleus, le nez aquilin, la barbe brune, la contenance fière et en toute sa personne je ne sais quoi de martial. Mais il avait en même temps la physionomie fine et agréable. Madame de Staël lui trouvait de la grâce dans l'esprit et les manières. Stendhal enviait ses bonnes fortunes et assurait que la vertu poussée jusqu'au romanesque pouvait seule toucher cet homme aimable et charmant. Gendarme d'ordonnance, aide de camp de Lannes et du prince Eugène, colonel à vingt-trois ans et proposé deux fois en 1814 pour le grade de général par Gérard, qui louait avec effusion sa vaillance et son élan, il gardait à l'Empereur un souvenir fidèle et il en voulait aux Bourbons qui ne l'avaient pas promu maréchal de camp. Il ne déguisait pas l'hostilité de ses sentiments, et plusieurs de ses contemporains remarquaient avant le mois de mars 1815 la liberté de ses conversations, l'audace de ses discours, le culte exalté, fanatique qu'il avait voué à Napoléon. Un jour, chez madame de Staël, il afficha un si fervent bonapartisme et il parla des Bourbons avec tant de haine qu'elle dut, si tolérante qu'elle fût, lui imposer silence.

N'avouait-il pas à son procès qu'il avait à Paris assisté à des réunions de généraux mécontents ; qu'il s'était à diverses reprises entretenu du gouvernement royal avec le général Lallemand ; qu'il n'avait pas essayé de faire oublier aux soldats du 7e régiment le guerrier qui tant de fois les avait conduits à la victoire?

Mais il avait de fortes attaches avec les royalistes ; il avait épousé une Chastellux, petite-fille du marquis de Durfort-Civrac, et il se trouvait l'allié des Damas. Les gens de cour font toujours passer les intérêts de famille avant les intérêts de parti. Les Damas sollicitèrent La Bédoyère d'entrer au service de Louis XVIII, et il obtint le commandement du 7e régiment.

Marmont s'opposait à cette nomination : il dit à Blacas que La Bédoyère n'était pas royaliste et que ce serait une grave imprudence de lui donner un régiment sur la frontière d'Italie, en un département plein de faux bruits et d'inquiétudes aussi vives que vagues ; Blacas, infatué de lui-même et sourd à tous les avis, refusa d'écouter Marmont.

Le marquis d'Osmond, ambassadeur à Turin, se joignit vainement au maréchal : envoyer La Bédoyère à Chambéry, non loin de Thonon où s'agitait le général Dessaix et de ce Mont-Blanc qu'administrait Finot, parent et ami de Maret, c'était placer sur la frontière un brandon de plus, et, quelques semaines plus tard, Osmond s'écriait : « La conduite de La Bédoyère ne m'étonne pas ; il ne dissimulait guère ses opinions, et cependant, combien de gens, et quelles gens, répondaient de lui ! »

Or, chez la reine Hortense, La Bédoyère avait déclaré qu'il se rangerait du côté de Napoléon. L'Empereur sut ce propos par Flahaut, son ancien aide de camp et l'amant d'Hortense. Il n'aimait pas La Bédoyère qu'il jugeait étourdi et trop fougueux ; il l'avait souvent averti d'être plus sage : ce braque de La Bédoyère, disait-il, nuisait à sa carrière par ses légèretés et ses emportements. Sous les Cent Jours il le trouva trop hardi : le jeune homme criait qu'il ne fallait plus ni gouvernement absolu ni proscription. Aussi Napoléon ne le prit comme aide de camp et ne le nomma pair que sur les prières instantes de la reine Hortense, et il s'en repentit : il avouait à Sainte-Hélène qu'il n'aurait pas dû le nommer général ni même aide

de camp. Mais La Bédoyère tint parole et mena son régiment au-devant de l'Empereur. Lorsque Napoléon marcha sur Grenoble, il demandait partout où était le 7e de ligne, et il a reconnu que La Bédoyère avait, au mois de mars 1815, montré beaucoup de courage et agi en héros, d'une manière chevaleresque, non par intérêt, mais par enthousiasme.

Le préfet du département de l'Isère était, depuis 1802, le célèbre géomètre Fourier, baron de l'Empire, ancien professeur à l'École polytechnique, grand ami de Kléber en Égypte, plus tard secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences et un des Quarante, « homme charmant, a dit Stendhal, et d'un esprit vraiment français ».

Il s'était rallié franchement à la Restauration et il se piquait d'avoir fait tous ses efforts pour comprimer l'opposition qui fermentait dans le département.

Le 4 mars, au soir, il apprenait par une lettre de Bouthillier, préfet du Var, le débarquement de Napoléon ; si extraordinaire qu'elle fût, mandait Bouthillier, cette nouvelle était vraie; Bonaparte avait, à la tête de 1 600 hommes, abordé au golfe Juan, traversé Grasse, et, au dire des soldats, il se dirigerait par Saint-Vallier et Digne sur Grenoble et de là sur Lyon.

Fourier comprit aussitôt que Napoléon marcherait sur Paris. « Je connais personnellement, écrivait-il au ministre de l'Intérieur, l'ennemi audacieux qui nous menace et je ne doute point qu'avant bien peu de temps il ne nous envoie des émissaires pour ordonner le meurtre et le pillage ; un si grand criminel envers la France et l'humanité entière est condamné par toutes les lois divines et humaines et je pense qu'il est permis à tout individu et même prescrit d'user contre lui des mesures que peut suggérer une vengeance si juste et si nécessaire. » On ne pouvait se prononcer avec plus de décision et en termes plus forts. Fourier ajoutait même que le parti des Bourbons était le parti français et que les hommes qui accompagnaient Bonaparte étaient des brigands !

Le langage qu'il tint à la population fut ferme et résolu : il veillerait à la sûreté des propriétés ; les portes de Grenoble seraient closes pendant la nuit ; la force armée dissiperait tout

rassemblement ; nul ne manquerait de respect au gouvernement de Sa Majesté le roi ; quiconque oublierait que le premier devoir est d'obéir aux autorités serait arrêté sur-le-champ et sévèrement puni.

Il avait convoqué sans retard le général Marchand qui commandait la subdivision militaire, le maire Renauldon, l'inspecteur des gardes nationales Pelleport et le colonel de la légion de gendarmerie Jubé. Réunir des troupes sur lesquelles on pût compter et empêcher toute émeute qui tenterait de se saisir de l'autorité publique et des caisses de l'État, telles furent les propositions de Fourier. Mais dans la crise qui s'annonçait, le préfet n'était plus rien, et le général Marchand assumait tous les pouvoirs, toute la responsabilité. Marchand déclara qu'il allait prendre les mesures qu'exigeait la situation et il tint désormais le préfet à l'écart.

Marchand avait cinquante ans. C'était un des plus braves soldats de l'armée française. Fils d'un cultivateur de Saint-Ismier dans l'Isère, il avait fait ses études classiques et il était avocat au parlement de Grenoble lorsque les volontaires de son département l'élurent capitaine. Joubert l'avait proclamé un officier de la première distinction. Napoléon l'avait fait divisionnaire, comte, chef d'état major de Jérôme, et il remarquait en 1811, lorsque le ministre proposait de confier à Marchand le commandement d'une division militaire, que ce général pouvait être employé plus utilement. Pourtant, à la fin de 1813, l'Empereur envoya Marchand dans la 7e division militaire; mais il fallait remplacer l'incapable Delaroche, et la nomination de Marchand fut accueillie dans tout le Dauphiné avec la joie la plus vive : le commissaire extraordinaire Saint-Vallier assurait que sous les ordres de leur compatriote, les habitants iraient, dès qu'ils auraient des fusils, reprendre Genève.

Ce vaillant Dauphinois avait cependant de grands défauts. C'était un homme froid et lent, prudent et circonspect jusqu'à paraître timide, consultant trop volontiers ses entours, incapable d'agir avec vigueur et décision. Ne nous dit-on pas qu'il n'osait élever la voix, et que les soldats l'entendaient à peine lorsqu'il leur parlait? Ne savons-nous pas qu'en Espagne, au

combat de Tamames où il commandait l'armée en l'absence de Ney, il montra beaucoup d'hésitation? Aussi Ney assurait-il que Marchand « n'aurait pas assez de caractère et de force pour arrêter Bonaparte », ne saurait « se jeter sur la bête pour éviter ses coups de dents ». Aussi, dans la journée du 7 mars, un sagace observateur, Augustin Périer, démêlait-il sous le calme apparent de Marchand une anxiété profonde. On prétend même qu'il était assez court d'esprit, et on rapporte qu'il tint un jour ce singulier propos : « Tout ce que j'aurais à raconter de mes campagnes, c'est que j'ai eu bien chaud en Syrie et bien froid en Russie, c'est que je fus blessé à l'assaut de Jaffa et que je passai le Dnieper sur la glace avec Ney. »

Mais, en mars 1815, il inspirait confiance aux Bourbons et à leurs partisans. « On peut, disait Macdonald, compter sur lui ; il est l'ennemi passionné et déclaré de Napoléon ; non seulement il sera fidèle, mais il s'efforcera de se venger. » Marchand reprochait, en effet, à l'Empereur de l'avoir en 1813 placé, lui, lieutenant général depuis six ans, sous les ordres d'un lieutenant général qui n'avait que six mois de grade. Déjà, au retour de l'expédition de Russie, avec une franchise que ses amis taxaient d'imprudence, il répétait que Napoléon était le fléau de la France et que la campagne de 1812 avait été une folie, une extravagance. En 1814, dès qu'il sut dans une entrevue avec le prince Émile de Hesse la déchéance de Napoléon et le rappel des Bourbons, il se hâta de publier la nouvelle dans Grenoble. Quelques semaines plus tard, il se promenait en habit bourgeois sur la terrasse du Jardin de ville lorsqu'il entendit des cris de *Vive l'Empereur* : c'étaient des soldats qui dansaient une farandole autour de la statue d'Hercule ; sans penser qu'il n'était pas en uniforme, il accourut la canne levée ; les danseurs qui l'avaient reconnu, se hâtèrent de fuir.

Il apprit donc le débarquement de Napoléon avec douleur. Le 5, au matin, lorsqu'il tint un conseil de guerre auquel assistaient les généraux, colonels, majors et chefs des administrations, il leur dit que l'honneur devait être leur boussole, que l'honneur leur commandait de rester dévoués au roi. Tous applaudirent à ses paroles. Mais les troupes? Marchand voulait les passer en revue au Champ de Mars et leur faire

renouveler en sa présence le serment de fidélité. Les colonels et majors lui répondirent qu'ils auraient plus d'influence que lui sur leurs régiments : mieux valait qu'ils fissent chacun la revue particulière de leurs soldats ; n'avait-on pas à craindre, dans une revue générale, une manifestation dangereuse, et les cris séditieux que pousseraient quelques-uns, ne seraient-ils pas répétés par tous?

Marchand se rendit à ces raisons. Il avait résolu de se porter au-devant de Bonaparte avec tout ce qu'il pouvait réunir, 3e du génie, 4e d'artillerie, 5e, 7e et 11e de ligne. Le 3e régiment du génie devait s'établir le 6 à La Mure avec six pièces de canon ; le 5e régiment de ligne irait le lendemain rejoindre les sapeurs à La Mure pendant que le 4e régiment d'artillerie se posterait à Vizille avec six pièces ; le 7e et le 11e régiment de ligne, qui tenaient garnison à Chambéry, devaient arriver le 7 à Grenoble de bonne heure ; de même, un escadron du 4e régiment de hussards qui stationnait à Vienne. Déjà le commissaire ordonnateur de la subdivision, Bazire, chargeait le commissaire des guerres Delabeye de suivre les troupes à La Mure pour organiser les ambulances et le service de campagne [1].

Mais les colonels avaient passé leur revue. Le 6, au matin, ils déclarèrent à Marchand que les soldats avaient montré une hésitation fâcheuse et renouvelé leur serment sans aucun enthousiasme, qu'il serait imprudent de les mettre en campagne et de les mener au-devant de Bonaparte, que la moindre désertion entraînerait une défection totale. « Il y avait, disait le commissaire ordonnateur, une effervescence générale en faveur de Bonaparte. »

Là-dessus Marchand décida que des troupes si peu sûres

1. Cette résolution de Marchand est du 5 mars. Le lendemain 6, le ministre de la Guerre Soult ordonnait aux colonels du 5e, du 7e et du 11e de se tenir prêts à partir avec les deux premiers bataillons de leur régiment, complétés chacun à 500 hommes, pour faire partie du corps d'armée qui se rassemblait entre Lyon et Chambéry ; lorsque les deux bataillons se mettraient en marche, le colonel en prendrait le commandement, et le troisième bataillon ainsi que le dépôt resteraient dans la garnison sous les ordres du major. Le même ordre fut envoyé aux colonels du 39e à Mont-Dauphin et du 49e à Briançon, ainsi qu'aux colonels du 14e régiment de chasseurs à cheval à Chambéry et du 4e régiment de hussards à Vienne. Mais toutes ces dépêches adressées par Soult le 6 mars sur la ligne de Lyon à Nîmes, Montpellier, etc., ne purent parvenir à leur destination ; elles furent rapportées à Paris par les estafettes.

devaient rester dans Grenoble ; il fallait les éloigner de Bonaparte, leur éviter toute communication, tout contact avec lui ; en les plaçant derrière des remparts, il serait plus aisé de les contenir. « J'avais d'abord le projet, écrivait-il le 6 mars au ministre, de faire porter des troupes en avant pour défendre le passage des montagnes. Mais j'ai prévu les plus grands malheurs si nos bataillons venaient à montrer la moindre indécision », et il ajoutait qu'il renfermait dans Grenoble tout son monde « encore presque incertain », qu'il voulait conserver au roi le précieux dépôt de l'arsenal.

De nouveaux ordres furent donnés : le 3e régiment du génie dût mettre la place en état de défense, et le 4e régiment d'artillerie, armer les remparts. Les travaux commencèrent aussitôt. Le général Bouchu, qui commandait l'École d'artillerie, et le directeur de l'arme, Scheille, déterminèrent l'emplacement des pièces. On prépara des banquettes et des plates formes. Dès le 6, à midi, on avait mis en batterie trente-sept bouches à feu pourvues de leur approvisionnement. On retira les bateaux amarrés sur la rive gauche de l'Isère. On se disposa de toute façon à soutenir l'attaque et à la repousser.

Le même jour, à onze heures du matin, Marchand, accompagné du général Daumas qui commandait le département et du colonel d'artillerie Gerin, visitait les travaux entre la porte de Bonne et celle de la Graille. Il vit un canon qu'on plaçait dans l'orillon à gauche de la rue Saint-Jacques. « Cette pièce, dit-il, est parfaitement placée pour tirer sur tout ce qui débouchera du faubourg Saint-Joseph », et, se tournant vers Gerin, « colonel, donnez bien vos ordres pour qu'on f... un coup de canon à mitraille sur les premiers qui paraîtront ! »

Il s'efforça d'échauffer par une proclamation le moral des troupes. Imprimée à cinq cents exemplaires, la proclamation fut affichée dans la ville, lue à la tête des compagnies et répandue au dehors. Le général rappelait aux soldats que Bonaparte les avait dégagés de leurs serments ; qu'ils avaient juré d'être fidèles au roi ; qu'ils ne devaient suivre d'autre chemin que celui de l'honneur ; que, s'ils écoutaient leurs chefs, ils verraient, lorsque cet orage aurait disparu, la France redevenir puissante et heureuse ; que, s'ils se laissaient égarer par de perfides conseils, la patrie était perdue ; que l'étranger

envahirait de nouveau leur pays pour le partager, pour piller leurs parents et ravager leur villages.

On a prétendu que cette proclamation, dont Marchand espérait un bon effet, était faible et médiocre. Le préfet Fourier la jugea très convenable. Les royalistes de Grenoble la trouvèrent conçue en excellents termes, rédigée comme elle devait l'être, courte et énergique à la fois, propre à rendre la sécurité, et, dit l'un d'eux, elle annonçait les malheurs qui résulteraient de la journée du lendemain.

II

Ces royalistes se vantaient d'être les seuls bons Dauphinois, et tous assuraient que le fugitif de l'île d'Elbe serait bientôt arrêté : nul d'entre eux ne croyait encore, le 5 mars, que Napoléon voulût marcher sur Grenoble ; ils s'imaginaient qu'il projetait de gagner l'Italie et de passer les Alpes aux environs de Briançon.

Les principaux étaient les deux Gagnon père et fils, l'inspecteur aux revues Rostaing, les maréchaux de camp Antoine d'Agoult et Morard d'Arces.

Les deux Gagnon père et fils, l'un oncle, l'autre cousin germain de Stendhal, ne jouaient qu'un rôle effacé. Le père, Romain Gagnon, dont Stendhal trace un si joli portrait, se piquait d'être ami du roi et s'affligeait des affreuses circonstances où l'arrivée de Bonaparte allait jeter Grenoble. Le fils, Oronce Gagnon, alors lieutenant en demi-solde et plus tard général de division, avait, l'année précédente, fait partie de la garde d'honneur du comte d'Artois.

Rostaing était à la tête des royalistes, et ils louèrent longtemps, surtout lorsqu'il devint chef de division au ministère de la Guerre, la conduite courageuse et ferme qu'il avait tenue à Grenoble au début des Cent Jours. En 1816, le major Etchegoyen attestait encore que Rostaing avait, le 6 et le 7 mars, déployé le zèle le plus ardent pour le service du roi. Mais

Stendhal, qui le connut de près, lui trouvait une bêtise étonnante, et, quand Stendhal serait trop sévère, ce qu'on sait de Rostaing démontre qu'il était pétri de vanité, convaincu de son importance, inquiet, remuant et brouillon.

Il avait rédigé une proclamation aux citoyens ; il vint la lire à Marchand et demanda qu'elle parût sous le nom du général. « Mais, répondit Marchand, j'ai déjà fait une proclamation qui est imprimée et qui me paraît suffire ; il n'y a plus maintenant qu'à remuer de vive voix les soldats. Du reste, votre proclamation qui s'adresse aux citoyens ne peut qu'être utile et je vous engage à l'imprimer sous votre nom après vous être concerté avec l'autorité civile. » Rostaing proposa de distribuer de l'argent aux soldats. « La mesure serait bonne, répliqua Marchand, si elle venait d'un prince qui donnerait ainsi des marques de sa magnificence, et les troupes acceptent toujours avec plaisir une pareille gratification. Mais, si l'argent vient de moi, les soldats se méfieront et ils m'accuseront de vouloir les séduire. Je crois qu'il faut surtout leur faire sentir que leur honneur, leur devoir et l'intérêt de la patrie sont inséparables de la fidélité que nous devons au roi, et tel a été le but de ma proclamation. »

Deux maréchaux de camp en congé, Morard d'Arces et Antoine d'Agoult, se joignaient à Rostaing pour encourager et mener les royalistes. Morard d'Arces alla s'offrir à Marchand. Il ne voulait pas, disait-il, être employé dans son grade d'officier général ; il ne demandait qu'à servir le roi et à prendre rang dans une compagnie avec l'habit et les armes d'un soldat. Marchand le remercia de son dévouement, l'assura que, s'il avait besoin de secours, il ferait appel avec une entière confiance aux bons sujets du roi et que Morard d'Arces serait un des premiers qu'il désignerait.

Le comte Antoine d'Agoult, aide-major des gardes du corps, avait plus d'énergie que Morard d'Arces. Il était à Voreppe lorsqu'il reçut, le 5 mars, deux lettres, l'une de Morard d'Arces, et l'autre de Romain Gagnon. Le premier, sans s'expliquer davantage, le priait d'accourir à Grenoble où le préfet l'attendait pour l'entretenir des intérêts du roi. Le second annonçait franchement l'approche de Bonaparte, avouait ses inquiétudes, trouvait que Marchand était lent et

indécis. D'Agoult prit la poste le 6 mars de grand matin. Il se rendit chez le préfet : comme Romain Gagnon, Fourier se plaignit de Marchand qui ne connaissait pas la violente activité de Bonaparte et ne soupçonnait pas que cet homme serait bientôt aux portes de Grenoble. Sur le conseil du préfet, d'Agoult, accompagné de Rostaing, alla voir Marchand pour le stimuler. En chemin, dans les rues, plusieurs jeunes gens qu'il rencontra l'assurèrent qu'ils étaient prêts à marcher et à combattre. Il dit donc au général qu'il venait, dans cette crise, lui offrir ses services. « Je ne demande pas de commandement, ajoutait d'Agoult ; je connais l'inquiétude militaire ; les jeunes gens de la ville et moi nous nous rangerons sous les ordres des capitaines de grenadiers ; par notre exemple et nos bons propos nous tâcherons d'encourager le soldat. » De même qu'à Morard d'Arces, Marchand répondit à d'Agoult avec une très grande politesse, mais évasivement et non sans froideur : « Il faudrait, répétait-il, qu'il y eût beaucoup de citoyens comme vous [1]. » D'Agoult s'éloigna mécontent. Les royalistes lui proposaient de se mettre à leur tête : ils le suivraient partout où il les conduirait, et, s'il avait voulu, un petit corps de nobles et de bourgeois aurait sans nul retard marché sous son commandement vers La Mure pour couper le passage à Napoléon. Mais d'Agoult pouvait-il agir sans l'ordre de Marchand, et les militaires auraient-ils permis à des civils d'entreprendre cette expédition?

Quoi qu'il en soit, les royalistes de Grenoble mandaient à Paris leurs espérances et leurs illusions. Le *Moniteur* du 9 mars, la *Quotidienne* et le *Journal général* du 10 mars reproduisent les lettres qu'ils ont écrites quatre ou cinq jours auparavant. Ils annonçaient qu'un grand nombre d'habitants se rendaient à l'état-major de la garde nationale pour se faire inscrire sur les contrôles, qu'ils avaient repris spontanément la cocarde blanche, qu'on entendait de toutes parts le cri de *Vive le roi*, que la garnison se montrait pleine d'ardeur et de fidélité,

1. On ne peut donc le croire lorsqu'il prétend, sous la seconde Restauration, qu'il résolut de former avec ces royalistes une ou plusieurs compagnies d'élite qui auraient été incorporées dans la garde nationale et que « l'insurrection des troupes paralysa cette mesure et rendit inutile le dévouement de ces estimables citoyens ».

pleine de confiance dans ses chefs, que Marchand se portait en avant avec ses troupes à la recherche de Bonaparte, que le rebelle tentait de s'enfoncer dans les montagnes, que le bruit courait qu'il était enveloppé et fait prisonnier !

III

Le préfet Fourier soutenait de tout son pouvoir les royalistes grenoblois.

Le 6 mars, dans son affiche qu'il intitulait « Communication officielle du préfet à ses administrés », il publiait l'extrait d'une dépêche de Masséna et d'une lettre de Bouthillier : le maréchal annonçait qu'il faisait poursuivre Bonaparte, et le préfet du Var informait son collègue de l'Isère que son département était tranquille, que personne ne s'écartait du devoir, que l' « ennemi » n'avait que 1 000 hommes au plus.

Il ordonnait de rechercher les gens qu'il soupçonnait, comme il disait, de préparer l'entrée de Bonaparte et de favoriser les projets des séditieux. C'est ainsi qu'il envoyait un commissaire civil, M. Chabert, assisté de la gendarmerie, arrêter à Allevard un fervent bonapartiste, du nom de Coupon, qui fut incarcéré à Grenoble.

Mais il craignait que le peuple ne voulût se porter sur l'hôtel de la préfecture pour délivrer les prisonniers, et il ne put mettre la main sur l'émissaire que Napoléon avait dépêché de Castellane à Grenoble, le chirurgien Apollinaire Emery.

Parti à pied dès le 3 mars à midi, en habit bourgeois, Emery n'avait reçu de Napoléon d'autre instruction que ces mots : « Va-t'en à Grenoble, tu diras que j'arrive. »

Le 4, à dix heures du matin, il fut arrêté à Digne : il déclara d'abord qu'il exerçait la médecine à Grenoble et qu'il venait de Grasse où sa sœur était mariée ; puis il avoua qu'il précédait la troupe de l'île d'Elbe ; on le laissa passer.

Le 5, à neuf heures du matin, il rencontrait à Laffrey, au relai de la poste, le général Mouton-Duvernet. Ce général, qui résidait à Valence et commandait la deuxième subdivision de la 7e division militaire [1], se rendait dans les Hautes-Alpes, à Gap, pour donner des instructions à son lieutenant, le général Rostollant. Il s'entretint avec Emery que son aide de camp connaissait, et Emery, jouant son rôle, mêlant le faux et le vrai, raconta qu'il avait quitté Napoléon au sortir de Grasse pour venir voir sa famille à Grenoble, que l'Empereur avait débarqué au golfe Juan avec 1 600 hommes et arriverait à Gap dans la soirée, qu'il avait avec lui Bertrand, Drouot et Cambronne qui commandait son avant-garde, qu'il marchait avec quelques lanciers polonais à la tête de sa troupe et faisait par jour jusqu'à dix lieues de pays, que des détachements venus d'Antibes et d'autres endroits et nombre de militaires retirés l'avaient renforcé, que Masséna marchait de Marseille sur Lyon, que Murat s'avançait avec une grosse armée.

Mouton-Duvernet eut envie d'arrêter Emery. Déjà son aide de camp défendait au maître de poste de Laffrey de fournir un cheval au jeune chirurgien. Mais le général et son aide de camp voyageaient en voiture ; ils étaient pressés de continuer leur route ; ils ne pouvaient s'assurer eux-mêmes de la personne d'Emery parce qu'il n'y avait à Laffrey ni gendarmerie ni garde nationale, et ils n'eurent pas l'idée de remettre l'émissaire de Napoléon aux mains du maître de poste : ils jugèrent que mieux valait laisser aller Emery sans lui inspirer de méfiance et le faire arrêter à Grenoble.

A midi, Emery, monté sur le bidet que lui avait fourni la poste de Laffrey, arrivait à Grenoble. Il fit répandre aussitôt par ses parents et ses amis que Napoléon serait le surlendemain

1. La 7e division militaire, morcelée par les Bourbons, formait deux subdivisions : la première, commandée par Marchand, comprenait l'Isère et le Mont-Blanc ; la deuxième, commandée par Mouton-Duvernet, la Drôme et les Hautes-Alpes. Or, de ces quatre départements, trois, Drôme, Hautes-Alpes et Mont-Blanc ne pouvaient communiquer que par Grenoble, et la route de Grenoble était l'unique chemin pour se rendre à Valence à Gap. Les deux lieutenants-généraux, Marchand et Mouton-Duvernet, égaux en pouvoir, auraient dû avoir au-dessus d'eux un gouverneur ; mais ce gouverneur du Dauphiné eût été le duc d'Orléans, et le poste vaquait au mois de mars 1815.

dans la ville, que l'Autriche et l'Angleterre approuvaient son entreprise.

Mais, à cinq heures, Marchand recevait une lettre de Mouton-Duvernet qui, de La Mure, dénonçait Emery. « C'est, disait Mouton-Duvernet, un chirurgien-major attaché à Bonaparte ; il voyage en poste à franc étrier et doit entrer dans votre place où il s'arrêtera probablement dans une auberge ; il est de ce pays ; il vous sera, je pense, facile de le découvrir et le questionner. »

Le général suivit de très près son messager. Il avait appris à La Mure que Rostollant reculait de Gap sur Embrun ; s'il allait plus loin, il risquait de rencontrer Napoléon. Il revint à Grenoble, soupa dans son auberge et rendit visite à Marchand qui consentit à lui envoyer à Valence deux pièces de canon et un caisson de munitions. « Pourquoi, lui dit Marchand, n'êtes-vous pas allé à Gap? — J'ai appris, répondit Mouton-Duvernet, que Bonaparte serait le soir même à Gap et j'ai réfléchi qu'il pourrait éviter Grenoble et prendre la route de Valence ; je cours donc à Valence, puis à Die, pour observer sa marche et défendre les passages de l'Isère. — Pourquoi n'avez-vous pas fait arrêter Emery? — Mon aide de camp le connaissait et il vous était plus facile qu'à moi de l'arrêter. » Marchand jugea que Mouton-Duvernet ne lui donnait que de mauvaises raisons et ne pensait qu'à ne pas se compromettre. Il avait tort. A ce moment Mouton-Duvernet était sincèrement bourbonien. N'écrivait-il pas à Rostollant qu'il fallait rappeler aux troupes que Bonaparte avait abdiqué, qu'elles devaient tenir le serment prêté à Louis XVIII, le souverain légitime? Ne disait-il pas au général Bouchu qui venait le voir à son auberge, que l'événement était très malheureux et pour la France et pour l'armée, mais qu'avec le peu de moyens qu'il avait, il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour arrêter la marche de l'usurpateur?

Quoi qu'il en soit, sur la dénonciation de Mouton-Duvernet, le rapport de Marchand et l'ordre de Fourier, un commissaire de police fit à cinq heures du soir une descente chez les parents d'Emery : le chirurgien se cacha dans une armoire et on ne put le découvrir. Le commissaire se rendit alors à l'auberge où était Mouton-Duvernet ; il avait dans les mains la lettre

même que ce général avait, de La Mure, écrit à Marchand. « Je ne puis, dit-il, trouver Emery. — Monsieur, lui répondit Mouton-Duvernet, faites votre devoir ! »

Emery fut insaisissable. « Du moins, s'écria Fourier, il n'osera pas se montrer ! »

Toutefois Emery avait vu le gantier Dumoulin et lui avait remis des proclamations. Dans l'après-midi Dumoulin prit la route de Chambéry pour avertir le colonel La Bédoyère, et avant son départ il chambra chez lui le prote du journal de la préfecture, Gavin, et un ouvrier qui durant la nuit réimprimèrent les proclamations napoléoniennes. En même temps que Dumoulin, le docteur Renaud quittait Grenoble pour joindre les troupes de l'île d'Elbe. Entre Gap et La Mure, il rencontra le général Bertrand et lui dit que la garnison de Grenoble était divisée, que Marchand ne savait que faire. La mission de Renaud ne se borna pas là. Il poussa sur Lyon. Le 8 mars, dans la soirée, il rentrait à Grenoble et assurait Bertrand que Lyon attendait impatiemment l'Empereur.

IV

Marchand avait dit à Mouton-Duvernet qu'il avait assez de troupes pour repousser Bonaparte et à Morard d'Arces qu'il comptait entièrement sur la garnison. En réalité, il n'avait confiance que dans les colonels et les majors des régiments : 5e de ligne, 4e d'artillerie et 3e du génie.

Le colonel du 5e, Roussille, avait exhorté ses officiers à accomplir religieusement leurs devoirs : ne juraient-ils pas naguère au comte d'Artois de suivre le drapeau qu'il leur donnait, partout où les appellerait l'honneur? Le major du même régiment, Rascas — un petit homme très vif que Castellane avait connu à Moscou et regardait comme un « homme d'élan » — déclarait à Morard d'Arces que, quel que fût le poste qui lui serait assigné, l'usurpateur ne passerait que sur son corps, et d'Agoult le jugeait plein de feu et de bons sentiments.

Gerin et Etchegoyen, l'un colonel, et l'autre major du 4e régiment d'artillerie, rappelaient à leurs compagnies le serment qui les liait au roi, la justice et la gloire de leur cause, la nécessité de défendre le pays contre les rebelles.

Le major du 3e régiment du génie, Guiraud, ardent et fougueux royaliste, affirmait que ce serait se flétrir que de suivre Bonaparte, et le colonel Izoard disait à ses officiers que leur seule règle de conduite était leur devoir envers le roi et une obéissance parfaite aux ordres de Marchand.

Mais la plupart des officiers au-dessous des grades de colonel et de major étaient tièdes, et le bonapartisme des soldats ne faisait aucun doute.

Depuis qu'ils connaissaient l'événement du 1er mars, les hommes du 5e régiment d'infanterie ne parlaient plus que de l'Empereur, de Marie-Louise et du petit Napoléon. Ils chantaient une chanson dont le refrain était :

Il reviendra ce soir
Pour combler mon espoir.

Ils chantaient des chansons hostiles à Louis XVIII. Que leur importaient le serment que Marchand leur avait fait prêter et ses appels à l'honneur? Ils ne savaient qu'une chose : que l'Empereur avait débarqué sur la côte et qu'il s'avançait dans l'intérieur de la France. Tous se serraient les mains, se félicitaient, se répétaient à voix basse et parfois assez haut *Vive l'Empereur*. Quelques-uns, dans leur saisissement, tombèrent à genoux devant la proclamation. Ne disaient-ils pas sur la place Grenette : « Nous ne combattrons pas nos camarades ni notre ancien général, et si nos chefs ne nous conduisent pas bien, nous les mettrons à la raison »? Lorsqu'ils lurent dans l'avis placardé par Fourier que Napoléon n'avait avec avec lui que 1 000 soldats : « Et nous, s'écriaient-ils, on ne nous compte donc pas ! »

Les canonniers qui plaçaient les batteries, tenaient les mêmes discours : « Nos travaux sont inutiles. Allons-nous faire du mal à un homme qui ne nous a fait que du bien ! Nous ne tirerons ni contre Napoléon, ni contre nos camarades ; si nous tirons, ce sera, non pas de ce côté-là — et ils

montraient la campagne — mais de ce côté-ci » — et ils montraient la ville.

Le 3e régiment du génie était plus enragé encore que le 4e régiment d'artillerie. Il se composait, a dit Napoléon, de vieux grognards couverts d'honorables blessures. Déjà, au mois d'octobre 1814, on avait eu la plus grande peine à l'empêcher de crier *Vive l'Empereur* aux oreilles du comte d'Artois. Quelques jours avant le débarquement du 1er mars, il avait reçu plusieurs compagnies qui venaient des îles Ioniennes et qui logeaient dans la ville en contact avec les artisans. De même que les artilleurs, les sapeurs affectaient donc pendant leur travail un air d'insouciance et débitaient contre les Bourbons les propos les plus méprisants. Un d'eux qui tenait à la main son shako et le faisait pirouetter sur son doigt, disait d'un ton railleur : « Eh bien, porterons-nous cette cocarde blanche? Non, nous ne la porterons plus. » Le soir du 6 mars, pour marquer la joie que lui inspirait l'arrivée de l'Empereur, le régiment n'osait-il pas illuminer sa caserne? Presque tous les officiers partageaient les sentiments de leurs hommes. Le chef de bataillon Tournadre passait pour un chaud partisan des Bourbons. Mais un autre chef de bataillon, Clerget, était attaché à Napoléon, et au mois de mai suivant le ministre Davout le nommait major pour récompenser la bonne conduite des troupes du génie dans la personne d'un de leurs chefs. Le 7 mars, un lieutenant du régiment disait au juge de paix de Vizille : « Je connais trop bien les soldats de mon corps pour croire qu'ils feront la moindre résistance à Bonaparte ; ils le laisseront passer à La Mure sans obstacle. — Mais, objecta le juge, il n'en sera pas de même à Grenoble. — Là aussi, répondit l'officier, on le laissera passer, et dans le reste de la France jusqu'à Paris, on le laissera passer sans brûler aucune amorce contre lui. Je sais que des généraux et la plupart des officiers qui sont à Grenoble ordonneront de tirer sur lui, mais les soldats aiment trop l'Empereur pour leur obéir. » Quoi d'étonnant que le matin du 6 mars, lorsque d'Agoult et Rostaing rendirent visite à Marchand, ils l'aient prié d'éloigner de Grenoble le 3e régiment du génie dont l'esprit était si mauvais ?

LA MURE ET LAFFREY

I

Marchand comptait défendre la place contre Napoléon et le chasser à coups de canon. Il mandait par dépêche au ministre qu'il réunissait toutes ses troupes, qu'il tiendrait avec opiniâtreté, qu'il suivrait les mouvements des Impériaux s'ils se portaient sur Lyon.

Mais le 6 mars, au matin, il recevait la visite d'un ancien colonel du génie, un Grenoblois, Amable Tournadre ou, comme on le nommait pour le distinguer de son fils, Tournadre père. « Mon général, dit-il à Marchand, il est aisé d'arrêter Bonaparte en faisant sauter le pont de Ponthaut à une lieue au-dessus de La Mure; mais il faut prendre cette mesure sur-le-champ, et je crois urgent d'envoyer aussitôt à Ponthaut quatre à cinq cents hommes d'infanterie avec une compagnie de mineurs et deux pièces d'artillerie légère. » Marchand, heureux de gagner du temps et de retarder la marche de Napoléon, répondit à Tournadre père que l'avis était bon, qu'à la vérité le conseil de guerre avait décidé la veille de ne laisser sortir personne parce que Bonaparte séduirait les soldats ; mais il avait rédigé, lui Marchand, une proclamation qui semblait propre à les ramener, et il ne manqua pas de la lire à Tournadre : il allait donc envoyer à Ponthaut un bataillon d'infanterie et une compagnie de mineurs.

Le chef de bataillon Bernard-Antoine Tournadre, fils d'Amable Tournadre, fut chargé de commander la compagnie de mineurs. Charles d'Hautpoul, directeur du génie à Grenoble, — le d'Hautpoul condisciple de Napoléon à Brienne et qui lui porta le texte de la convention du Caire — avait tracé les instructions de Tournadre. Le chef de bataillon se rendrait à La Mure avec un détachement du 3e régiment du génie et la

quantité de poudre qui serait nécessaire pour faire sauter le pont, dans le cas où les ennemis se dirigeraient de ce côté.

Le 3e bataillon du 5e régiment de ligne dut protéger les travaux qu'exécuterait Tournadre. Il se munit de cinquante cartouches par homme. Son chef était un Breton de trente-sept ans, nommé Lessard, ancien capitaine des grenadiers de la garde, officier de la Légion d'honneur, qui dans les guerres de l'Empire, à Eylau et à Crouy, avait reçu trois coups de feu. Marchand comptait entièrement sur lui et le jugeait très instruit. Les bourbonistes de la ville le tenaient pour un homme d'expérience et de loyauté. « Ses hommes, assurait le major Rascas, ont été choisis et reconnus pour des braves dévoués au roi ; quant à Lessard, je réponds de lui comme de moi-même. »

La confiance renaquit parmi les royalistes. Fourier revint de ses préventions contre Marchand. « Le général, disait le préfet, fait les meilleures dispositions ; Bonaparte sera certainement arrêté avant d'arriver à Grenoble ; il marche à l'échafaud ! »

Lessard reçut de Marchand une instruction. Il irait à La Mure et chercherait à détruire les gués ; il ferait sauter le pont lorsque se montreraient les troupes de Bonaparte, et après avoir observé les mouvements de l'ennemi, sans toutefois se compromettre, il regagnerait Grenoble.

Il était déjà trop tard pour faire sauter le pont de Ponthaut, et Lessard, calculant ce qu'il savait de la marche de Napoléon, disait franchement à Marchand qu'il avait dix lieues à parcourir, qu'il n'arriverait pas à temps. Marchand était persuadé du contraire. Il venait de s'entretenir avec le colonel Fantin des Odoards qui, la veille, à dix heures du soir, s'était échappé de Gap lorsque l'avant-garde de l'Empereur y entrait. « Il y a de Gap à La Mure, affirmait Marchand à Lessard, trois jours d'étape ; mes troupes seront donc à La Mure avant celles de l'ennemi. »

A trois heures de l'après-midi, le bataillon se mit en marche. La compagnie de mineurs le précédait d'une heure.

Mais, comme son régiment, comme le 3e du génie, cette compagnie ne dissimulait pas ses sentiments bonapartistes. Avant de partir, les hommes montrèrent des aigles qu'ils tenaient

cachées. A une demi-lieue de Grenoble, ils foulèrent aux pieds la cocarde blanche, et ils chantaient à tue-tête une chanson de leur cru dont les Grenoblois ont retenu ces deux vers :

Nous allons voir le grand Napoléon,
Le vainqueur de toutes les nations.

Le bataillon du 5e avait plus d'ordre et de discipline. Il n'ôta pas la cocarde blanche du shako, et il cria même *Vive le roi* lorsque le colonel Roussille qui l'accompagna sur la route durant trois quarts de lieue, fit former le carré et rappela les serments prêtés au roi, rappela ce que le régiment d'Angoulême devait au nom chéri qu'il portait dans l'armée, rappela que les troupes avaient juré de suivre le drapeau blanc sur le chemin de l'honneur. Mais son royalisme n'était qu'un faux semblant.

A la porte de Bonne, une femme du peuple dit aux soldats : « Vous allez tirer bien des coups de fusil. — Oui, comme cela », répondirent-ils, et ils firent le geste de tirer en l'air.

Dans la rue Neuve, lorsqu'ils passèrent devant la boutique d'Henriette Fontbonne qui leur vendait de l'eau-de-vie, ils jetèrent à cette femme un paquet qu'elle devait garder jusqu'à leur retour. Le paquet était enveloppé dans un mauvais mouchoir de poche ; elle le poussa du pied sous le comptoir, et le lendemain, quand ils vinrent le prendre, ils montrèrent à la débitante qu'il contenait des cartouches : « Nous avons mieux aimé vous les laisser que de les employer contre l'Empereur ; non seulement nous n'avons pas tiré sur lui, mais nous l'avons reçu à bras ouverts et le regardons comme notre maître ! »

Sur la route, non loin de la porte de Bonne, lorsque des camarades leur disaient plaisamment : « Au revoir, si vous le trouvez, amenez-nous-le ! », ils répondaient : « Oh oui ! f..., si nous le trouvons, nous l'amènerons avec plaisir, et il sera sain et sauf, et en bon état ! »

A Vizille, des enfants et même quelques hommes crièrent *Vive l'Empereur* sur le passage du bataillon, et, devant les bourgeois, dès que leurs officiers avaient le dos tourné, les soldats répétaient ce cri à voix basse. Lessard les entendit dans l'obscurité se dire les uns aux autres : « On s'arrangera comme

l'on voudra, mais nous ne nous battrons pas contre nos camarades. »

II

Pendant que le bataillon s'avançait vers La Mure, ce village était en émoi. Il avait vu passer dans la journée le préfet des Basses-Alpes, Duval, qui fuyait devant Napoléon, et le soir arrivaient les mineurs, annonçant qu'ils venaient faire sauter le pont de Ponthaut et qu'ils étaient suivis d'un bataillon de ligne. Mais le maire déclara qu'il y avait un gué à peu de distance, que la destruction du pont ruinerait le commerce du pays, que les habitants du canton s'opposeraient de toutes leurs forces à cette mesure désastreuse. Sur quoi, les mineurs, remettant l'opération au lendemain, allèrent dormir dans leur logement.

Aux royalistes succédèrent bientôt les Impériaux. Dans la même soirée, tandis que Napoléon couchait à Corps, Cambronne avec l'avant-garde, chasseurs à pied et lanciers polonais, poussait sur La Mure. Après avoir traversé le pont de Ponthaut, il rencontra un soldat du train qu'il interpella : « Que fais-tu par ici? — Je suis conducteur d'un caisson de poudre et je précède un détachement qui doit faire sauter le pont de Ponthaut. — Tu n'as qu'à te retirer et tu informeras ton commandant que je l'attends à La Mure pour souper avec lui. »

Cambronne avait ordonné à l'adjudant-major Laborde de prendre les devants avec soixante chasseurs menés par le lieutenant Jeanmaire et plusieurs lanciers polonais : Laborde devait établir le logement de l'avant-garde qui ne comptait que trois cents hommes, mais il dirait aux municipaux de La Mure qu'elle était forte de douze cents.

Laborde arriva vers onze heures à La Mure. Il se fit conduire aussitôt chez le maire qui dormait déjà, et pendant que le maire s'habillait, il lut aux habitants la proclamation de l'Empereur. Mais quel fut son étonnement lorsqu'il vit dans la salle de la maison commune d'autres militaires qui, comme lui, venaient préparer le logement ! C'étaient l'adjudant-major

et six fourriers qui précédaient le bataillon du 5e de ligne. Ils étaient entrés à l'instant même dans La Mure, un secrétaire leur avait ouvert les portes de la mairie, et le travail de répartition allait commencer. Des municipaux, assis à une table, prenaient la plume, et derrière eux, debout, se tenaient les sous-officiers du 5e. Laborde et les fourriers de la garde s'avancèrent et se rangèrent de l'autre côté de la table. Des deux parts on se dévisageait en silence. Laborde parla le premier. « A votre cocarde blanche, dit-il à l'adjudant-major du 5e, je vois que vous avez un autre but que le mien ; mais répondez-moi avec la franchise militaire : sommes-nous amis ou ennemis? — Je pense que deux vieux compagnons d'armes seront toujours d'accord. — Alors, faisons le logement ensemble. » L'adjudant-major du 5e parut consentir à la proposition. Mais un membre du Conseil municipal remarqua qu'il fallait s'occuper d'abord du logement de l'Empereur qui ne pouvait descendre que chez le maire. « Pourquoi donc? répliqua Laborde ; l'Empereur ne désire que le bien de la France ; il ne veut être à charge ni aux communes ni aux particuliers ; depuis son débarquement, il a logé dans des auberges ; indiquez-nous la meilleure du pays; la garde a ordre de payer comptant tout ce qu'elle demande, et au prix que fixent les habitants. »

Sur ces mots, l'adjudant-major et les fourriers du 5e quittèrent la mairie. Leurs camarades de la garde coururent après eux. Pendant que les adjudants-majors s'entretenaient au dehors, les fourriers trinquaient ensemble dans un café. « Êtes-vous pour l'Empereur? dirent les fourriers de la garde. — Oui, répondirent les fourriers du 5e, ainsi que toute l'armée. »

Les deux adjudants-majors n'étaient pas aussi familiers. Lorsque Laborde proposa de boire la goutte, l'autre refusa : « Mon cher camarade, reprit Laborde, ne serez-vous pas des nôtres? Nous sommes tous Français et nous ne devons pas nous combattre. — Je ne fais pas de politique, repartit l'officier du 5e avec raideur, j'obéis aux ordres qu'on me donne ; si vous commencez, nous ne reculerons pas. » Il s'éloigna là-dessus avec ses six fourriers et la compagnie de mineurs. Au sortir du village, il s'aperçut qu'un fourrier cherchait à lire un papier au clair de lune ; il se saisit de ce papier qu'il remit à Lessard : c'était une proclamation de l'Empereur.

Inquiet, craignant d'être assailli dans la nuit par le 5e de ligne, Laborde avait ordonné sur-le-champ au lieutenant Jeanmaire de rester sous les armes. Quelques instants plus tard Cambronne arrive avec le reste de la colonne, et les Murois l'accueillent par les cris de *Vive l'Empereur*. Il se hâte de faire toutes les dispositions pour éviter une surprise. Il laisse les chasseurs à pied, harassés de fatigue, se coucher, la tête sur leur sac, au milieu de la place. Il envoie les lanciers polonais au delà des dernières maisons du village, et pendant qu'ils allument des feux, leurs vedettes s'avancent sur le chemin de Grenoble. Puis, Cambronne rentre à La Mure pour souper à l'auberge Seymat destinée au logement de l'Empereur. Au moment où il s'attable avec Laborde et dix autres, les vedettes lui rapportent qu'un corps de troupes s'approche de La Mure.

C'était le commandant Lessard avec le bataillon du 5e. A deux portées de fusil du village, sur la hauteur nommée la Pontine, il avait rencontré son adjudant-major et, après avoir fait halte pour entendre le rapport, il avait, selon ses intentions, poursuivi sa route sur La Mure. Il marchait seul en avant des voltigeurs qui précédaient le gros de sa troupe lorsqu'il vit un homme venir à lui. Il cria « *Qui vive?* » L'homme voulut se jeter dans un fossé. Lessard courut à lui, lui saisit un paquet sous la capote. « Qu'est-ce que c'est? — Des effets. — Ouvrez. — Ce ne sont pas des effets, ce sont des papiers que le général Cambronne m'ordonne de porter à Grenoble. » Le commandant prit les papiers et à la clarté de la lune distingua l'aigle impériale et le mot *proclamation*.

Bientôt Lessard et ses éclaireurs atteignent le faubourg de La Mure. On leur crie « *Qui vive?* » Le sous-officier qui commande les éclaireurs, réplique : « *5e régiment.* » Un officier de la garde s'avance : « Arrêtez-vous une minute, dit-il, mon général va venir et parler à votre chef. » Cambronne se présente. Lessard lui fait répondre qu'il place des postes.

Cambronne insiste. Lessard fait répondre qu'il n'a pas besoin de s'aboucher avec lui.

Pendant ce temps, Cambronne s'entretient avec les éclaireurs. Il leur demande s'ils sont contents de leur sort, et l'un deux assure qu'ils dorment douze heures par jour comme des cochons. Mais Cambronne s'impatiente et, une troisième

fois : « Décidément, votre commandant veut-il me parler? » Une troisième fois, Lessard fait répondre qu'il refuse tout entretien.

Cambronne regagne l'auberge Seymat. « Je crains fort, dit-il aux habitants qui l'entourent, qu'un soldat étourdi ne lâche un coup de fusil pendant la nuit et ne tue ou blesse quelqu'un ; c'est ce qu'il faut par-dessus tout éviter. » Il sort de l'auberge, parcourt la place, touche légèrement d'une petite baguette les soldats endormis. Puis, après réflexion, sans se soucier du bruit et comme pour annoncer son mouvement à l'adversaire, il fait battre la caisse et sonner à cheval. Chasseurs et lanciers quittent La Mure et reviennent sur leurs pas pour s'établir sur le front, à cinq kilomètres de Ponthaut et dans un champ voisin, près du village des Terrasses.

Les refus répétés de Lessard avaient alarmé Cambronne, et il savait par les habitants qu'un chemin de traverse menait à Ponthaut : pendant qu'il restait à La Mure, un détachement du 5e ne pouvait-il s'emparer du pont et se porter aux Terrasses, couper à Cambronne sa communication avec l'Empereur et à l'Empereur la route de Grenoble?

Ainsi Cambronne reculait devant Lessard. Mais, au même instant, Lessard reculait devant Cambronne! Le chef de bataillon ignorait la force des Impériaux : il avait vu des lanciers au bivouac ; il avait entendu, comme il témoigne, un grand tumulte dans La Mure ; il craignait d'être enveloppé au milieu de la nuit par une troupe supérieure en nombre. Il consulta plusieurs de ses officiers ; tous lui répondirent que le mieux était de rétrograder pour attendre l'aube et recevoir les ordres du général Marchand.

Lessard se retira donc, à treize kilomètres de là, sur le village de Laffrey où il arriva le 7 mars vers cinq heures du matin. Il avait ordonné de charger les armes, et les dispositions de ses soldats lui causèrent alors de l'inquiétude. « Il ne faut pas bourrer fort, avaient dit quelques-uns, ça ira moins loin », et, au jour, du papier de cartouches, non pas des papillotes déchirées pour amorcer mais du papier dans toute sa longueur, jonchait le terrain qu'ils avaient occupé.

Toutefois Lessard se souvenait de l'instruction de Mar-

chand : qu'après avoir fait sauter le pont, il se replierait sur Grenoble, à moins qu'il pût, sans se compromettre, observer les mouvements de l'ennemi. Il écrivit donc au général qu'il n'avait pas réussi à entrer dans La Mure où Bonaparte était avec son avant-garde ; qu'il rétrogradait dans le plus grand ordre ; qu'il comptait revenir le jour même à Grenoble, s'il n'avait pas de nouvelles instructions. En attendant, il restait à Laffrey. De là, il observait les mouvements de Napoléon : c'était, comme il disait, une bonne position, le seul point par lequel on pouvait déboucher dans le bassin de Grenoble ; rien de plus aisé que de barrer la route, resserrée à cet endroit entre un lac et la montagne.

Il s'empressa de reconnaître les lieux ; il fit garder tous les chemins ; il masqua son bataillon par un accident de terrain ; il mit son avant-poste, composé de voltigeurs, à la dernière maison de Laffrey, du côté de La Mure. Ainsi se passa la matinée du 7 mars. A onze heures, il surprend un avocat de Grenoble,, nommé Platel, qui lit aux soldats une proclamation de Napoléon. Il lui arrache le papier des mains. « D'où venez-vous? — De La Mure. — Bonaparte est-il arrivé? — Il est arrivé. — Vous l'avez vu? — Je l'ai vu. »

III

Cambronne avait envoyé dire à l'Empereur qu'un bataillon de ligne était devant lui, que cette troupe se gardait militairement et qu'elle ne laissait personne approcher, qu'il ne pouvait même conférer avec le commandant, qu'il battait en retraite. Napoléon répondit que Cambronne avait eu tort, qu'il devait rentrer à La Mure et payer d'audace. Le 7 mars, à huit heures du matin, les fourriers de la garde venaient à la mairie de La Mure toucher des bons de vivres. « Savez-vous, leur dit un notable, que l'Empereur est bien hardi de s'aventurer avec si peu de monde pour conquérir la France? — L'Empereur, répliqua un des fourriers, n'a pas besoin d'armée ;

il se fait précéder par des proclamations et il sera le 20 mars à Paris sans avoir brûlé une amorce. »

A neuf heures et demie paraît l'avant-garde qui prend position sur la route, les armes en faisceaux, les sacs au milieu. Une demi-heure après arrive l'Empereur, monté sur un cheval blanc, escorté d'une trentaine de lanciers polonais et d'une centaine de grenadiers. Deux Murois, deux officiers en retraite, le chef de bataillon Girard et le capitaine Favier, sont allés à sa rencontre au delà du pont de Ponthaut. Des cris de *Vive l'Empereur* l'accueillent de tous côtés, et il répond de tous côtés par un salut amical. Il traverse La Mure ; il accepte, lorsqu'il passe devant l'auberge Seymat, le verre d'eau sucrée que lui présente la fille de l'hôtelier ; il s'arrête à cent pas en avant du village sur le tertre du calvaire qui domine la route, et c'est là qu'il déjeune. Quinze cents paysans, hommes et femmes, l'ont suivi, et il faut, pour le protéger contre leur empressement, former autour de sa personne un cercle de vingt-cinq grenadiers. Il cause longuement avec le maire et les municipaux, leur parle de l'esprit du canton, de ses produits et de ses fabriques, de leur propre fortune et de leur propre famille. Il offre une cure au vicaire du lieu, l'abbé Bonnet ; mais l'abbé le remercie et le prie de s'intéresser à son neveu Faure, commissaire des guerres disponible, qui fut nommé quelques jours plus tard à Chambéry. Il embrasse un jeune Murois, nommé Badier, qui s'est hâté de revêtir son costume de garde d'honneur et qui désire accompagner Sa Majesté : « As-tu un bon cheval? — Oui, Sire. — Eh bien, va t'annoncer au colonel Jzermanowski là-bas, dans cette auberge, et trouve-toi à l'entrée de Grenoble. » Sur quoi Badier se rend auprès de Jzermanowski et, selon les instructions du général Bertrand, enrôle des jeunes gens de La Mure qui doivent le surlendemain s'acheminer sur Paris à la suite du bataillon sacré. Le soleil est ardent. Un caporal de la garde apporte un seau de vin aux chasseurs qui forment le cercle. Quand tous ont bu, Napoléon prend le verre dont ils se sont servis, et, à son tour, il boit : « Ce vin, dit-il, n'est pas mauvais. » Voilà, ainsi qu'il s'exprimait dans une autre circonstance, voilà comment on mène les hommes !

IV

Il faut marcher sur Laffrey. Après avoir distribué des proclamations que les paysans s'arrachent, la petite armée se met en route à onze heures. Les lanciers polonais commandés par Jzermanowski tiennent la tête. Puis viennent, sous les ordres de Mallet, les trois compagnies des chasseurs de la garde. Les grenadiers suivent en peloton, à grande distance les uns des autres, soit à pied, soit sur des charrettes qui portent leurs sacs. On apprend bientôt que le bataillon du 5e couvre le débouché de Laffrey, qu'il a déployé sa compagnie de voltigeurs en première ligne, et on croit même qu'il dispose d'une pièce de canon. Des vedettes, des paysans ont tenté d'aborder les avant-postes pour leur offrir des proclamations ; les soldats ont refusé de les recevoir.

Le moment est grave, décisif. Jusqu'alors l'Empereur n'a pas vu de soldats ; ils semblent, à son approche, s'éloigner, se dérober, et maintenant les voici ; ils l'attendent ; que vont-ils faire?

Napoléon se prit à douter du succès. Lessard venait d'écrire au général Marchand et au colonel Roussille qu'il savait Bonaparte à La Mure, qu'il demandait de nouveaux ordres, qu'il se trouvait dans une position critique. L'Empereur et ses entours jugeaient, eux aussi, la position critique. Ils craignaient que le 5e, entraîné par ses officiers, n'eût à Laffrey la même attitude que le 87e à Antibes six jours auparavant.

Tout annonçait que le bataillon disputerait le passage. Sa compagnie de voltigeurs qui, au nombre de cinquante hommes, constituait l'avant-poste, semblait prête à combattre. Le sergent pleurait parce qu'il avait un frère dans la garde impériale : « J'ai, disait-il, appris à La Mure que mon frère est là, dans les troupes débarquées de l'île d'Elbe, et ce serait pour moi une chose affreuse de faire feu sur lui ! » Des voltigeurs ont arraché les balles de leurs cartouches ; d'autres ont mis,

au lieu de cartouches, des morceaux de bois dans le canon de leur fusil ; d'autres répètent pour la dixième fois qu'ils ne se battront ni contre leurs camarades, ni contre l'Empereur. Mais, sur l'ordre précis de l'officier qui commande l'avant-poste, le sergent inspecta les armes, et toutes furent chargées.

Plus loin, derrière les voltigeurs, étaient les deux cents hommes qui formaient le reste du bataillon ; ils avaient déposé leur sac. Ils ne voyaient pas les troupes de Napoléon qui leur étaient masquées par un coude que la route faisait en cet endroit. Soudain, en s'avançant, Lessard reconnut l'Empereur. Oui, c'était bien l'Empereur, coiffé du tricorne légendaire, vêtu de la redingote grise ; il était là, sur le chemin, avec quelques officiers ; tantôt il s'arrêtait, tantôt il se promenait à grands pas, et souvent il braquait sa lunette d'approche sur le bataillon. Lessard se tourna vers ses soldats, et d'une voix ferme : « Sac au dos ! » leur dit-il. Mais ils le regardent fixement. « Je ne tirerai pas sur mes camarades, remarque l'un d'eux. — Si vous n'obéissez pas, répond un officier, et si vous ne tirez pas, je vous passerai mon épée au travers du corps. »

Plusieurs instants s'étaient à peine écoulés qu'arrivait, sur un cheval grison, le neveu et aide de camp de Marchand, le capitaine Randon, le futur ministre de la Guerre et maréchal de France. Il voulait voir ce que devenait le bataillon dont on n'avait pas de nouvelles à Grenoble. Les royalistes de la ville savaient qu'il était parti en reconnaissance et, croyant que Marchand l'avait chargé d'une mission, jugeaient que le général ne pouvait choisir, pour veiller à l'exécution de ses ordres, un homme plus dévoué et plus déterminé. Lessard accueillit Randon avec joie : « J'ai, lui dit-il, écrit quatre fois au général ; m'apportez-vous des ordres? — Non, répondit Randon ; je suis venu à Vizille pour savoir ce qui se passait, et le médecin Bonnadon n'a pu me dire où étaient vos troupes et celles de Bonaparte ; j'ai donc poussé jusqu'ici. » Il était plein d'ardeur. « Il faudra, répétait-il à son ami le chef de bataillon Tournadre, il faudra tirer dessus », et avec la hardiesse que lui donnaient sa jeunesse et sa fonction, il adressa quelques mots aux troupes : « Faites votre devoir, soldats, et soyez tranquilles ; je vous assure que Bonaparte ne passera

pas. » Puis, avec Lessard, il se rendit à l'avant-poste, au milieu de la route ; là, à dix pas de la compagnie de voltigeurs, il mit pied à terre, et tenant d'une main la bride de son cheval, appuyant l'autre main sur son sabre, comme s'il défiait ceux qu'il appelait les rebelles, il assista durant un quart d'heure aux pourparlers qui s'engageaient.

L'Empereur, en effet, essayait de négocier. Ah ! s'il avait eu en face de lui le 7e régiment, le régiment de La Bédoyère sur lequel il comptait ! Mais Lessard n'était pas La Bédoyère. Pourtant, Napoléon tenta de le gagner par de belles promesses. Un officier de sa garde avait été jadis l'intime ami de Lessard ; il vint en parlementaire jusqu'à l'avant-poste et pria Lessard de se rallier à l'Empereur : « Je ne connais que mon devoir, répondit Lessard, et je vous ferai arrêter si vous ne vous retirez pas sur-le-champ. — Mais, si nous avançons, ferez-vous feu sur nous? — Je ferai mon devoir. » L'officier commençait à haranguer les voltigeurs. Lessard lui ordonna sèchement de s'éloigner sans délai.

Un deuxième officier se présente. C'est le premier officier d'ordonnance de Napoléon, le chef d'escadron Roule. « L'Empereur, dit-il à Lessard, vous prie d'aller lui parler ou de lui envoyer un officier. — Ni moi, répond Lessard, ni aucun de mes officiers ne quitterons notre poste. — Ne puis-je au moins m'entretenir avec vous en particulier? — Je n'ai rien de mystérieux à recevoir de vous, et vous pouvez parler tout haut. » Roule prend peu à peu de l'humeur ; il s'emporte : « Vous répondez sur votre tête des événements qui vont se passer. » Et le lendemain, lorsqu'il revit Lessard, il lui avouait avec franchise : « Si vous vous étiez éloigné de quelques pas, je vous aurais enlevé sur le cou de mon cheval. »

Napoléon ne se rebuta pas. Il envoya un troisième officier. « L'Empereur, dit cet officier à Lessard, vous demande si vous avez pris un parti. » Lessard répondit comme auparavant, tout en ajoutant que sitôt qu'il aurait reçu des ordres de Grenoble, il ferait connaître ses intentions.

Les choses se gâtaient. Cet obstiné de Lessard que Randon félicitait de sa fermeté, allait-il arrêter la marche de l'Empereur? Bertrand a raconté depuis qu'on était bien inquiet, qu'on prit des mesures pour imposer à l'adversaire et lui faire

croire qu'on avait l'avantage du nombre — on ignorait qu'on avait cet avantage puisque le bataillon de Lessard ne comptait que 250 hommes. — La ligne de soldats s'étendit au-dessous de la route, dans le petit pré semé de rochers, jusqu'au bord du lac.

Mais un des personnages de l'entourage impérial, un jeune officier de vingt-huit ans, le Grenoblois Édouard Rey, un homme habillé en bourgeois que Lessard et les siens voyaient faire de grands gestes et qui semblait parler avec feu, allait tout décider.

V

Cet Édouard Rey était cousin germain de Stendhal, qui le regardait comme un personnage peu aimable et comme un insigne Dauphinois « plus fin et plus trompeur à lui tout seul que quatre procureurs grenoblois ». Ancien élève de l'École polytechnique, chef de bataillon au 1er régiment d'artillerie à pied, directeur général des ponts à l'armée d'Italie en 1814, il s'était retiré dans sa ville natale lorsque la Restauration l'avait mis en demi-solde. Mais il ne cachait pas son bonapartisme. Le 6 mars, quand il vit l'enthousiasme des soldats de la garnison, quand il les vit s'agenouiller devant les affiches qui annonçaient le retour de Napoléon, quand il lut la proclamation de l'Empereur répandue par Emery et Dumoulin, il dit à haute voix au restaurant de la rue du Palais où il prenait ses repas avec les officiers supérieurs du 4e régiment d'artillerie, que l'Empereur entrerait le lendemain dans la ville.

Le 7, au matin, sans communiquer sa résolution à qui que ce fut, il marche au-devant de Napoléon pour l'engager à pousser sur Grenoble et pour lui dire que l'entreprise ne coûtera pas une goutte de sang. Le voici à Vizille. La population est animée, exaltée ; elle a vu la veille passer la compagnie du génie ; elle craint que les mineurs n'aient ordre, au retour, de faire sauter le pont de la Romanche. Rey se mêle aux groupes, s'indigne avec eux : « Faire sauter le pont de Vizille ! Mais Napoléon passera quand même ! Il n'a qu'à suivre la rive gauche de la rivière. D'ailleurs tous les Français le désirent et

l'appellent. Un pont de plus ou de moins n'arrêtera pas sa marche. Pourquoi les gens de Vizille ne se portent-ils pas sur le pont? Leur présence suffira pour le garantir. De là ils verront déboucher l'Empereur, et ils seront des premiers à le saluer. »

Convaincu que Napoléon a de nombreux partisans à Vizille comme à Grenoble, Rey continue son chemin. Il arrive à Laffrey ; il voit Lessard et le chef de bataillon du génie Tournadre, son ancien camarade de l'armée d'Italie ; il déjeune avec eux dans une auberge ; il essaie de les gagner à la cause de l'Empereur.

Mais tous deux répondent qu'ils ont prêté serment à Louis XVIII, qu'ils feront leur devoir, que pour rien au monde ils ne seront traîtres à l'honneur. Rey a beau leur dire : « Vos soldats ne vous obéiront pas ; j'ai causé avec eux ; ils hésitent déjà, et ce sera bien autre chose en présence de l'Empereur. » Lessard et Tournadre assurent que leur troupe restera fidèle au roi. « Eh bien, répond Rey, allons sur le terrain assister au dénouement ; l'Empereur ne tardera pas. » Les trois hommes sortent de l'auberge ; ils s'avancent vers la dernière maison du village ; mais, lorsque Rey veut les quitter pour aller au-devant de Napoléon, Lessard et Tournadre lui défendent de passer outre.

Rey revient sur ses pas ; il connaît le pays, et par des sentiers il rejoint le grand chemin entre Laffrey et La Mure. Il y trouve Cambronne avec des chasseurs de la garde et des lanciers polonais. « Donnez-moi, dit-il au général, un de vos meilleurs chevaux pour que j'aille sans nul retard informer l'Empereur de ce que j'ai vu et de ce que je sais ; il règlera sa marche plus sûrement. » Un lancier lui offre un cheval, Cambronne lui serre la main, et Rey s'élance au galop sur la route de La Mure.

Il rencontre bientôt l'Empereur et Bertrand dans une calèche découverte.

« D'où venez-vous?, dit l'Empereur à la vue de cet homme qui s'arrête brusquement et s'incline avec respect. — Sire, je viens de Grenoble où l'on attend Votre Majesté. Je suis chef d'escadron d'artillerie et chevalier de la Légion d'honneur ; mais je ne porte pas la décoration ; je ne la porterai que lorsque vous lui aurez rendu son ancienne splendeur.

— Quelles sont les dispositions des troupes? — Les soldats lisent à genoux les proclamations qui annoncent votre retour, et ces proclamations, quoique conçues en termes hostiles, n'ébranlent pas le dévouement et l'amour de vos fidèles serviteurs ; vous pouvez compter sur eux. »

Rey accompagna Napoléon et Bertrand. Il ne cessait de dire que personne ne tirerait, que l'Empereur n'avait qu'à se mettre à la tête d'un peloton et à marcher sur le bataillon du 5e qu'il enlèverait sans difficulté.

Lorsque l'Empereur, descendu de calèche, observait avec sa lunette le bataillon du 5e et remarquait plaisamment : « Je suis sûr qu'ils se disent là-bas : Tiens, vois-tu le petit caporal qui nous regarde. — Oui, ajoutait Rey, mais ils trouvent que le petit caporal se fait longtemps attendre. »

Lorsque l'Empereur, voyant que les soldats ne bougeaient pas, dit à Rey sur un ton de reproche : « C'est donc là le dévouement que vous me promettez ; ils ne veulent pas laisser passer Roule. — Sire, répondit Rey, les soldats sont pour vous, et vous n'avez à craindre que les officiers. »

Lorsque l'Empereur ordonna de charger les armes : « Sire, s'écria Rey, c'est la guerre civile ! Grenadiers du roi et grenadiers de l'Empereur sont tous Français, et si un coup de feu se tire, ce sera une guerre où les plus nombreux l'emporteront. Sire, croyez-moi, l'audace seule peut vous sortir d'embarras. Abordez l'avant-poste franchement et au cri de *Vive la France* ; il vous répondra par le cri de *Vive l'Empereur* et vous rendra votre couronne. — Mais, objecta Bertrand, êtes-vous sûr qu'ils ne tireront pas sur l'Empereur ? — Hier, répliqua Rey, les soldats s'agenouillaient devant la proclamation qui annonçait le retour de l'Empereur ; quand il se présentera devant eux, ils ne tireront pas ! »

Bref, témoigne Bertrand, Rey remonta tout le monde.

VI

A une heure, Napoléon, jusqu'alors hésitant, cède aux pressants avis du jeune officier. Le tambour bat ; le drapeau

tricolore se déploie ; tout se met en mouvement : au centre, sur la route, les trois compagnies de chasseurs commandées par Mallet ; à droite, par le pré, les lanciers de Jzermanowski ; à gauche, les officiers sans troupe sous le commandement du major Pacconi qui, par un sentier que les paysans ont indiqué, vont prendre à dos le bataillon du 5e.

Les chasseurs de Mallet ont ordre de marcher, le fusil sous le bras gauche, la baïonnette dans le fourreau. « Sire, remarque Mallet, il est dangereux de marcher ainsi contre une troupe dont on en ignore les intentions et dont la première décharge peut faire beaucoup de mal. — Mallet, répond l'Empereur avec vivacité, faites ce que je vous ordonne. »

Il avance, entouré de Bertrand, de Drouot, de Cambronne, de Laborde et de quelques autres. A portée de pistolet, devant la compagnie de voltigeurs, il s'arrête et, entr'ouvrant la redingote grise, il s'écrie d'une voix calme et ferme : « Soldats, voici votre Empereur. Me reconnaissez-vous? Reconnaissez-vous votre ancien général? Si l'un de vous veut me tuer, qu'il fasse feu. » Les soldats restent immobiles, frappés de stupeur et d'épouvante. « Voyez-les, dit Lessard à Randon, l'aspect seul de cet homme les fait trembler de tous leurs membres et ils sont pâles comme la mort. » Déjà tous criaient *Vive l'Empereur*. Lessard se hâta de rejoindre son bataillon, tandis que Randon, convaincu que la partie était perdue et craignant pour sa propre sûreté, se mettait en selle et s'élançait sur la route de Grenoble.

Cependant les lanciers et les chasseurs de la garde, prenant leur course, venaient se jeter dans les rangs du bataillon d'infanterie et de la compagnie du génie ; ils embrassaient les lignards et les sapeurs ; ils leur pressaient la main, leur disaient : « Nous sommes tous Français, nous sommes vos frères, nous ne devons pas nous battre les uns contre les autres. » Et les lignards, les sapeurs criaient à l'envi *Vive l'Empereur*.

Bientôt Napoléon arriva, suivi des grenadiers. Son visage rayonnait de joie. Il s'approcha de Lessard qui pleurait de douleur et qui lui présenta son épée ; il le consola, l'embrassa. « Soldats, dit-il comme il avait dit l'année précédente à Fontainebleau dans la cour du Cheval Blanc, soldats, en embrassant votre chef, je vous embrasse tous. »

Il donna un coup de poing à un vieux grognard : « Comment, coquin, tu aurais tiré sur ton Empereur ! — Regarde », répondit l'autre, et il montrait que son fusil n'était pas chargé.

La cocarde tricolore paraissait déjà sur tous les shakos : les hommes savaient qu'une couche de blanc recouvrait leur ancienne cocarde et qu'un peu d'eau suffisait pour l'enlever.

Mais, pour achever son succès, Napoléon sentait qu'il était nécessaire de haranguer ou, comme on disait alors, de pérorer les troupes qu'il venait de gagner à sa cause. Près de l'église de Laffrey, devant le 5e rangé en bataille, au milieu d'une foule de paysans accourus de tous les environs, il fit un long discours. Il raconta les circonstances de son départ, de son débarquement et de sa marche, l'enthousiasme que sa présence avait excité parmi les populations. Il flatta les soldats, leur rappela leurs victoires passées, leur demanda s'il pouvait compter sur eux, leur fit prêter serment de fidélité. « Commandant, dit-il à Lessard, me serez-vous fidèle? — Sire, répondit Lessard, j'avais cru faire mon devoir ; à présent, je vous suivrai partout. »

L'Empereur s'attachait en même temps à plaire aux habitants du pays. Il les nomma « citoyens » comme à l'époque de la Révolution et ainsi qu'il avait déjà nommé dans sa proclamation de Gap les habitants des Hautes et Basses-Alpes. Il leur déclara qu'il venait les délivrer des droits féodaux et de tous les abus dont les Bourbons annonçaient le retour. « Je viens, disait-il, avec une poignée de braves gens parce que je je compte sur vous. Le trône des Bourbons est illégitime puisqu'il n'a pas été élevé par le pays, et il est contraire à la volonté nationale puisqu'il n'existe qu'au profit de quelques familles. » Sans souci de la vérité, il leur assura qu'il n'était avide ni de gloire ni de domination ; qu'il avait consulté, non son intérêt propre, mais l'intérêt commun ; que les trois plus grands États de l'Europe approuvaient son entreprise et que les personnages les plus considérables de la France — quarante-cinq, ni plus ni moins, — l'avaient sollicité de revenir. « Oui, conclut-il, je viens vous soustraire au paiement des censes et des dîmes et faire votre bonheur. Ce ne sont pas des motifs d'ambition qui me ramènent au milieu de vous. Les quarante-cinq

premières têtes du Gouvernement de Paris m'ont envoyé chercher à l'île d'Elbe, et mon retour est appuyé par les trois premières puissances de l'Europe ! »

La colonne allait quitter Laffrey et marcher sur Grenoble. Auparavant, l'Empereur fit battre le ban et lire une proclamation, celle de la garde impériale à l'armée, celle où les généraux, officiers et soldats de la garde disaient à leurs camarades : « Nous vous avons conservé votre Empereur, nous vous le ramenons », et les engageaient à rejeter dans le néant les ennemis du peuple et de l'armée. La lecture était à peine terminée qu'éclatèrent les cris de *Vive l'Empereur* ; de nouveau, soldats du 5e et soldats de la garde fraternisèrent, échangèrent les plus cordiales poignées de main.

On part à deux heures. Le bataillon du 5e, ainsi que le détachement de mineurs qui devait faire sauter le pont de Ponthaut, demandent à marcher en tête de la colonne. Napoléon est trop habile pour ne pas accéder à ce vœu ; lui-même se met au milieu de ceux qui viennent de se rallier à lui.

VII

Telle fut la dramatique journée de Laffrey. Un royaliste grenoblois la résumait avec assez de justesse en disant que le bataillon du 5e régiment était soutenu par la fermeté de son chef, mais qu'il n'opposait qu'une résistance passive, et que Napoléon, s'élançant tout à coup au milieu de cette troupe stupéfaite d'une pareille audace, réussit à la paralyser.

Napoléon porte sur l'événement un jugement à peu près semblable. Il a dit depuis que les soldats ne manquèrent pas absolument de discipline, qu'ils employèrent la force d'inertie, qu'à Laffrey ils obéirent en toutes choses à leur chef, mais qu'ils n'auraient pas tiré.

Pourtant, si un soldat, si un seul soldat avait fait feu sur Napoléon, tout était fini. Mais le soldat pouvait-il faire feu? Qui ne comprend le sentiment dont furent saisis les hommes de Lessard lorsque Napoléon leur dit qu'ils étaient les maîtres de tirer sur leur Empereur, sur leur ancien général?

Lessard, a-t-on objecté, devait commander au bataillon de faire feu, et s'il avait donné cet ordre net, clair, impérieux, certains de ses hommes, sinon tous, auraient tiré. Lorsque Édouard Rey demandait à des soldats du 5e s'ils auraient le courage de tirer sur l'Empereur, « nous aimons Napoléon, répondaient-ils, et pourtant, nous tirerons sur lui si nos chefs le veulent ». Mais Lessard ne le voulait ni ne le pouvait. Marchand a prétendu plus tard qu'il avait prescrit de repousser la force par la force. Ce mot n'est pas dans l'instruction remise à Lessard. D'autres ont assuré que si cette instruction ne renferme pas le mot *tirer* ou *faire feu*, elle renferme le mot *ennemi*, que Lessard allait donc à l'ennemi, que sa troupe avait reçu des cartouches, qu'elle devait protéger un travail, qu'il a commandé de charger les armes, et à quoi bon charger les armes, sinon pour tirer? A tout cela Lessard répliquait par l'instruction de Marchand ; il exhibait, comme il dit, son ordre, et, si cet ordre portait de faire sauter le pont, d'observer les mouvements de Bonaparte et de recueillir des renseignements sur sa marche et ses projets, il ne prescrivait pas de faire feu.

A défaut de Lessard, Randon, dit-on encore, a crié *feu* aux soldats. Dès le 8 mars 1815, ce bruit courait dans tout le Dauphiné. En 1816, des personnes dignes de foi affirmaient encore que Randon avait à plusieurs reprises donné l'ordre de faire feu, et Marchand assurait dans un exposé de sa conduite que Randon cria aux soldats de faire feu, que cet aide de camp devait en son nom donner à Lessard tous les ordres qu'exigeraient les circonstances. C'est pourquoi Stendhal, dans les *Mémoires d'un touriste*, a rapporté cette anecdote : « L'aide de camp fit le commandement de *en joue* et *feu*. Un des soldats se trouvait à demi-portée de Napoléon et l'avait mis en joue. En entendant le commandement de *feu*, il retourna la tête et dit : « Est-ce mon chef de bataillon qui me commande de faire feu? » — *Feu !* » répéta l'aide de camp. Le soldat répliqua : « Je tirerai si mon chef de bataillon me dit de faire feu. » Le chef de bataillon ne répéta pas le commandement de *feu*. Le soldat releva son fusil. » L'historiette est jolie, mais fausse. Quoi qu'en dise Marchand, Randon n'avait, pas plus que Lessard, l'autorisation de

commander *feu* aux soldats. Lessard a formellement déclaré que Randon ne donna pas l'ordre de tirer, et Randon lui-même, retraçant sa conduite au mois de décembre 1815, sous la seconde Restauration, écrit simplement qu'il tourna bride lorsque Bonaparte joignit la compagnie de voltigeurs : s'il avait crié *feu*, il n'aurait pas manqué de s'en vanter.

On sait qu'il courut risque de la vie. Édouard Rey, le voyant s'éloigner, le montre de la main à Napoléon : « Sire, il serait prudent d'empêcher cet homme d'arriver à Grenoble avant nous. » Sur ce conseil de Rey, quatre lanciers se jettent à la poursuite de Randon ; ils ont ordre de le prendre sans lui faire de mal et, en ce cas, ils auront une grande récompense, soit vingt, soit, selon d'autres, cinquante napoléons ; ils seront punis s'ils le blessent. Mais Randon avait un excellent cheval. Il descendit au galop la rampe qui va de Laffrey à Vizille ; il traversa Vizille et il eut assez de sang-froid pour saluer en passant le médecin Bonnadon ; puis, au lieu de suivre la route, il prit ce qu'on nommait le raccourci, un sentier extrêmement rapide qui menait à Brié et qui ne servait qu'aux piétons. Les lanciers durent s'arrêter [1].

(*La fin prochainement.*)

ARTHUR CHUQUET

1. Le chef de bataillon du génie Tournadre avait pris la fuite en même temps que Randon ; mais les lanciers ne poursuivirent que Randon ; ils dépassèrent Tournadre sans l'arrêter, et il se cacha dans une maison de campagne. « Il a disparu, racontait Lessard, sans que je puisse dire le moment. »

PLEIN ÉTÉ[1]

X

Enfin le Lac !... Une immense nappe de métal en fusion, entourée d'arbres aux branches alanguies. Charity et Harney s'étaient procuré un bateau et, s'éloignant des appontements et des buvettes, ils se laissaient paresseusement aller à la dérive, cherchant l'ombre des berges. L'eau flambait sous le ciel voilé par une brume chaude, et l'ombre la plus légère devenait noire par contraste. Le lac était si poli et si calme que le reflet des arbres sur ses bords semblait être en émail ; mais à mesure que le soleil déclinait, l'eau devenait transparente, et Charity, se penchant sur le bord du canot, plongeait son regard fasciné dans des profondeurs si claires qu'elle voyait les cimes inversées des arbres se mêler aux herbes vertes du fond.

Doublant une pointe à l'extrémité la plus lointaine du lac, ils accostèrent dans une petite anse, contre un tronc d'arbre qui se penchait sur l'eau. Des branches de saules, longues et souples, retombaient sur eux comme un voile. A travers cette verte pénombre, les champs de blé scintillaient au soleil ; et tout le long de l'horizon les collines lointaines semblaient palpiter sous le ciel éblouissant. Charity s'était renversée sur

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 octobre 1917.

les coussins de l'arrière ; Harney rentra les avirons, et s'étendit au fond de la barque, sans parler.

Depuis leur rencontre à l'étang de Creston il avait toujours été sujet à ces accès de mutisme, à des silences songeurs n'ayant rien de commun avec ces moments où, tous deux, ils cessaient de parler parce que les mots devenaient inutiles. Son visage prenait alors l'expression fermée que Charity lui avait vue lorsqu'elle l'avait épié la nuit du jardin de miss Hatchard ; et, de nouveau, elle mesurait avec angoisse la distance qui les séparait. Mais le plus souvent ces crises de distraction étaient suivies d'une explosion de gaieté qui faisait envoler l'ombre avant qu'elle n'en fût glacée.

Elle pensait aux dix dollars que le jeune homme avait donnés au wattman pour sa course. Ce n'avait été pour eux que vingt minutes d'agrément, et il semblait inimaginable à Charity qu'on pût payer un simple plaisir un pareil prix. Avec dix dollars, Harney aurait pu lui acheter une bague de fiançailles ; elle savait que celle de Mrs Tom Fry, qui venait de Springfield et était sertie d'un brillant, n'avait coûté que huit dollars soixante-quinze cents. Mais elle ignorait comment cette pensée lui était venue. Harney ne lui achèterait jamais un anneau de fiançailles : ils étaient amis et camarades, mais rien de plus. Il avait été parfaitement loyal envers elle ; à aucun moment il ne lui avait dit un mot pouvant susciter chez elle de fausses espérances. Charity se demandait ce que serait la jeune fille inconnue au doigt de laquelle il passerait un jour l'anneau...

Les bateaux commençaient à devenir nombreux, et le bruit des tramways arrivant sans cesse annonçait le retour des foules du match de base-ball. Les ombres s'allongeaient sur les eaux gris perle ; deux nuages blancs près du soleil prenaient peu à peu un reflet d'or. Sur la rive opposée, des hommes travaillaient avec hâte à terminer un échafaudage de bois dans un pré. Charity demanda ce qu'ils faisaient.

— Ce sont les préparatifs pour le feu d'artifice. Il y aura quelque chose d'épatant.

Harney la regarda, un sourire dans ses yeux tristes.

— Avez-vous jamais vu un beau feu d'artifice? — demanda-t-il.

— Miss Hatchard fait toujours partir de belles fusées pour la fête du Quatre Juillet, — répondit-elle.

— Oh!... — fit-il, avec une moue dédaigneuse. — Je veux dire un grand spectacle, tel qu'on en donne ici pour les jours de fête. Bateaux illuminés, bouquets, et tout le reste.

Elle rougit de plaisir.

— Est-ce que l'on tire des fusées sur le lac?

— Plutôt! N'avez-vous pas remarqué ce grand radeau près duquel nous avons passé? C'est merveilleux de voir les fusées plonger dans l'eau, sous vos pieds.

Harney rajusta les avirons dans les tolets.

— Si nous devons rester ce soir, — dit-il, — nous ferons bien de tâcher d'attraper quelque chose à manger.

— Mais comment pourrons-nous rentrer à North Dormer si tard? — risqua-t-elle, sentant qu'elle aurait une tristesse infinie s'il fallait rentrer sans avoir vu toutes ces belles choses.

Il consulta un petit horaire, trouva un train à dix heures du soir et la rassura :

— La lune se lève si tard qu'il fera sombre à huit heures, et nous aurons plus d'une heure pour voir le feu d'artifice.

Le crépuscule tombait déjà et des lumières commençaient à s'allumer au bord du lac. Les tramways qui arrivaient de Nettleton devenaient comme de grands serpents lumineux rampant à travers les bouquets d'arbres de la berge. Les chalets-restaurants se couvraient de lanternes, et l'air s'emplissait de l'écho de rires et de cris joyeux, mêlé au clapotis des flots sous les rames.

Harney et Charity, attablés dans le coin d'un grand balcon au-dessus du lac, attendaient patiemment qu'on les servît. Au-dessous d'eux, toute proche, l'eau battait les pilotis de leur terrasse, agitée par les évolutions d'un petit vapeur blanc tout enguirlandé de globes de couleur, qui faisait le tour du lac. Le pont de ce bateau était déjà noir de monde, car il allait faire son premier trajet.

Tout à coup Charity entendit un rire de femme derrière elle et se retourna. Une bande de jeunes filles aux toilettes voyantes et de jeunes gens portant des chapeaux de paille posés très en arrière sur la tête, et des insignes maçonniques à la boutonnière, avaient envahi la terrasse et réclamaient une table à

grands cris. La jeune fille qui semblait à la tête de la bande était celle qui avait ri. Elle portait un grand chapeau orné d'une longue plume blanche et ses yeux peints dévisageaient Charity, amusés de la rencontre.

— Dites-donc, est-ce que cela ressemble assez à la fête du Old Home Week? — fit-elle à la jeune femme qui était près d'elle; et toutes deux échangèrent des ricanements et des coups d'œil. Charity s'était tout de suite aperçu que la femme à la plume blanche était Julia Hawes. Elle avait perdu sa fraîcheur, le noir sous ses yeux rendait son visage plus mince, mais ses lèvres avaient la même courbe charmante et le même sourire froidement moqueur, comme si elle venait de découvrir quelque ridicule caché chez la personne qu'elle regardait.

Charity rougit jusqu'aux oreilles et détourna les yeux. Elle se sentait humiliée par le ricanement de Julia et vexée que la moquerie d'une telle créature pût l'affecter. Elle tremblait à l'idée que Harney pût remarquer que la bande bruyante l'avait reconnue ; mais ils ne trouvèrent pas de table libre, et sortirent en tumulte du restaurant.

Bientôt, au-dessus des têtes de la foule, un doux sifflement se fit entendre et une pluie d'argent tomba du ciel nocturne. Dans une autre direction, de pâles chandelles romaines éclatèrent une à une à travers les arbres ; puis une fusée à chevelure de comète balaya l'horizon. Entre ces lueurs intermittentes la nuit descendait plus sombre, et dans les intervalles d'éclipse les cris de la foule se calmaient et n'étaient plus qu'un long murmure étouffé.

Charity et Harney, dépossédés par de nouveaux venus, furent enfin obligés d'abandonner leur table et de se frayer un chemin à travers le monde qui se pressait à l'embarcadère. Pendant un moment il semblait qu'ils ne pourraient sortir du flot des nouveaux arrivants ; mais à la fin Harney put s'assurer les deux dernières places sur une estrade d'où les privilégiés pouvaient voir le feu d'artifice. Chacune de leurs deux places était au bout d'un rang, l'une au-dessus de l'autre. Charity avait enlevé son chapeau pour mieux voir, et toutes les fois qu'elle se rejetait en arrière pour suivre la courbe d'une fusée, sa tête s'appuyait contre les genoux de Harney, qui avait pris place derrière elle.

Après un moment les feux dispersés cessèrent. Un plus long intervalle d'obscurité suivit, puis tout à coup la nuit toute entière s'ouvrit comme une fleur. De chaque point de l'horizon, des arches d'or et d'argent s'érigèrent et s'entrecroisèrent, des jardins célestes fleurirent, répandant des pétales de flamme, étalant leurs branches lourdes de fruits d'or. L'air était rempli d'un doux bourdonnement surnaturel, comme si de grands oiseaux bâtissaient leurs nids sur les cimes invisibles de ces arbres géants.

De temps en temps les feux d'artifice cessaient et le pinceau lumineux d'un projecteur déversait un flot de clarté lunaire sur le lac. Elle montrait, dans un éclair, des centaines de bateaux, tout noirs au milieu de l'éclat moiré de l'eau, puis elle se retirait comme avec un repli de vastes ailes translucides. Le cœur de Charity battait de plaisir. C'était comme si toute la beauté latente des choses venait de lui être dévoilée. Elle ne pouvait s'imaginer que le monde contînt quelque chose de plus merveilleux ; mais elle entendit quelqu'un dire : « Attendez le bouquet, attendez la pièce principale » ; et ses espérances prirent aussitôt un nouvel essor. Enfin, juste au moment où il lui semblait que tout le ciel noir n'était plus qu'une immense paupière abaissée sur ses yeux éblouis, d'où jaillissaient sans fin des étincelles de lumière multicolore, l'ombre de velours s'étala de nouveau sur toute chose et un murmure courut dans la foule.

— Voilà !... voilà !... enfin ! Cela va venir ! — dit la même voix excitée.

Et Charity, serrant son chapeau entre ses mains, l'écrasa dans son effort pour réprimer son extase.

Pendant un moment la nuit parut devenir plus impénétrablement noire ; puis un grand tableau se dressa contre l'obscurité, pareil à une constellation naissante. Sur une banderole d'or se détachaient les mots : « Washington traversant le Delaware » ; et à travers un flot de vagues dorées le Héros National passa, immense et solennel, les bras croisés, debout à la poupe d'un navire d'or qui s'avançait lentement. On entendit un long : « Oh ! oh ! oh !... » L'estrade craquait et tremblait sous les trépidations de joie de la foule. — Oh ! oh ! oh ! — soupira Charity ; elle avait oublié le lieu où elle

se trouvait, elle avait même fini par oublier le voisinage de Harney. Il lui sembla qu'elle avait été ravie dans les étoiles.

Le tableau disparut et l'obscurité retomba. Subitement elle sentit deux mains étreindre sa tête, encadrant son visage renversé, et les lèvres de Harney s'appuyèrent sur les siennes. Avec une véhémence soudaine il mit ses bras autour de la jeune fille, la tenant serrée contre sa poitrine, tandis qu'elle lui rendait ses baisers. Un Harney inconnu se révélait, un Harney qui la dominait, tandis qu'elle se sentait elle-même en proie à un nouveau pouvoir mystérieux...

Mais la foule se mit en mouvement, et il dut desserrer son étreinte.

— Venez, — dit-il d'une voix incertaine.

Il sauta de l'estrade et levant les bras la reçut quand elle sauta à son tour. Puis il la prit par la taille, la protégeant contre la poussée de la foule. Elle se collait à lui, sans voix, exultante, comme si toute la cohue qui les entourait n'était rien de plus qu'un remous d'air.

— Venez, — répétait-il, — essayons de prendre le tramway...

Il l'entraînait et elle suivait, perdue dans son rêve. Ils marchaient comme s'ils n'étaient plus qu'un seul être, isolés dans leur extase à ce point que les gens qui les bousculaient de tous les côtés semblaient impalpables. Mais quand ils atteignirent le terminus, le tramway illuminé était déjà prêt à partir, ses plates-formes noires de voyageurs. Les voitures qui attendaient à la suite étaient tout aussi encombrées, et la foule était si dense qu'il semblait inutile de lutter pour avoir une place.

« Dernier départ pour le lac », hurla un mégaphone sur l'appontement; et les lumières du petit vapeur se mirent à danser dans les ténèbres.

— Inutile d'attendre ici ; si nous faisions le tour du lac? — proposa Harney.

Ils se frayèrent un chemin jusqu'au bord de l'eau, juste au moment où la passerelle s'abaissait. La lumière électrique au bout de l'appontement frappait en plein sur les passagers en train de débarquer, et parmi eux Charity aperçut Julia Hawes, sa plume blanche de travers, son visage empourpré, un rire

canaille sur les lèvres. Comme elle mettait pied à terre, elle s'arrêta court, ses yeux cerclés de noir pétillant de malice.

— Tiens ! Charity Royall, — cria-t-elle ; et, retournant la tête : — Ne vous avais-je pas dit que c'était une fête de famille? Voici la petite gosse à grand-papa qui vient le ramener à la maison !

Un rire étouffé courut dans le groupe, et tout à coup, dominant son entourage, et s'affermissant sur la rampe dans un effort désespéré pour se tenir droit, Mr Royall descendit la passerelle d'un pas raide. Comme les jeunes gens de la bande, il portait un emblême maçonnique à la boutonnière de sa redingote. Il avait un panama neuf sur la tête, et son étroite cravate noire, à demi dénouée, pendait sur son devant de chemise froissé. Son visage d'un brun livide, tacheté de rouge par la colère, et ses lèvres pendantes comme celles d'un vieillard, étaient effrayants à voir dans l'aveuglante clarté qui baignait la foule.

Il se tenait derrière Julia Hawes, une main sur son bras ; mais quand il quitta la passerelle il se dégagea et fit un ou deux pas à l'écart. Il avait tout de suite reconnu Charity, et son regard allait lentement d'elle à Harney, dont le bras l'entourait encore. Il s'arrêta, les fixant, essayant de maîtriser le sénile tremblement de ses lèvres ; puis il se redressa avec la majesté chancelante de l'ivresse et étendit le bras.

— Sacrée garce!... fille en cheveux! — prononça-t-il lentement.

Il y eut dans le groupe une explosion de gaieté ivre, et Charity, involontairement, porta les mains à sa tête. Elle se souvint alors que son chapeau était tombé de ses genoux quand elle avait sauté au bas de l'estrade, et tout à coup elle se vit, nu-tête, échevelée, le bras d'un homme autour de sa taille, face à face avec cette bande de gens ivres, ayant à leur tête la pitoyable figure de son tuteur. Le tableau la remplit de honte. Elle connaissait depuis son enfance le fâcheux penchant de Mr Royall ; elle l'avait vu assez souvent, assis seul et morose, le soir, dans son bureau, une bouteille de whisky devant lui, ou rentrant lourd et querelleur de ses voyages d'affaires à Hepburn ou Springfield ; mais l'idée

qu'il eût pu s'afficher publiquement avec une bande de filles et de piliers de bar ne lui était jamais venue.

— Oh !... — s'écria-t-elle dans un sanglot de douleur.

Et s'arrachant des bras de Harney, elle vint droit à Mr Royall :

— Il faut rentrer avec moi... Venez tout de suite, — dit-elle d'une voix basse et autoritaire, comme si elle n'avait pas entendu sa grossière apostrophe.

Une des filles cria :

— Dites donc, combien lui en faut-il à celle-là?

Il y eut un autre rire, suivi d'un silence, pendant lequel Mr Royall continua à foudroyer Charity du regard. A la fin ses lèvres contractées se desserrèrent.

— J'ai dit : sacrée garce ! — répéta-t-il avec force, en s'appuyant sur l'épaule de Julia.

Des rires et des plaisanteries commençaient à s'élever dans la foule, et une voix cria de la passerelle :

— Allons, allons, avancez, tout le monde à bord !

La poussée des voyageurs montant et descendant sépara les acteurs de cette scène rapide, et les rejeta dans la cohue. Charity se retrouva au bras de Harney : elle sanglotait désespérément. Mr Royall avait disparu, et dans le lointain elle entendit se perdre les échos du rire de Julia.

Le bateau, noir de passagers, venait de quitter le quai, partant pour sa dernière course.

XI

Vers deux heures du matin, le gamin qui les avait attendus à Creston avec le buggy arrêta son cheval endormi à la porte de la maison rouge, et Charity mit pied à terre. Harney avait pris congé d'elle à Creston River, chargeant le gamin de la ramener à North Dormer. L'âme de Charity était encore enveloppée d'une brume de tristesse. Elle se souvenait à peine de ce qui s'était passé, de ce qu'ils s'étaient dit, Harney et elle, pendant tout ce temps interminable qui s'était écoulé depuis leur départ de Nettleton. L'instinct animal qui lui

faisait chercher la solitude quand elle souffrait était si puissant qu'elle éprouva un sentiment de soulagement quand Harney l'eut quittée et qu'elle se trouva seule dans la voiture.

Au-dessus de North Dormer la pleine lune blanchissait la brume qui flottait dans les creux des collines et jetait son voile léger sur les champs. Charity s'arrêta un moment à la grille du jardin, regardant, à travers l'obscurité pâlissante, le buggy qui s'en allait au trot lent de son cheval fatigué ; puis elle passa derrière la maison, et chercha sous le paillasson la clef qui ouvrait la porte de la cuisine. La cuisine était obscure, mais elle finit par trouver une boîte d'allumettes, alluma une bougie et monta l'escalier. La porte de Mr Royall, en face de la sienne, était ouverte toute grande sur la pièce obscure : évidemment il n'était pas rentré. Charity gagna sa chambre, poussa le verrou, dénoua sa ceinture et enleva sa robe. Sous le lit elle vit le vieux carton dans lequel elle avait caché son beau chapeau cerise.

Longtemps elle resta étendue sans dormir, fixant la clarté lunaire sur le plafond bas de sa chambre. L'aube blanchissait le ciel quand elle s'endormit, et lorsqu'elle s'éveilla le soleil brûlait ses paupières.

Elle s'habilla et descendit lentement à la cuisine. Verena s'y trouvait ; elle leva sur Charity ses yeux calmes de sourde. Mr Royall n'était pas rentré, et les heures passèrent sans qu'il apparût. Charity était remontée chez elle. Elle restait assise, immobile, les mains sur ses genoux, plongée dans une sorte de stupeur. Des bouffées d'air lourd agitaient les rideaux de sa fenêtre, où des mouches bourdonnaient contre les petites vitres verdâtres.

A une heure, Verena se hissa péniblement jusqu'à la chambre de la jeune fille pour voir si elle n'allait pas descendre pour le déjeuner ; mais Charity fit signe que non, et la vieille femme s'en alla en disant :

— Alors je vais garder les plats au chaud.

Le soleil avait tourné, quittant la chambre de Charity. Elle se mit à la fenêtre, regardant la rue du village par les volets entre-bâillés. Aucune pensée dans son esprit, rien qu'un noir tourbillon d'images confuses. D'un œil distrait elle regardait les gens qui passaient, l'attelage de Dan Targatt traînant

une charge de troncs de sapins à Hepburn, la vieille jument blanche du sacristain broutant l'herbe du talus, le long de la route. Il lui semblait être morte et contempler cette scène familière d'au delà de la tombe.

Elle fut tirée de son apathie en voyant Ally Hawes sortir de chez les Fry et s'acheminer lentement de son pas boiteux vers la maison rouge. L'apparition de la jeune fille rappela Charity au contact brutal de la réalité. Elle devina que Ally venait lui demander des nouvelles de son excursion ; personne d'autre ne savait qu'elle fût allée à Nettleton, et Ally avait été profondément flattée d'avoir été mise au courant du projet.

A la pensée de voir son amie, de subir ses regards, de répondre à ses questions ou de les éluder, toute l'horreur de son aventure de la veille s'empara à nouveau de Charity. Ce qui avait été un cauchemar fiévreux devint une réalité implacable à laquelle il n'y avait pas à se soustraire. La pauvre Ally, à ce moment, personnifiait la mentalité collective de North Dormer, avec ses curiosités mesquines, sa malveillance latente, sa feinte méconnaissance du mal. Charity savait que, bien que toutes relations avec Julia fussent soi-disant rompues, la tendre Ally restait secrètement en rapport avec elle. Julia, sans doute, saisirait avec empressement l'occasion de raconter le scandale ; il était même probable que l'histoire, enflée et dénaturée, prenait déjà le chemin de North Dormer.

Le pas traînant d'Ally ne l'avait pas encore menée bien loin de la porte des Fry quand elle fut arrêtée par la vieille Mrs Sollas, bien connue pour sa loquacité, et qui parlait très lentement parce qu'elle n'avait pas encore pu s'habituer au nouveau râtelier qu'elle s'était fait poser à Hepburn. Pourtant, ce répit même ne durerait pas longtemps ; dans dix minutes au plus Ally serait à la porte, Charity l'entendrait dire bonjour à Verena et monter l'escalier en boitant.

Tout à coup Charity comprit que la fuite, et la fuite immédiate, était pour elle le seul parti possible. S'échapper, s'en aller loin des visages familiers, des lieux où elle était connue, c'est ce qu'elle avait toujours souhaité faire dans ses moments de détresse. Toujours elle avait eu une foi enfantine dans le pouvoir miraculeux de milieux nouveaux et de visages

inconnus pour transformer sa vie et pour en effacer les souvenirs amers. Mais de telles impulsions n'avaient été que d'éphémères velléités comparées à la froide résolution qui l'animait maintenant. Elle sentit qu'elle ne pouvait rester une heure de plus sous le toit de l'homme qui l'avait publiquement insultée, ni se trouver face à face avec des gens qui tout à l'heure allaient se repaître de tous les détails de son humiliation.

Sa compassion passagère pour Mr Royall avait sombré dans le dégoût : tout en elle avait été révolté par le lamentable spectacle du vieillard ivre l'apostrophant en présence d'une bande de garnements et de filles. Soudain, elle revécut avec une intensité douloureuse l'horrible minute où il avait tenté de s'introduire de force dans sa chambre ; et ce qu'elle avait alors supposé n'être qu'un moment d'aberration lui apparut maintenant comme un simple incident d'une vie de débauche.

Tandis que ces pensées se pressaient en foule dans son cerveau, elle avait été chercher son vieux sac d'écolière et y entassait fièvreusement du linge, quelques vêtements, et le petit paquet de lettres qu'elle avait reçues de Harney. Elle retira de dessous sa pelote la clef de la bibliothèque et la mit bien en vue. Puis elle sortit d'un tiroir la broche bleue que Harney lui avait donnée, et l'agrafa à sa chemise, sous sa robe. Ces préparatifs n'avaient pris que quelques minutes et quand ils furent terminés Ally Hawes était encore sur le seuil des Fry, en proie au verbiage de la vieille Mrs Sollas...

Charity s'était dit, comme toujours dans ses moments de révolte : « Je m'en irai dans la Montagne... je retournerai chez les miens. » Jusque-là, cependant, elle n'avait jamais eu le ferme propos d'y aller ; mais maintenant aucun autre parti ne lui semblait acceptable. Elle n'avait jamais appris de métier de nature à lui donner l'indépendance dans un autre milieu ; elle ne connaissait personne dans les gros bourgs de la vallée, où elle aurait pu espérer trouver un emploi rémunérateur. Miss Hatchard était encore absente ; mais se fût-elle trouvée à North Dormer que c'eût été la dernière personne à qui Charity se fût adressée, puisque l'un des motifs qui la

pressaient de fuir était son intention de ne pas revoir Lucius Harney. Au retour de Nettleton, dans le train bondé de voyageurs et brillamment éclairé, tout échange de confidences entre les deux jeunes gens avait été impossible ; mais pendant la course en voiture de Hepburn à Creston River elle avait retenu des quelques bribes de phrases qu'avait pu prononcer Harney, gêné par la présence du gamin, l'intention où il était de venir la voir le lendemain. Sur le moment, elle avait trouvé un vague réconfort à cette promesse ; mais dans la morne lucidité des heures qui suivirent elle en était arrivée à juger impossible une nouvelle rencontre. Son rêve de camaraderie avait disparu, et la scène sur le quai, cette scène ignoble et honteuse, avait jeté la lumière de la vérité sur son éphémère folie. C'était comme si les paroles de son tuteur l'avaient déshabillée devant la foule ricanante, et proclamé au monde les secrets reproches de sa propre conscience.

Toutes ces pensées ne s'enchaînaient pas logiquement dans son esprit ; elle suivait aveuglément l'impulsion de sa détresse. Ne plus jamais voir aucun de ceux qu'elle avait connus, surtout ne plus jamais revoir Harney, voilà ce qui la poussait à partir.

Prenant le sentier qui montait derrière la maison, elle s'enfonça dans le bois pour gagner un raccourci menant à la route de Creston. Un ciel bas et couleur de plomb semblait peser sur les champs, et dans la forêt l'air immobile était étouffant ; mais elle marchait vite, impatiente d'atteindre la route forestière qui la conduirait dans la montagne.

Il lui fallait pour cela suivre la grand'route jusqu'à un kilomètre environ du village de Creston. Elle hâtait le pas, craignant de rencontrer Harney. Mais elle ne le vit pas, et allait atteindre la route forestière quand elle remarqua une grande tente blanche qui se profilait à travers les arbres du bord du chemin. Charity supposa que cette tente abritait un cirque ambulant venu là pour la fête du Quatre Juillet ; mais en s'approchant elle aperçut une grande enseigne portant ces mots : « Tente de l'Évangile ». L'intérieur de la tente semblait vide ; mais un gros jeune homme en veston d'alpaga noir, ses cheveux plats bien peignés au-dessus de sa large face blanche, en souleva la portière et vint au-devant d'elle avec un sourire.

— Ma sœur, votre divin Sauveur sait tout. Ne voulez-vous pas entrer et déposer à ses pieds le fardeau de vos péchés? — demanda-t-il d'un ton onctueux, posant sa main grasse sur le bras de Charity.

Elle se rejeta en arrière toute rougissante. Pendant un moment elle s'imagina que l'histoire de Nettleton était arrivée jusqu'à cet inconnu ; puis elle comprit l'absurdité de cette supposition.

— Je voudrais bien en avoir à déposer ! — répliqua-t-elle avec une ironie amère.

L'évangéliste murmura, interloqué :

— Ma sœur, ma sœur, ne blasphémez pas...

Mais elle avait dégagé son bras et courait maintenant vers la route forestière, tremblant de peur de rencontrer un visage familier. Bientôt elle fut hors de vue du village, et continua à monter vers le centre de la forêt. Elle ne pouvait espérer faire dans l'après-midi les vingt-cinq kilomètres qui la séparaient de la Montagne ; mais elle connaissait, à mi-chemin de Hamblin, un endroit où elle pourrait dormir et où personne ne songerait à la chercher. C'était une petite habitation abandonnée, sur une pente, dans un des replis solitaires de la colline. Elle avait vu cette maison plusieurs années auparavant, un jour qu'elle y avait été avec une joyeuse bande chercher des noix dans la prairie voisine. La petite troupe, surprise par un orage, s'y était réfugiée, et elle se souvenait que Ben Sollas, qui aimait à faire peur aux jeunes filles, leur avait dit que l'endroit passait pour être hanté.

Elle commençait à se sentir recrue de fatigue, car elle n'avait rien mangé depuis le matin, et n'était pas habituée aux longues marches. La tête lui tournait ; elle s'assit un moment au bord de la route. Tout à coup elle entendit le tintement d'un grelot de bicyclette, et se releva brusquement pour se jeter sous bois ; mais la bicyclette tournait déjà le coin, et Harney, sautant à terre, s'approcha d'elle, les bras tendus.

— Charity ! Que faites-vous ici?

Elle le regarda comme on regarde une apparition, si bouleversée par sa présence que les mots lui faisaient défaut.

— Où alliez-vous? Vous aviez donc oublié que je devais

venir vous voir? — continua-t-il d'une voix douce, essayant de l'attirer vers lui ; mais elle se dégagea de son étreinte.

— Je m'en allais... très loin... Je ne veux plus vous voir... Laissez-moi m'en aller, — répéta-t-elle d'un air farouche.

— C'est moi que vous fuyez, Charity?

— C'est tout le monde. Je veux que vous me laissiez tranquille.

Harney examinait d'un air hésitant la route déserte qui se perdait dans des lointains baignés de soleil.

— Où alliez-vous? — répéta-t-il.

— Chez moi.

— Chez vous... comment? par ce chemin?

Elle redressa la tête d'un air de défi.

— Oui, chez les miens... là-haut, dans la Montagne.

Tout en parlant elle s'aperçut qu'un changement s'était opéré dans Harney. Il ne l'écoutait plus, il la regardait avec cette même expression de passion concentrée qu'elle lui avait vue après leur baiser sur l'estrade, à Nettleton. Il était subitement redevenu le nouveau Harney, le Harney qui s'était révélé dans cette brusque étreinte, et qui semblait si pénétré de la joie de sa présence qu'il était complètement indifférent à ce qu'elle pensait ou sentait.

Il lui prit les mains en riant.

— Devinez comment je vous ai trouvée ? — dit-il gaiement.

Il tira de sa poche le petit paquet de ses lettres, et l'agita devant les yeux déconcertés de la jeune fille.

— Vous les avez laissé tomber, petite imprudente ! Le jeune homme qui surveille la tente de l'Évangile les a ramassées au milieu de la route, juste au moment où je passais.

Il s'était rejeté en arrière, tenant Charity au bout de ses bras tendus, et scrutant son visage troublé avec le minutieux regard de ses yeux de myope.

— Croyez-vous vraiment que vous pouviez me fuir? Vous voyez bien que le destin en avait décidé autrement! — dit-il.

Et avant qu'elle eût pu répondre, il la reprit dans ses bras et l'embrassa tendrement, presque fraternellement, comme s'il avait deviné sa douleur confuse et voulait qu'elle sût qu'il la comprenait. Il mêla ses doigts aux siens.

— Venez... Marchons un peu. J'ai besoin de vous parler. Nous avons beaucoup de choses à nous dire.

Il parlait avec une gaieté d'adolescent, sur un ton confiant et léger, comme si rien n'était arrivé qui pût faire naître une contrainte entre eux; et pendant un moment, dans le soulagement subit de se sentir délivrée de son chagrin, Charity se laissait gagner par cette bonne humeur. Mais il s'était retourné, et l'entraînait vers la route d'où elle venait. Elle se raidit et s'arrêta court.

— Je ne veux pas retourner à North Dormer.

Ils se regardèrent un moment en silence; puis Harney répondit doucement :

— Bien, nous irons où vous voudrez.

Elle restait sans bouger, muette, les yeux baissés, et il continua :

— N'y a-t-il pas, quelque part par ici, une petite maison abandonnée dont vous m'avez parlé?

Comme elle ne répondait toujours pas, il reprit, sur le même ton de tendre réconfort :

— Allons-y, voulez-vous? Nous pourrons nous y asseoir et causer tranquillement.

Il prit une de ses mains qu'elle laissait pendre à ses côtés et y posa ses lèvres.

— Vous ne vous imaginez pas, je pense, que je vais me laisser renvoyer? Croyez-vous donc que je ne comprenne rien?

La vieille petite maison, dont les murs en bois étaient devenus d'un gris de cendre sous le soleil, était située dans un verger au-dessus de la route. La clôture du jardin s'était affaissée, mais la grille brisée tenait encore aux montants. Un sentier envahi d'herbe conduisait vers la maison à travers des buissons de roses dont les petites fleurs pâles s'effeuillaient sur les herbes folles. De grêles pilastres surmontés d'une jolie imposte vitrée encadraient l'ouverture d'où la porte était tombée : elle gisait sur l'herbe, où elle pourrissait sous un vieux pommier tombé au travers de ses panneaux brisés.

A l'intérieur, également, la pluie et le vent avaient revêtu les boiseries d'un ton argentin. La maison était aussi sèche et aussi nette que l'intérieur d'une coquille depuis longtemps

vide. Mais elle avait dû être exceptionnellement bien bâtie, car les petites chambres paraissaient presque habitables ; les cheminées en bois, aux ornements de style classique, étaient encore en place, et aux angles d'un des plafonds des arabesques en stuc dessinaient leur réseau léger.

Harney avait trouvé un vieux banc devant la porte de la cuisine, et l'avait porté dans la maison. Charity s'y assit, la tête renversée contre le mur, dans un état de lassitude endolorie. Devinant qu'elle avait faim et soif, il lui avait apporté quelques tablettes de chocolat prises dans son sac de cycliste, et rempli pour elle sa petite timbale à une source dans le verger ; puis il vint s'asseoir à ses pieds, alluma une cigarette et la considéra sans parler. Au dehors, les ombres de l'après-midi s'allongeaient sur l'herbe, et, par la fenêtre vide de carreaux qui lui faisait face, Charity vit la Montagne profiler sa masse sombre contre un coucher de soleil aux lueurs cuivrées. Il était temps de partir.

Elle se leva ; Harney en fit autant. Il passa son bras sous celui de la jeune fille avec un air d'autorité.

— Maintenant, Charity, vous allez rentrer à North Dormer avec moi.

Elle le regarda tristement et secoua la tête.

— Je ne retournerai jamais à North Dormer. Vous ne savez pas...

— Qu'est-ce que je ne sais pas?

Elle se tut et il poursuivit :

— Ce qui est arrivé hier sur le quai était affreux... abominable... il est naturel que vous en soyiez toute retournée. Mais de telles choses ne sauraient vous atteindre. Vous devez essayer d'oublier. Vous devez essayer de comprendre que les hommes... quelquefois...

— Je les connais, les hommes. C'est pour cela...

Il rougit vivement, comme si elle avait touché à un endroit secret de sa conscience.

— Eh bien ! alors... vous devez savoir qu'il faut être indulgente... votre tuteur avait bu...

— Je sais tout cela. Ce n'est pas la première fois que je l'ai vu dans cet état. Mais il n'aurait pas osé me dire ce qu'il m'a dit s'il n'avait pas...

— S'il n'avait pas? Que voulez-vous dire? Continuez...

— S'il n'avait pas déjà cherché à faire de moi ce qu'on a fait de ces filles... — Elle baissa la voix et détourna les yeux. — Comme cela, il n'aurait pas eu à chercher hors de chez lui...

Harney la regardait fixement. Pendant un moment il parut ne pas comprendre ce qu'elle voulait dire ; puis son visage s'assombrit.

— Ah! la brute ! l'ignoble brute ! — Sa colère déborda, son visage s'empourpra. — Jamais je ne l'aurais cru... C'est trop infâme, — bégaya-t-il, comme s'il se refusait à envisager ce qu'elle venait de lui révéler.

— Je ne mettrai plus jamais les pieds chez lui, — répétait-elle, immobile.

— Non... — approuva-t-il.

Il y eut un long silence, pendant lequel elle s'imagina qu'il épiait son visage, afin de deviner ce qu'elle pouvait lui avoir caché ; et la rougeur de la honte l'envahit.

— Je sais ce que vous devez penser de moi, — s'écria-t-elle, — maintenant que je vous ai avoué ces choses...

Mais une fois de plus, comme elle parlait, elle s'aperçut qu'il ne l'écoutait plus. Il s'approcha d'elle et la saisit comme s'il voulait l'arracher à un péril imminent : ses yeux ardents plongeaient dans ceux de Charity, et elle sentit contre elle les battements précipités de son cœur.

— Embrassez-moi encore... comme hier soir, — dit-il.

Et il lui renversa la tête comme pour aspirer son visage dans un baiser.

XII

C'était par un après-midi de fin d'août. Chez miss Hatchard, dans une pièce du rez-de-chaussée, plusieurs jeunes filles étaient assises dans un gai fouillis d'andrinople, de drapeaux étoilés, d'étamine bleue et blanche, de guirlandes et de rubans tricolores.

North Dormer se préparait pour la fête du *Old Home Week*. Cette sorte de décentralisation sentimentale étant encore à

ses débuts, les précédents étaient rares, et l'affaire était devenue un sujet de longues discussions sous le toit de miss Hatchard. L'encouragement à célébrer la fête venait plutôt de ceux qui avaient quitté North Dormer que de ceux qui avaient été obligés d'y demeurer, et il y avait quelque difficulté à soulever dans le village l'enthousiasme nécessaire. Le salon désuet de miss Hatchard était donc devenu le centre d'allées et venues constantes : on arrivait de Hepburn, de Nettleton, de Springfield, et même de villes plus éloignées, et chaque fois qu'un visiteur se présentait on le conduisait à travers l'antichambre pour lui permettre de jeter un coup d'œil sur le groupe de jeunes filles absorbées dans leurs jolis préparatifs.

— Tous les vieux noms du pays... tous les vieux noms, — entendait-on dire à miss Hatchard, faisant sonner ses béquilles sur le parquet de l'antichambre. — Targatt... Sollas... Fry... voici Orma Fry qui coud les étoiles de la draperie pour la tribune de l'orgue... Ne vous dérangez donc pas, mes petites... Et voici miss Ally Hawes, notre plus habile ouvrière... et miss Charity Royall, en train de faire nos guirlandes de verdure... J'ai voulu que tout fût fait au village même... N'êtes-vous pas de mon avis? Nous n'avons fait appel à aucun talent étranger : mon jeune cousin Lucius Harney, l'architecte — vous savez qu'il prépare un livre très intéressant sur les vieilles maisons du pays? — a pris tout en main, et très habilement, croyez-moi. Venez donc voir sa maquette du décor que nous allons faire construire dans la salle de l'hôtel de ville.

Un des premiers résultats de toute cette agitation pour le *Old Home Week* avait été la réapparition de Lucius Harney à North Dormer. Après son départ subit on avait dit dans le pays qu'il s'était fixé à peu de distance de North Dormer ; mais depuis quelques semaines personne ne l'avait aperçu. Quelques-uns avançaient qu'il avait séjourné à Creston River, d'autres, que depuis longtemps il avait tout à fait quitté le voisinage. Cependant, bientôt après le retour de miss Hatchard il revint prendre son logement chez elle, et se mit à diriger les préparatifs de la fête. Il s'y prit avec beaucoup de zèle et de bonne humeur, et fit tant de croquis

et de maquettes pour la fête qu'il donna une grande impulsion à l'enthousiasme languissant du village.

— Lucius a un tel culte du passé qu'il réveille chez nous tous le sentiment de nos privilèges, — disait miss Hatchard, en appuyant sur le dernier mot, qu'elle affectionnait particulièrement.

Et avant de reconduire son visiteur au salon elle répétait, pour la centième fois, que, sans doute, il trouvait très audacieux pour un village comme North Dormer de se mettre ainsi en avant, et d'organiser son *Home Week*, alors que bien des endroits plus importants n'y avaient pas encore songé.

— Enfin, — ajoutait-elle, — c'étaient les traditions qui comptaient en pareil cas, bien plus que le nombre d'habitants. Or, North Dormer avait toujours eu le culte des traditions, historiques, littéraires — (ici, miss Hatchard poussait un soupir filial au souvenir du jeune Honorius) — et ecclésiastiques... Le visiteur avait certainement entendu parler de l'ancien calice importé d'Angleterre en 1769, le plus précieux ornement de leur église?... Dans une époque brutalement matérialiste il était tellement nécessaire de donner l'exemple d'un retour aux anciens idéals, à la famille et au foyer... Cette péroraison les conduisait d'habitude à mi-chemin de l'antichambre, ce qui permettait aux jeunes filles de retourner à leurs travaux interrompus.

Le jour que Charity était occupée à tresser des guirlandes de feuillage pour l'estrade de l'hôtel de ville était la veille de la fête. Lorsque miss Hatchard avait réquisitionné toute la jeunesse féminine de North Dormer pour collaborer aux préparatifs, Charity s'était d'abord tenue à l'écart; mais elle avait fini par comprendre que son abstention susciterait de fâcheux commentaires, et, bien qu'à contre-cœur, elle s'était jointe à ses jeunes camarades. Les jeunes filles, d'abord timides et embarrassées, ne comprenant pas tout à fait la raison d'être de la commémoration projetée, s'étaient pourtant bientôt intéressées aux amusants détails de leur tâche et se montraient joyeusement flattées de l'attention qu'on leur témoignait. Pour rien au monde elles n'auraient manqué leur après-midi chez miss Hatchard ; et tout en fabriquant les mille accessoires de la fête elles faisaient de leur babil-

lage un accompagnement ininterrompu à la machine à coudre. Au milieu de tous ces bruits, le silence de Charity passait inaperçu.

Elle se tenait à part, absorbée, inconsciente, perdue dans toute l'animation joyeuse qui l'entourait. Depuis son retour à la maison rouge, le soir du jour où Harney l'avait arrêtée dans sa fuite vers la Montagne, elle avait vécu à North Dormer comme suspendue dans le vide. Elle y était revenue parce que Harney, après avoir paru admettre l'impossibilité de ce retour, avait fini par la persuader que toute autre décision serait folie. Elle savait d'elle-même qu'elle n'avait plus rien à craindre de Mr Royall. Elle l'avait même affirmé à Harney, bien qu'elle eût omis de dire que son tuteur lui avait, à deux reprises, offert le mariage. Sa haine l'empêchait, pour le moment, de dire quoi que ce soit qui eût pu excuser Mr Royall aux yeux de Harney.

Celui-ci, une fois persuadé qu'elle ne courrait en somme aucun risque en rentrant chez son tuteur, avait tout fait pour l'inciter au retour. La première raison qu'il faisait valoir était qu'elle n'avait pas d'autre refuge ; et celle sur laquelle il appuya le plus fut que sa fuite équivaudrait presque à un aveu. Si des rumeurs de la scène scandaleuse de Nettleton, chose presque inévitable, arrivaient jusqu'à North Dormer, comment sa disparition serait-elle interprétée? On dirait que son tuteur l'avait démasquée en public, et qu'elle avait immédiatement quitté la maison. Ceux qui voudraient interpréter son départ d'une façon malvieillante ne manqueraient pas d'en tirer une conclusion fâcheuse pour elle. Mais si, au contraire, elle revenait tout de suite, et si on la voyait reprendre son existence accoutumée, l'incident serait réduit à ses proportions véritables, comme n'étant que l'accès de colère d'un vieil ivrogne furieux d'être surpris en mauvaise compagnie. On ne manquerait pas de dire que Mr Royall avait insulté sa pupille pour se justifier lui-même, et l'ignoble histoire irait rejoindre la chronique déjà longue de ses obscures débauches.

Charity vit la force de l'argument ; mais si elle y donna son acquiescement ce ne fut pas tant par conviction que parce que tel était le désir de Harney. Depuis la soirée passée dans

la petite maison abandonnée, elle ne pouvait imaginer aucun motif qui la pousserait à marcher à l'encontre du moindre désir manifesté par lui. Toutes ses impulsions, si variables et si contradictoires, étaient maintenant absorbées dans une acceptation fataliste de la volonté de celui qu'elle aimait. Ce n'était pas qu'elle sentît en lui aucun ascendant de caractère — déjà elle s'était aperçue qu'elle était la plus forte — c'était parce que, pour elle, en dehors des heures passées avec lui, tout n'était plus qu'un champ obscur entourant le foyer lumineux de leur passion. Toutes les fois qu'elle cessait, même un instant, de penser à son amour, elle éprouvait une impression pareille à celle qui lui venait lorsqu'après avoir fixé longtemps le soleil elle reportait ses yeux éblouis sur les choses d'alentour, devenues indistinctes et presque invisibles.

Chaque fois que miss Hatchard, au cours de ses incursions périodiques dans l'atelier, laissait échapper une allusion à son jeune cousin l'architecte, l'effet était le même sur Charity. La guirlande de verdure qu'elle tressait retombait sur ses genoux et elle entrait dans une sorte d'extase. C'était si manifestement absurde d'entendre miss Hatchard parler de Harney d'une façon aussi familière, comme si elle avait un droit quelconque sur lui, ou connût de lui quoi que ce soit ! Elle, Charity Royall, était le seul être qui le connût réellement, qui le connût depuis la plante de ses pieds jusqu'au bout de ses cheveux, qui connût les lueurs changeantes de ses yeux et les inflexions de sa voix, et ce qu'il aimait ou n'aimait pas, et tout enfin de ce qui pouvait être connu de lui, d'une façon aussi détaillée et pourtant aussi inconsciente que celle de l'enfant évoquant l'image de la chambre où il s'éveille chaque matin. C'était cette sensation, que nul autour d'elle ne devinait, ou même n'aurait pu comprendre, qui faisait de sa vie quelque chose d'à part et d'inviolable, comme si rien ne pouvait la blesser ni la troubler aussi longtemps que son secret serait à l'abri des curiosités vulgaires.

La pièce dans laquelle se tenaient les jeunes filles était celle qui avait servi de chambre à coucher à Harney. On lui avait donné une autre chambre, à un étage supérieur, pour faire place aux ouvrières du *Home Week* ; mais on n'avait

pas enlevé les meubles, et Charity avait là, perpétuellement devant les yeux, la vision qu'elle avait contemplée la nuit qu'elle s'était cachée dans le jardin. La table où Harney s'était assis était celle autour de laquelle étaient groupées les jeunes filles ; la place de Charity était tout près du lit où elle l'avait vu étendu. Parfois, quand elle était sûre qu'on ne la regardait pas, elle se penchait comme pour ramasser quelque chose et posait un instant sa joue brûlante sur l'oreiller.

A la chute du jour les jeunes filles se séparèrent. Leur travail était terminé, et le lendemain matin les draperies et les guirlandes devaient être clouées, et les banderoles peintes mises en place, dans la grande salle de l'hôtel de ville. Les premiers invités devaient arriver en voiture de Hepburn pour le banquet de midi, banquet qui aurait lieu sous une tente dressée dans la prairie de miss Hatchard. C'est seulement après le repas que commenceraient les cérémonies. Miss Hatchard, pâle de fatigue et d'émotion, se tint sur le perron, appuyée sur ses béquilles, remerciant ses jeunes aides et leur faisant d'affectueux gestes d'adieu tandis qu'elles s'éloignaient.

Charity était partie une des premières ; mais en franchissant la grille du jardin elle s'entendit appeler par Ally Hawes, et se retourna à contre-cœur.

— Voulez-vous venir essayer votre robe? — demanda Ally, la regardant avec une envieuse admiration. — Je veux m'assurer que les manches ne grignent pas comme hier.

Charity fixa sur elle ses yeux vagues.

— Oh, — dit-elle, — les manches sont très bien.

Elle se sauva précipitamment, sans écouter les protestations d'Ally. Certes, elle voulait que sa robe fût aussi jolie que celle des autres, elle voulait même éclipser ses compagnes; mais pour le moment il lui était impossible de fixer son attention sur des questions aussi insignifiantes...

En hâte elle remonta la rue jusqu'à la bibliothèque, dont elle avait la clef suspendue à son cou. Du couloir derrière la salle elle tira une bicyclette qu'elle fit rouler jusqu'à la rue. Elle s'assura qu'aucune de ses compagnes de travail n'approchait, puis elle sauta en selle et prit la direction de la route de Creston. La route descendait presque continuellement jusqu'à

Creston, et, les pieds appuyés sur les pédales libres, Charity se laissait glisser à travers l'air calme du soir comme un de ces éperviers qu'elle avait souvent vus descendre du ciel en planant, les ailes immobiles. Vingt minutes plus tard elle s'engageait dans la route forestière où Harney l'avait arrêtée le jour de sa fuite, et bientôt descendait de sa bicyclette à la porte de la maison abandonnée.

Dans la cendre d'or du couchant la maison ressemblait plus que jamais à une frêle coquille desséchée et polie. Charity en fit le tour, poussant sa bicyclette devant elle. Derrière la maison se voyaient des signes d'occupation récente. Une porte rudement construite en planches fermait l'entrée de la cuisine. Elle l'ouvrit et pénétra dans une pièce meublée comme une hutte de trappeur. Devant la fenêtre, une table en bois blanc avec une cruche de grès dans laquelle trempait un gros bouquet de reines marguerites sauvages ; près de la table deux pliants, et dans un coin un matelas recouvert d'une couverture mexicaine de laine bariolée.

La pièce était vide. Appuyant sa bicyclette contre le mur, Charity monta la pente qui dominait la maison et alla s'asseoir sur un rocher, à l'ombre d'un vieux pommier. L'air était très calme, et de l'endroit où elle se trouvait elle pouvait entendre le grelot d'une bicyclette de très loin...

Elle était toujours heureuse d'arriver la première au rendez-vous de Harney. Il lui était doux d'avoir le temps de goûter dans chaque détail le charme mélancolique de cette retraite, les vieux pommiers tordus dont l'ombre se balançait sur l'herbe, les noyers arrondissant leurs dômes en contre-bas de la route, les prairies en pente qui s'étendaient vers le couchant, avant que le premier baiser de son ami n'eût effacé cette douce vision. Tout ce qui était sans rapport avec les heures passées dans ce lieu tranquille était pour elle aussi vague que le souvenir d'un songe. La seule réalité était le merveilleux élan de son nouveau « moi », jaillissant vers la lumière comme une plante grimpante ouvrant ses vrilles contractées. Elle avait toujours vécu parmi des gens dont la sensibilité semblait s'être émoussée faute d'exercice ; et plus douces encore que les caresses de Harney étaient les paroles qui semblaient les prolonger et les compléter. Elle avait

toujours pensé à l'amour comme à quelque chose de furtif et de crépusculaire, et voilà qu'il le rendait clair et radieux comme un jour d'été...

Le matin où elle lui avait montré le chemin de la maison abandonnée, le jeune homme avait rassemblé ses bagages et quitté Creston River pour Boston ; mais à la première station il avait sauté du train avec un petit sac à main, et pris le chemin des collines. Pendant deux semaines d'août, toutes dorées de soleil, il avait campé dans la petite maison, s'approvisionnant d'œufs et de lait qu'il achetait dans une ferme isolée de la vallée, où nul ne le connaissait. Il faisait cuire ses repas sur un réchaud à alcool, se levait tous les jours avec le soleil, allait se baigner dans un étang perdu dans les profondeurs de la forêt, passait de longues heures étendu sous les branches embaumées des sapins du Canada, ou bien errait le long de la crête de l'Eagle Ridge, au-dessus des vallées désertes qui se perdaient entre les collines bleues. Et là, chaque après-midi, Charity venait le rejoindre.

Avec ce qui lui restait de l'argent que Mr Royall lui avait donné, elle avait loué une bicyclette à Creston. Tous les jours après le repas de midi, aussitôt que son tuteur partait pour son étude, elle courait à la bibliothèque, prenait sa bicyclette et filait sur la route de Creston. Elle savait que Mr Royall, comme tout le monde à North Dormer, était parfaitement au courant de son acquisition. Peut-être même savait-il, ainsi que tous les voisins, l'usage qu'elle en faisait. Elle sentait son tuteur si dépourvu d'autorité que s'il l'avait questionnée elle lui eût probablement dit la vérité ; mais ils ne s'étaient jamais adressé la parole depuis le jour de leur rencontre à Nettleton. Mr Royall, cette fois-là, n'était revenu à North Dormer que le surlendemain. Il était arrivé juste au moment où Charity et Verena étaient en train de dîner. Il avait avancé sa chaise, pris sa serviette dans le tiroir du buffet et s'était assis à sa place d'un air aussi peu embarrassé que s'il était rentré d'une de ses séances quotidiennes chez Carrick Fry ; et l'indifférence habituelle de Charity à son égard fit paraître tout naturel qu'elle ne levât pas les yeux quand il était entré. Seulement, pour bien lui faire comprendre que son silence était volontaire, elle avait quitté la table sans dire un mot,

avant qu'il eût fini de manger, et était remontée chez elle. Depuis lors, il avait pris l'habitude de causer familièrement avec Verena chaque fois que Charity était dans la pièce ; autrement rien n'avait été changé dans leurs rapports.

Charity, tandis qu'elle guettait l'arrivée de son amant, ne pensait pas à ces choses d'une manière suivie ; mais leur souvenir demeurait dans son esprit comme un fond sombre sur lequel les heures brèves passées avec Harney brillaient comme un incendie dans la forêt[1]. Rien autre n'importait, ni le bien, ni le mal, ou ce qui aurait pu lui sembler tel avant qu'elle connût son amant. Il l'avait prise, emportée dans un monde nouveau, hors duquel, à des heures fixes, l'ombre d'elle-même s'échappait pour accomplir certains actes quotidiens ; mais tout cela lui semblait si vague, si peu réel, qu'elle s'étonnait parfois d'être visible pour les gens parmi lesquels elle allait et venait...

Derrière la Montagne toute noire le soleil était descendu dans une mer d'or calme. D'un pâturage dans les hauteurs le tintement de cloches d'un troupeau sonnait ; un peu de fumée bleue flottait au-dessus de la ferme dans la vallée, se dispersait dans l'air pur et s'y perdait. Pendant quelques instants, dans cette ombre transparente qui précède le crépuscule, les champs et les bois se dessinèrent avec une précision irréelle; puis la nuit les effaça et la petite maison devint toute grise et spectrale sous les branches de ses vieux pommiers.

Le cœur de Charity se serra. La chute de la nuit après un jour rayonnant lui donnait souvent l'impression d'une menace cachée ; c'était comme un symbole de sa propre vie, telle qu'elle serait quand l'amour en serait parti. Elle se demandait si un jour viendrait où, assise à cette même place, elle attendrait en vain celui qu'elle aimait...

Le grelot de la bicyclette tinta sur la route. Elle courut à la rencontre de Harney et tous deux s'étreignirent, les yeux dans les yeux. Ils marchèrent alors ensemble dans l'herbe jusqu'à la porte de derrière de la maison. La chambre leur

1. Dans les régions très boisées de la Nouvelle Angleterre les forêts prennent souvent feu, et l'on voit de loin, sur le fond sombre des montagnes, l'éclat rouge de ces incendies.

parut d'abord tout à fait sombre, et ils durent s'avancer lentement, en se tenant la main. Par la fenêtre, le ciel semblait clair par contraste ; et au-dessus de la masse noire des fleurs dans la cruche de grès une étoile blanche flottait comme un phalène...

— Tant de choses à faire à la dernière minute, — disait Harney en riant. — J'ai dû aller en voiture à Creston à la rencontre d'une personne qui descend chez ma cousine pour la fête...

Il avait mis ses bras autour de Charity et lui baisait les cheveux et les lèvres. Sous ces caresses des sensations nouvelles se dégageaient du plus profond de l'être de la jeune fille et jaillissaient comme des fleurs au soleil. Elle avait noué ses doigts aux doigts de Harney ; ils allèrent s'asseoir sur la couche improvisée. Charity n'écoutait qu'à peine les excuses de son amant : en son absence, mille doutes la tourmentaient, mais dès qu'il paraissait elle cessait de se demander d'où il venait, ce qui l'avait retardé, qui l'avait retenu loin d'elle. Il semblait que les lieux où il avait été et les gens avec qui il s'était trouvé devaient cesser d'exister dès qu'il les avait quittés, de même que sa propre vie était comme suspendue en son absence.

Il continuait maintenant à parler avec abondance, très gai, déplorant son retard, bougonnant au sujet de l'abus que l'on faisait de son temps, et mimant d'une façon comique la bienveillante agitation de miss Hatchard.

— Elle a dépêché Mr Miles pour demander à votre tuteur de faire un discours à la cérémonie de demain ; je ne l'ai su que la chose faite.

Charity garda le silence, et il ajouta :

— Après tout, peut-être est-ce aussi bien. Je ne sais pas trop qui aurait pu le faire à sa place.

Charity ne fit pas de réponse : elle ne se souciait nullement du rôle que son tuteur pourrait jouer ou ne pas jouer dans les cérémonies du lendemain. Comme tous les êtres peuplant son petit univers, Mr Royall était devenu pour elle inexistant. Elle avait même cessé de le haïr.

— Demain je ne vous verrai que de loin, — continua Harney. — Seulement nous nous rattraperons dans la soirée,

lorsqu'on dansera à l'hôtel de ville. Voulez-vous que je vous promette de ne pas danser avec les autres jeunes filles?

D'autres jeunes filles? Il y en avait donc d'autres? Charity avait même oublié ce péril, tant il lui semblait que tous deux vivaient enfermés dans un monde secret. Son cœur eut un sursaut d'effroi.

— Oui, promettez, — balbutia-t-elle.

Il rit, et la prenant dans ses bras :

— Petite folle... pas même si elles sont laides? — demanda-t-il.

De son geste habituel il lui écartait les cheveux du front, lui tenant le visage renversé, et se penchant si près d'elle que sa tête se dessina toute noire entre les yeux de Charity et la pâleur du ciel, où flottait l'étoile blanche...

Côte à côte, très tard, ils revinrent par la route sombre, sous bois, jusqu'au village. La pleine lune brillait au-dessus d'eux, et sous son éclat le gris fluide des montagnes se changeait en un noir intense. Le ciel était tellement inondé de lumière que les étoiles y paraissaient aussi pâles que leur propre reflet dans l'eau. A l'orée du bois, à un kilomètre de North Dormer, Harney sauta de sa bicyclette, prit Charity dans ses bras pour un dernier baiser, et attendit pendant qu'elle rentrait seule au village. Ils étaient plus en retard que d'habitude, et au lieu de conduire sa bicyclette jusqu'à la bibliothèque elle la rangea contre le hangar de la maison rouge et entra dans la cuisine. Verena y était seule. Lorsque Charity entra, la sourde la fixa de ses doux yeux impénétrables, alla prendre une assiette couverte et un verre de lait sur le buffet, et les posa silencieusement sur la table. Charity la remercia d'un signe de tête et s'asseyant se jeta affamée sur sa tranche de pâté et vida le verre d'un trait. Sa fuite rapide à travers la nuit lui avait mis le visage en feu, et ses yeux étaient éblouis par le clignotement de la lampe de cuisine. Elle se sentait comme un oiseau de nuit subitement pris et mis en cage.

— *Il* n'est pas rentré depuis le souper, — dit Verena. — Il est allé jusqu'à l'hôtel de ville.

Charity n'entendit même pas. Son âme volait encore par la forêt. Elle lava et rangea son couvert et monta ensuite en tâtonnant l'escalier sombre. Quand elle ouvrit sa porte, elle

s'arrêta toute surprise. Elle avait fermé ses volets avant de sortir, pour empêcher la chaleur du jour d'entrer dans la chambre, mais le vent les avait en partie ouverts, et un rayon de lune, traversant la pièce, s'était posé sur son lit, montrant étalée sur la couverture une robe d'une virginale blancheur. Charity avait dépensé son dernier sou pour cette robe, qui devait éclipser celles de toutes les autres jeunes filles. Elle voulait que North Dormer vît qu'elle était digne de l'admiration de Harney. Au-dessus de la robe, plié sur l'oreiller, était le voile blanc que les jeunes filles prenant part à la cérémonie devaient porter sous une guirlande de reines marguerites, et à côté du voile elle aperçut une paire de souliers de satin blanc qu'Ally avait sortie d'une malle où elle gardait en réserve de mystérieux trésors.

Charity restait immobile, contemplant toutes ces blancheurs étalées. Cela lui rappelait une vision fugitive qu'elle avait eue dans la nuit après sa première rencontre avec Harney. Elle n'avait plus eu désormais de telles visions... d'autres plus chaudes et plus vivantes les avaient effacées... mais elle en voulait à Ally d'avoir étalé ces vêtements blancs sur son lit, tout à fait comme la robe de noce de Hattie Targatt avait été exposée quand elle s'était mariée avec Tom Fry...

Charity prit les souliers de satin et les regarda avec curiosité. Le jour, ils paraîtraient sans doute un peu usés, mais au clair de lune ils semblaient taillés dans l'ivoire. Elle s'assit sur le plancher pour les essayer. Ils lui allaient parfaitement, bien qu'une fois debout elle ne se sentît pas tout à fait d'aplomb sur les hauts talons. Elle regarda ses pieds, que ces fines chaussures moulaient, les arquant merveilleusement et les amincissant. Elle n'en avait jamais vu de pareilles, pas même aux vitrines de Nettleton... jamais, sauf... oui, une fois, elle en avait remarqué une paire de la même forme à Annabel Balch.

Une subite rougeur lui monta aux joues. Ally faisait parfois un peu de couture pour miss Balch, quand cette dernière descendait chez miss Hatchard. Sans doute recueillait-elle des cadeaux, des épaves de la garde-robe de la jeune fille riche et élégante : tous les trésors d'Ally lui venaient des personnes pour lesquelles elle travaillait. Charity ne doutait

pas que les souliers blancs eussent appartenu à Annabel-Balch...

Comme elle se tenait là, regardant ses pieds d'un air timide, elle entendit sous sa fenêtre la sonnette d'un grelot de bicyclette agité trois fois. C'était le secret signal de Harney rentrant au village. Elle courut à la fenêtre, trébuchant sur ses hauts talons, ouvrit tout grands ses volets et se pencha dehors. Harney, levant la tête, lui fit signe de la main en passant, et continua sa course, son ombre noire dansant joyeusement devant lui sur la route vide, blanchie par la lune. Charity, appuyée sur le rebord de la fenêtre, le guetta jusqu'à ce qu'il eût disparu sous les sapins de miss Hatchard.

XIII

Quand Charity entra dans la grande salle de l'hôtel de ville, qu'emplissait une foule compacte, la chaleur était étouffante. Elle se trouvait être la troisième dans la théorie blanche des jeunes filles que conduisait Orma Fry. Elle n'eut d'abord qu'une vision confuse de colonnes enguirlandées à l'avant-scène, et de visages inconnus qui se retournaient pour voir passer le défilé venant du fond de la salle. Puis elle se trouva debout sur la scène, tenant son gros bouquet de reines-marguerites et de gerbes d'or bien droit devant elle, et attentive au signal qu'allait donner Lambert Sollas, l'organiste de l'église de Mr Miles, venu tout exprès de Hepburn pour tenir l'harmonium. Celui-ci, gravement installé devant son instrument, promenait déjà son regard de chef sur l'essaim agité des jeunes filles rangées sur l'estrade.

Mr Miles, tout rose d'émotion, apparut tout à coup comme un grand oiseau blanc dans son surplis ailé. Dominant les fronts inclinés des spectateurs du premier rang, il fit, d'un ton énergique, une courte prière ; puis il se retira. A ce moment Lambert Sollas fit signe aux choristes d'entonner sans retard le *Home, Sweet Home*[1]. Pour Charity ce fut une joie de chanter :

1. Vieille chanson populaire américaine.

il lui sembla que son ivresse secrète pouvait enfin s'épancher au dehors, et jeter comme un défi à la face de tous. La flamme qui courait dans ses veines, la brûlante haleine de l'été, le murmure de la forêt, le frais appel des oiseaux au lever du soleil, l'alanguissante chaleur de midi, il lui semblait qu'il y avait de tout cela dans le chant traduit par sa voix inhabile, que soutenait et guidait le chœur de ses compagnes.

Quand le chant cessa il y eut un moment d'arrêt pendant lequel les gants gris perle de miss Hatchard esquissèrent un appel furtif vers le fond de la salle. Mr Royall à son tour se leva alors, gravit les marches de la scène et apparut derrière le pupitre enguirlandé de fleurs. Comme il passait tout près de Charity, elle vit que son visage, devenu très grave, avait cet air majestueux qui l'avait terrifiée et fascinée dans son enfance. La redingote noire de l'avocat avait été soigneusement brossée et repassée, et son étroite cravate noire était si bien nouée, les deux bouts en étaient si exactement de la même longueur, qu'il était évident qu'il avait consacré beaucoup de temps à sa toilette. Son aspect frappa d'autant plus Charity que c'était la première fois, depuis la soirée de Nettleton, qu'elle le voyait ainsi bien en face. Rien dans son attitude digne et grave ne rappelait le vieillard ivre et grossier qui l'avait invectivée sur le quai. Appuyé sur le pupitre, légèrement penché en avant, prenant visiblement son temps, il dévisagea lentement ses auditeurs, et enfin se redressa pour parler.

Tout d'abord Charity ne prêta aucune attention à ce qu'il disait : des lambeaux de phrases, des citations sonores, des allusions aux hommes illustres (y compris le couplet de rigueur à la mémoire de Honorius Hatchard) effleuraient à peine ses oreilles distraites. Ce qui la préoccupait, c'était de découvrir Harney parmi les notables aux premiers rangs des fauteuils. Miss Hatchard, coiffée d'un chapeau gris perle assorti à ses gants, y trônait entre Mrs Miles et une dame inconnue à l'air important ; mais Harney n'était pas auprès d'elle. Charity se trouvait à l'un des côtés de la scène : de sa place elle ne pouvait voir l'autre extrémité du premier rang de fauteuils à cause du massif de verdure qui dissimulait l'harmonium. L'effort qu'elle faisait pour apercevoir Harney au delà du

feuillage ou à travers les branches entrelacées la rendait inattentive à toute autre chose ; mais elle le chercha vainement, et, peu à peu, son attention fut prise par le discours de son tuteur.

C'était la première fois qu'elle l'entendait parler en public ; mais elle connaissait l'ample sonorité de son organe alors qu'il lisait à voix haute ou discourait devant ses concitoyens dans la boutique de Carrick Fry. Aujourd'hui sa diction était plus riche et plus grave ; il parlait lentement, avec des pauses qui semblaient inviter ses auditeurs à s'unir à sa propre pensée; et Charity s'aperçut que beaucoup de visages s'éclairaient sous l'influence d'une attention sympathique.

Elle devina qu'il touchait à la fin de son discours... Il disait :

— La plupart de ceux qui sont venus ici aujourd'hui reprendre contact pour une heure avec leur village natal n'ont voulu faire qu'un pieux pèlerinage, et vont repartir vers les grandes villes où les attend une existence faite de devoirs plus importants. Pourtant, ce n'est pas là l'unique façon de revenir à North Dormer. Quelques-uns parmi nous, partis comme vous, messieurs, dans notre jeunesse, vers une vie plus active et des conceptions plus larges, sont revenus d'une autre façon à North Dormer... ils y sont revenus pour y demeurer. Je suis un de ceux-là, vous le savez tous...

Il s'arrêta ; toute la salle l'écoutait dans un parfait silence. Il continua :

— Mon histoire est sans intérêt, mais elle comporte une leçon, non pas tant pour ceux d'entre vous qui ont fixé ailleurs leur existence, que pour les jeunes gens qui, peut-être en ce moment, caressent le projet de quitter ces montagnes paisibles pour aller se jeter dans la lutte. Des événements qu'ils ne peuvent prévoir feront peut-être que quelques-uns d'entre eux reviendront un jour vers le foyer de leur enfance : qu'ils reviendront, comme moi, pour n'en plus partir...

Il promena ses regards autour de lui et répéta d'une voix grave :

— North Dormer est un pauvre petit coin, perdu dans l'immense décor qui l'entoure : peut-être aurait-il pu devenir plus important, et plus en rapport avec son ambiance, si ceux qui devaient y revenir l'avaient fait avec la pensée de consa-

crer à leur pays tout ce que leur expérience leur avait appris ailleurs.

» Messieurs, regardons les choses telles qu'elles sont. Certains, parmi nous, sont revenus à leur village parce qu'ils n'ont pas réussi ailleurs. D'une façon ou d'une autre, les choses ont mal tourné... leurs rêves les ont déçus. Mais le fait d'avoir échoué au loin ne nous condamne pas fatalement à ne pas réussir chez nous. Les expériences que nous avons faites sur un terrain plus vaste, même infructueuses, doivent nous aider à faire de North Dormer un endroit plus important... Et vous, jeunes gens, qui vous préparez sans doute en ce moment à suivre l'appel de l'ambition, à tourner le dos aux vieux foyers, eh bien, laissez-moi vous dire que si jamais vous revenez vers eux, il sera digne de vous d'y revenir, cette fois, pour faire le bien. Pour cela, il vous faut leur garder votre amour, à ces vieux foyers, quand vous serez loin d'eux, et si même votre retour a lieu contre votre gré, alors même que vous croiriez à une douloureuse erreur du destin, vous devrez essayer d'en tirer le meilleur parti possible, et travailler à l'amélioration de notre vieux village... Mesdames et messieurs, je vous donne ma recette pour ce qu'elle vaut... après un certain temps je crois que vous serez en mesure de dire, comme je puis le dire aujourd'hui : « Je suis heureux de vivre ici. » Croyez-moi, vous tous qui m'écoutez, la meilleure façon de faire du bien là où l'on vit, c'est d'y vivre en disant bien haut que l'on y est heureux.

Il s'arrêta. Un murmure d'émotion et de surprise courut dans l'assistance. Ce n'était pas du tout ce qu'attendaient les auditeurs ; ils n'en étaient que plus émus.

— Très bien, très bien ! — cria quelqu'un du milieu de la salle.

Il y eut alors une explosion soudaine de vivats, et quand le bruit se fut un peu apaisé, Charity entendit Mr Miles dire à son voisin, en essuyant ses lunettes :

— Voilà qui est parler en homme.

Mr Royall, descendu de la scène, prenait place sur une des chaises, devant l'harmonium. Un monsieur bien mis, aux cheveux blancs, au teint fleuri — un parent éloigné des Hatchard — lui succéda derrière le pupitre. Il se mit à dire

des choses éloquentes au sujet de la vie au village, des vieilles mamans qui attendaient patiemment le retour de leurs fils, et des bois où les enfants du village allaient faire la cueillette des noisettes... Et Charity de nouveau se mit à chercher Harney.

Tout à coup Mr Royall repoussa sa chaise, et une des branches d'érable qui se trouvait devant l'harmonium tomba. Cette chute fit une éclaircie qui laissa voir l'extrémité du premier rang de fauteuils, et Charity aperçut enfin Harney. Il était assis à côté d'une jeune fille dont le visage était tourné vers lui, et caché par les grands bords de son chapeau. Mais Charity n'avait pas besoin de la voir en face. Elle reconnut d'un seul coup d'œil la jolie nuque, les cheveux blonds savamment tordus sous le chapeau, les gants très longs, cerclés de bracelets, de miss Balch. Au bruit que fit la chute de la branche, miss Balch tourna la tête vers la scène, et le joli sourire de ses lèvres minces sembla comme le reflet ravi de ce que son voisin venait de lui chuchoter.

Quelqu'un s'avança pour redresser la branche, et miss Balch et Harney furent de nouveau cachés. Mais pour Charity la vision de ces deux figures souriantes avait effacé tout le reste. Elle lui avait révélé, dans un éclair, la réalité de sa situation. Tout ce monde inconnu, voilé pour elle par les caresses de son amant, lui apparut soudain : tout le mystère impénétrable de sa vie : ses rapports mondains, ses relations avec d'autres femmes, ses opinions, ses préjugés, ses principes, tout ce réseau d'influences, d'intérêts et d'ambitions où la vie de chaque homme est engagée. De tout cela elle ne connaissait rien sinon ce qu'il avait pu lui dire de ses projets d'architecte. Elle avait toujours deviné qu'il devait être en rapport avec des gens d'une situation élevée, qu'il était pris par des relations multiples et compliquées — mais elle sentait tout cela si loin de sa compréhension que le mystère de cette vie inconnue se perdait comme une brume lumineuse à l'horizon de sa pensée. Au premier plan, cachant toute autre chose, il y avait l'éclat de la présence de Harney, son sourire et la tristesse voilée sur son visage, la façon dont ses yeux de myope s'agrandissaient et s'approfondissaient comme pour l'attirer toute en lui, et, par-dessus tout, cette jeunesse et cet amour dont ses paroles l'enivraient.

Maintenant, tout à coup, elle le vit déjà détaché d'elle, repris par l'inconnu, murmurant à une autre des choses qui provoquaient ce même sourire que, si souvent, il avait fait fleurir sur ses lèvres. Le sentiment qui s'emparait d'elle n'était pas la jalousie : elle était trop sûre de son amour. C'était plutôt une terreur de l'inconnu, de toutes les attractions mystérieuses qui devaient déjà entraîner son amant loin d'elle, et de son impuissance à lutter contre ces influences.

Elle lui avait donné tout ce qu'elle avait — mais qu'était-ce, comparé aux autres dons que lui réservait la vie? Elle comprenait maintenant le cas de ces jeunes filles du pays qui avaient connu la même aventure : elles avaient aussi donné tout ce qu'elles avaient, et cela n'avait pas suffi, et cela n'avait servi qu'à acheter quelques fugitifs instants de bonheur...

La chaleur était devenue suffocante — elle la sentait tomber sur elle comme une vague de plus en plus lourde. Dans la salle, pleine à craquer, les visages autour d'elle se mirent à danser comme, jadis, les tableaux sur l'écran du cinéma de Nettleton. Un instant Mr Royall se détacha sur le fond embrouillé du tableau mouvant. Il avait repris sa place devant l'harmonium et était assis non loin d'elle, les yeux fixés sur son visage ; son regard semblait toucher au centre même des sensations confuses de Charity... Subitement elle se sentit assaillie par un sentiment de malaise physique suivie d'une appréhension mortelle. Tout l'éclat des heures brûlantes passées dans la petite maison grise parut monter autour d'elle dans une grande flambée d'incendie...

Elle se raidit et détourna les yeux de son tuteur. Le discours du cousin Hatchard venait de finir, et Mr Miles agitait de nouveau ses grandes ailes blanches. Des fragments de sa péroraison flottèrent à travers les pensées confuses de Charity. Il parlait d'une riche moisson de souvenirs... d'une heure sanctifiée vers laquelle, dans les moments de lutte, reviendraient les pensées des fils de North Dormer...

— Et maintenant, Seigneur, — acheva-t-il, — nous te rendons d'humbles et ferventes actions de grâces pour cet heureux jour de réunion, en ce cher village où nous sommes revenus de si loin. Garde-le-nous intact, notre village, Sei-

gneur, dans toute son humble beauté, dans toute sa douceur familiale, dans la bonté et la sagesse de ses vieillards, dans le courage et le persévérant travail de ses jeunes gens, dans la piété et la pureté de cet essaim de jeunes filles innocentes...

Il agita ses ailes blanches vers les chanteuses, et au même moment Lambert Sollas d'un air résolu attaqua les premières mesures du *Auld Lang Syne.* Charity s'était levée et regardait fixement devant elle... Tout à coup, laissant tomber ses fleurs, elle s'abattit comme une masse aux pieds de Mr Royall.

XIV

La célébration du *Old Home Week* intéressait également les villages voisins dépendant de la commune de North Dormer, et les mêmes cérémonies devaient se dérouler depuis Dormer et les deux Creston jusqu'à Hamblin, ce hameau solitaire juché sur la pente nord de la Montagne, où tombait toujours la première neige. Le troisième jour, il y eut donc des discours et des cérémonies à Creston et à Creston River ; le quatrième, on emmena les principaux acteurs de ces fêtes à Dormer et à Hamblin.

Ce ne fut que le quatrième jour que Charity revint pour la première fois à la petite maison déserte. Elle ne s'était pas rencontrée seule avec Harney depuis qu'ils s'étaient quittés à la lisière du bois, le soir qui précéda la fête de North Dormer. Dans l'intervalle, elle avait passé par des émotions bien différentes. Pour le moment, la terreur qui l'avait saisie dans la salle de l'hôtel de ville s'était atténuée jusqu'à n'être presque plus qu'un lointain souvenir. Elle se disait qu'elle s'était probablement trouvée mal parce que la chaleur était par trop étouffante, et aussi parce que les orateurs avaient parlé sans arrêt pendant un temps vraiment interminable... Plusieurs autres personnes n'avaient-elles pas été incommodées des discours et n'avaient-elles pas dû sortir avant la fin? Et puis, il y avait eu de l'orage pendant tout l'après-midi; et tout le monde s'était plaint de la ventilation insuffisante de la salle.

A la petite sauterie qui avait eu lieu dans la soirée, où elle

ne s'était rendue qu'à contre-cœur, et uniquement parce qu'elle n'osait pas s'en absenter, elle s'était sentie subitement rassurée. Dès son entrée, elle avait vu que Harney l'attendait. Il s'était approché de suite, la regardant avec des yeux tendres et rieurs, et l'avait emportée dans le tourbillon d'une valse. Les pieds de Charity étaient devenus subitement légers, dociles au rythme de la musique, et, bien que son étude de la danse se bornât à quelques bals de village, elle n'avait eu aucune difficulté à se mettre au pas de son danseur. Pendant qu'ils avaient tourné sur le plancher, toutes ses vaines craintes l'avaient abandonnée ; elle avait même oublié que les souliers de satin qu'elle portait ce jour-là étaient probablement ceux d'Annabel Balch.

La valse terminée, Harney l'avait quittée pour aller à la rencontre de miss Hatchard et de miss Balch, qui venaient d'entrer. Charity avait eu un moment d'angoisse, mais sans durée. Elle s'était sentie, ce soir-là, triomphalement jolie, et la certitude que Harney était subjugué par sa beauté dissipait toutes ses appréhensions. Miss Balch, dans une toilette qui lui allait mal, avait un air gêné et triste ; Charity avait même cru voir dans ses yeux aux cils pâles une expression de découragement. Miss Balch avait pris une chaise à côté de miss Hatchard et l'on s'était aperçu à son attitude qu'elle était décidée à ne pas danser. Charity non plus n'avait guère dansé. Harney lui avait expliqué que miss Hatchard l'avait prié de faire valser chacune des autres jeunes filles ; mais avant de les inviter, il était venu chaque fois demander la permission de Charity, et cette attention lui avait donné un sentiment de triomphe intime, plus complet encore peut-être qu'au moment où elle tourbillonnait avec lui dans l'enivrement de la musique...

Elle se ressouvenait de tout cela maintenant en l'attendant dans la maison déserte. La soirée était encore chaude et l'air étouffant. Elle avait enlevé son chapeau et s'était étendue de tout son long sur la couverture mexicaine, car il faisait plus frais à l'intérieur de la maison que sous les arbres. Ses bras étaient croisés sous sa tête, et elle tenait ses yeux fixés sur la fenêtre par laquelle elle apercevait l'âpre silhouette de la Montagne. Derrière cette masse sombre le ciel s'emplissait

du soleil à son déclin. Dans peu d'instants elle allait entendre sur la route le grelot de la bicyclette de Harney... Il avait en effet pris sa machine pour se rendre à Hamblin, au lieu de monter en voiture avec sa cousine et ses amis, de façon à pouvoir s'échapper plus tôt et s'arrêter au retour à la maison abandonnée, qui se trouvait précisément sur la route de Hamblin. Lui et Charity avaient ri ensemble, la veille, à la pensée qu'ils entendraient les voitures bondées passer au retour, tandis qu'ils seraient là, bien clos dans leur retraite derrière les vieux pommiers. Ces plaisirs d'orgueil enfantin donnaient à Charity le sentiment d'une insouciante sécurité.

Néanmoins elle n'avait pas tout à fait oublié la vision de terreur qui s'était offerte brusquement à ses yeux pendant les cérémonies à l'hôtel de ville. A partir de ce jour-là la conviction que son bonheur serait permanent l'avait quittée, et elle sentait qu'à l'avenir chaque minute passée avec Harney serait assombrie par le doute.

De noir, la Montagne devenait pourpre, comme saturée de l'éclat du soleil couchant. Une ligne de lumière plus vive en cernait la crête, et au-dessus du mur de flamme du couchant le ciel d'un vert pâle évoquait la fraîcheur glauque d'un lac dans la forêt. Charity ne bougeait pas, les yeux sur la Montagne en feu, guettant l'étoile blanche du crépuscule...

Ses regards ne quittaient pas le pan de ciel qu'encadrait la fenêtre, mais tout à coup elle eut conscience qu'une ombre avait traversé les rayons de lumière qui baignaient la chambre. Peut-être était-ce Harney qui longeait la fenêtre. Elle se redressa paresseusement, puis laissa retomber sa tête sur ses bras repliés. Les peignes avaient glissé de sa chevelure, qui se déroulait sur sa poitrine. Elle ne bougeait pas, un vague sourire sur ses lèvres, ses paupières paresseuses à demi refermées. Il y eut un léger bruit, quelqu'un touchait au loquet de la porte. Elle cria, toute joyeuse :

— Mais enlevez donc la chaîne !

La porte s'ouvrit et Mr Royall entra.

Brusquement elle se redressa, appuyée contre les coussins entassés, et tous deux se regardèrent sans parler. Alors l'avocat referma la porte et fit quelques pas dans sa direction.

Charity se leva, et, toute droite, balbutia :

— Que venez-vous faire ici?

Les dernières lueurs du soleil éclairaient en plein le visage pâle de Mr Royall.

— Je suis venu parce que je savais que vous y étiez, — répondit-il simplement.

Elle se rappela que ses cheveux étaient dénoués, et sentit qu'elle ne pourrait lui parler tant qu'elle serait ainsi décoiffée. Elle se baissa pour ramasser ses peignes et se mit à relever sa chevelure avec des mains qui tremblaient. Mr Royall la regardait en silence.

— Charity, — dit-il, — *il* sera ici dans un instant. Laissez-moi vous parler d'abord...

— Vous n'avez pas le droit de me parler. Je puis faire ce qui me plaît.

— Je le sais... S'il en est ainsi, que comptez-vous faire?

— Je ne veux rien vous répondre.

Les yeux de Mr Royall se détournèrent. Il se mit à examiner curieusement la pièce encore baignée de soleil. Sur la table, des reines-marguerites mauves et des feuilles d'érable pourpres remplissaient la cruche. Contre le mur, une petite planche supportait une lampe, la bouillotte, quelques tasses et assiettes. Les deux pliants étaient installés près de la table.

— C'est donc ici que vous vous retrouvez? — dit-il.

A présent, il paraissait tout à fait calme et maître de lui. Cela la troubla. Elle était prête à rendre violence pour violence, mais cette tranquille acceptation des choses la laissait désarmée.

— Voyons, Charity... vous me dites toujours que je n'ai pas de droits sur vous. Il y a deux façons d'envisager cette prétention... mais je ne veux pas la discuter avec vous. Je vous ai élevée aussi bien que cela était en mon pouvoir, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous, et, sauf une seule fois, je ne crois pas jamais avoir manqué à mes devoirs envers vous. Il serait injuste d'oublier tout le reste à cause de ce moment de folie. Vous le savez aussi bien que moi, sinon, vous n'auriez pas continué à vivre sous mon toit. Il me semble donc qu'en ne me quittant pas vous m'avez donné un certain droit, celui d'essayer de vous protéger et de vous conseiller. Je ne vous demande pas autre chose.

Elle écoutait en silence ; puis elle eut un rire moqueur.

— Il vaut mieux attendre, alors, que j'aie besoin de vos conseils, — dit-elle.

Il se tut un instant, comme s'il pesait les paroles qu'elle venait de prononcer.

— C'est là tout ce que vous répondez?

— Oui, c'est tout.

— C'est bien... j'attendrai.

Il se détourna lentement, comme pour partir ; mais à ce moment ce que redoutait Charity se produisit. La porte s'ouvrit et Harney entra.

Il s'arrêta net, figé par la surprise ; toutefois, se remettant aussitôt, il s'avança vers Mr Royall, le regardant bien en face.

— C'est moi que vous êtes venu chercher? — demanda-t-il, très maître de lui, en jetant son chapeau sur la table de l'air d'un homme qui est chez lui.

Mr Royall promena lentement ses yeux par toute la pièce, puis ses regards se posèrent sur le jeune homme.

— C'est ici que vous habitez? — questionna-t-il.

Harney lâcha dans un sourire :

— Mon Dieu, j'y habite comme peuvent y habiter tous les nomades du pays. A la vérité, j'y viens dessiner de temps en temps.

— Et recevoir les visites de miss Royall?

— Quand elle me fait l'honneur...

— Est-ce ici l'habitation que vous vous proposez de lui offrir quand vous vous marierez?

Il y eut un silence profond, un silence qui semblait devoir ne plus finir jamais. Charity, tremblante de colère, s'était avancée pour répondre ; mais elle s'était tue à son tour, trop humiliée pour ouvrir la bouche. Les yeux de Harney s'étaient baissés devant ceux du vieillard. Il les releva enfin et regardant bien en face Mr Royall, répondit :

— Miss Royall n'est pas une enfant. N'est-ce pas un peu ridicule de parler d'elle de cette façon? Je suis persuadé qu'elle se juge libre d'aller et venir comme il lui plaît, sans en rendre compte à personne.

Il s'arrêta et reprit :

— Du reste, je suis prêt à répondre à toute question qu'il lui plaira de me poser.

L'avocat se tourna vers elle.

— Demandez-lui donc quand il va vous épouser...

Il y eut un autre silence, et ce fut au tour de Mr Royall de rire d'un rire rauque, douloureux.

— Vous n'osez pas ! — s'écria-t-il, — avec un éclat de colère soudaine.

Il s'était rapproché de Charity, son bras droit levé, non dans un geste de menace, mais d'exhortation tragique.

— Vous n'osez pas, et vous savez pourquoi !

Il se retourna brusquement vers le jeune homme.

— Et vous savez aussi, vous, pourquoi vous ne l'avez pas demandée en mariage, et pourquoi vous n'y songez même pas. C'est parce que vous ne voulez pas d'elle pour votre femme, ni vous ni aucun autre. Je suis le seul qui soit assez fou pour ne pas l'avoir su ; personne ne se trompera sur son compte comme je me suis trompé... personne de l'Eagle County, en tous cas. Tout le monde sait qui elle est, d'où elle vient, et de qui elle sort. Tout le monde sait que sa mère était une fille de Nettleton, qui a suivi une de ces fripouilles de la Montagne pour habiter chez lui. Je l'ai vue là haut, il y a quinze ans, quand j'y suis monté pour aller chercher la petite. Je l'ai prise chez moi pour l'arracher à la vie ignoble que menait sa mère... j'aurais mieux fait de la laisser dans la pourriture d'où elle vient...

Il s'arrêta, promenant un regard sombre sur les deux jeunes gens, et sur la Montagne devenue toute noire et menaçante sous la frange de feu qui la couronnait.

Tout à coup, se laissant choir sur une chaise devant la table où si souvent les amants avaient fait leurs repas rustiques, il se couvrit le visage de ses deux mains. Harney s'était appuyé contre la fenêtre, les sourcils froncés ; il faisait tourner entre ses doigts un petit paquet attaché par une ficelle... Charity entendit Mr Royall pousser un ou deux profonds soupirs, et vit que ses épaules étaient secouées par des sanglots silencieux. Lentement il se releva et traversa la chambre, ne regardant plus Charity ni Harney. Tous deux le virent qui cherchait la porte et tâtonnait pour trouver le loquet ; enfin, il sortit et disparut dans l'obscurité.

Un long silence suivit son départ. Charity attendait que Harney parlât le premier, mais il semblait qu'il ne trouvât tout d'abord rien à dire. A la fin, gêné, il murmura :

— Je me demande comment il nous a découverts?

Elle ne fit aucune réponse. Il jeta sur la table le paquet qu'il tenait à la main, et s'approchant :

— Je suis navré, ma chérie... c'est trop bête que cette histoire nous soit arrivée...

Elle releva la tête d'un air fier.

— Je ne regrette rien, moi... rien, entendez-vous?... Rien...

— Non...

Elle crut qu'il allait la saisir dans ses bras ; mais il s'était détourné, comme s'il ne savait au juste l'attitude qu'il devait prendre. La dernière lueur du jour s'était éclipsée derrière la Montagne. Tout dans la chambre était devenu vague et crépusculaire. Du terrain creux au delà du verger montait déjà une brume humide de soir d'automne : ils en sentaient le froid sur leurs visages enflammés. Harney arpenta la pièce d'un pas lent ; puis, se retournant, il alla s'asseoir devant la table.

— Allons, viens, — dit-il d'un ton bref.

Elle s'approcha, prit la chaise, et s'assit de l'autre côté de la table, tandis qu'il dénouait la ficelle du paquet, étalant sur la table une douzaine de sandwichs.

— J'ai chipé cela au banquet de Hamblin, — dit-il en riant, et il les poussa devant elle.

Elle rit, elle aussi, prit un sandwich et se mit à manger.

— As-tu préparé le thé? — demanda le jeune homme.

— Non, — dit-elle. — J'ai oublié.

— Tant pis... Il est trop tard pour faire bouillir l'eau maintenant.

Tous deux, sans parler, en face l'un de l'autre, continuèrent à manger en silence. L'obscurité envahissait la petite pièce. Charity ne voyait déjà plus le visage de Harney. Tout à coup il se pencha par-dessus la table et posa sa main sur les siennes.

— Je vais être obligé de m'absenter pendant quelque temps, Charity, — dit-il brusquement, — un mois ou deux peut-être... pour arranger certaines choses; puis je reviendrai... et nous nous marierons.

Sa voix semblait celle d'un étranger : rien n'y demeurait des vibrations qu'elle connaissait si bien. Elle laissa sa main sous la sienne et la sentit froide et inerte. Un moment elle leva la tête pour lui répondre ; mais les mots moururent dans sa gorge. Alors ils restèrent longtemps sans bouger, gardant leur attitude de tendresse confiante, comme deux amants heureux subitement surpris par la mort. A la fin Harney se leva en frissonnant.

— Mon Dieu ! comme il fait frais... nous n'aurions pas pu venir ici encore longtemps, — dit-il.

Sur la planche il prit un bougeoir d'étain et alluma la bougie ; puis il appuya un volet démonté contre la fenêtre et posa le bougeoir sur la table. La clarté vacillante de la bougie projetait des ombres étranges sur son front plissé et rendait son sourire pareil à une grimace.

— Mais ça a été bon tout de même, n'est-ce pas, Charity? Qu'importe!... Eh bien! pourquoi restes-tu là à me regarder ainsi? As-tu oublié nos bonnes journées d'ici?

Il vint près d'elle et la prit dans ses bras :

— Et il y en aura d'autres, beaucoup d'autres... plus belles... encore plus belles... n'est-ce pas, ma chérie?

Il lui renversa doucement la tête, cherchant sur son cou, derrière l'oreille, l'endroit si souvent baisé, et y appuyant sa bouche... Il lui baisait aussi les cheveux, les yeux, les lèvres. Elle se serrait contre lui, désespérément, et comme il l'attirait sur le divan, elle eut l'impression que tous deux sombraient ensemble dans un abîme sans fond.

(La fin prochainement.)

EDITH WHARTON

LES "AUTO-CHIR."

ET LES

PROGRÈS DE LA CHIRURGIE DE GUERRE

I

Lorsque nous sommes partis pour le front, en août 1914, le service de santé de l'armée a mis à notre disposition le matériel des ambulances réglementaires. C'était peu. La voiture dite « de chirurgie » recélait quelques instruments de forme désuète. Il y avait là, à peu près, ce dont avaient besoin, pour faire une amputation ou une ligature, les chirurgiens qui opéraient en plein air, sur les champs de bataille d'autrefois : tels apparaissent, sur la vieille estampe populaire, les majors occupés, derrière le moulin célèbre de Valmy, à couper le bras d'un soldat plus livide que nature...

Nous pouvions à la rigueur, nous aussi, abattre un membre broyé et juguler une hémorragie. Mais tout moyen de stérilisation faisait défaut, et nous ne devions pas songer à entreprendre une véritable opération aseptique... Personne, ou presque, ne s'étonna alors de cette pénurie; la guerre devait, affirmait-on, ne durer que trois mois; nous croyions que les blessés allaient guérir par leurs propres moyens, et que l'inter-

vention chirurgicale serait presque toujours une fantaisie condamnable.

Cette croyance, générale alors, se fondait sur les écrits des auteurs les plus autorisés et sur l'enseignement des guerres précédentes. Tous les médecins d'armée répétaient l'un après l'autre qu'en fait de blessure de guerre tout s'arrange spontanément le mieux du monde, que les opérations sont inutiles ou nuisibles, que l'application d'un bon pansement résume toute la chirurgie de l'avant, et qu'il n'est qu'un problème : l'évacuation du blessé vers les hôpitaux du territoire où il sera vraiment et utilement soigné.

Cette doctrine s'appuyait sur quelques faits. Les médecins qui avaient suivi les guerres récentes, guerre de Mandchourie, guerres des Balkans, n'avaient pu accomplir qu'une besogne médiocre, au milieu de troupes qui ne cessaient d'avancer ou de battre en retraite. En guerre de mouvements, il est difficile ou impossible, surtout si l'on recule, de faire autre chose que de l'« empaquetage ».

De plus, la très grande majorité des plaies soignées jusqu'en 1914 sur les champs de bataille étaient des plaies par balles, et il n'est pas douteux que ces plaies, lorsqu'elles ne tuent pas sur le coup, comportent infiniment moins de risques de complications que les plaies par projectiles explosifs. Les premières restent en général aseptiques, tandis que les secondes s'infectent, entraînant par là les plus graves risques. Or, le développement inouï des artilleries en présence dans la lutte actuelle a renversé les proportions : les blessures par balles sont aujourd'hui infiniment plus rares que les blessures par éclats d'obus, torpilles et grenades.

On a peine à se figurer, malgré tout, que l'insuffisance trop évidente du matériel sanitaire au moment de la mobilisation n'ait pas ému plus vivement les chirurgiens. Si restreint que dût être leur rôle, si peu fréquentes qu'on prévît leurs interventions, un minimum d'outillage était nécessaire, et nous étions loin de compte... En fait, si cet état de choses a été accepté sans trop de récriminations, c'est que nous avions tous l'esprit faussé par un certain nombre d'idées préconçues et ridicules, au premier rang desquelles je place la conception funeste du « débrouillage ». En campagne, nous affirmait-on,

on doit se contenter de peu et s'accommoder de tout; le fin du fin, en chirurgie militaire, c'est de faire une amputation de cuisse avec un canif, une ligature avec un bout de ficelle, une stérilisation avec une boîte à sardines.

Je revois toujours la petite église de M... où étaient couchés, en janvier 1915, les blessés de mon secteur; quelques-uns avaient des lits, mais la plupart, vêtus de leurs uniformes boueux et sanglants, grelottaient sur des paillasses alignées le long des murs, à même le sol; les jours d'attaque, il fallait les serrer davantage pour arriver à caser les entrants, et de cette foule entassée s'élevait une longue lamentation sourde, dominée, par instants, de cris aigus et de râles.

Près de l'autel, on avait disposé une planche sur deux tréteaux, et c'était sur cette table de fortune que, devant les soldats effarés, on pratiquait les rares opérations jugées inéluctables. Les vitraux filtraient la triste lumière du ciel d'hiver lorrain, et souvent il fallait, pour exécuter une manœuvre délicate, faire allumer en plein jour les lampes à pétrole de l'ambulance. Les instruments étaient bouillis; des morceaux de linge bouillis servaient de compresses; des carrés de toile bouillis faisaient office de champs opératoires. En un mot, on se débrouillait: je sais aux dépens de qui! Comme il n'y avait pas de catgut dans le matériel, on ligaturait les vaisseaux avec du fil de couturière; et pour remplacer les drains absents, on mettait dans les plaies des mèches de gaze, qui en augmentaient l'infection: débrouillage toujours! L'idée ne s'imposait pas encore qu'il fallait du matériel chirurgical pour faire de la chirurgie; pour avoir réclamé des gants de caoutchouc, un jeune médecin, mon ami très intime, fut admonesté et invité à avoir désormais un peu plus d'« initiative », c'est-à-dire à savoir se passer de ces objets de luxe qui dénotent chez ceux qui les emploient un fol esprit de dépense.

« Ces médecins se croient dans leur clinique. » Combien de fois a-t-on entendu cette phrase!... Nous n'étions pas dans notre clinique, et les soldats blessés n'avaient point droit à ces garanties chirurgicales élémentaires qu'on donne aux cancéreux, aux phtisiques, aux laissés pour compte de l'activité nationale.

Il est facile d'imaginer les résultats : ils étaient lamentables. Les hommes atteints au ventre succombaient en masse, sans qu'on tentât en leur faveur un effort quelconque ; ceux qui avaient des éclats d'obus guérissaient quelquefois, sans opération, mais la plupart étaient mis en danger ou emportés par des phlegmons, des tétanos, des gangrènes gazeuses, toutes complications que l'on n'observe plus qu'exceptionnellement aujourd'hui dans les *auto-chir*.

De pareils résultats auraient dû entraîner rapidement la conviction ; cela paraît évident à l'heure actuelle, mais à l'époque dont je parle, l'erreur était si ancrée, tous les médecins étaient si intoxiqués par les doctrines anciennes, qu'on s'explique à la rigueur qu'ils soient restés devant les faits comme des aveugles. Il n'est pas facile de se débarrasser d'un préjugé, surtout lorsque ce préjugé est consacré officiellement.

Cependant, les errements du début ne pouvaient durer, et peu à peu s'imposait l'idée de l'opération nécessaire, de l'opération pratiquée dans des conditions de confort chirurgical que l'on n'avait pas réalisées jusque-là. L'opération seule, en effet, est capable de prévenir les accidents terribles des plaies de guerre, dont le danger est surtout *l'infection*.

Lorsqu'un éclat d'obus pénètre en un point quelconque du corps, il entraîne avec lui dans les tissus divers éléments nocifs ; c'est d'abord, s'il s'agit d'un obus percutant, de la terre, de cette terre souillée des tranchées qui contient, outre les germes habituels du sol, toute une végétation microbienne spéciale due aux infiltrations et aux putréfactions inévitables. De plus, le corps étranger, avant de perforer la peau, passe à travers les vêtements et emporte des fragments de capote, de pantalon, ou de vareuse, qui vont jouer un rôle capital dans les complications de la plaie ; lorsqu'on extrait un éclat, il est bien rare qu'on ne trouve pas, près de lui, ou le coiffant, un de ces lambeaux vestimentaires, qu'on appelle la *bourre*.

Voilà donc la bourre et l'éclat au fond d'une blessure. A l'intérieur, les dégâts peuvent être considérables, tandis que l'ouverture de la peau est souvent minuscule. Dans ce foyer, ayant la forme d'une poche fermée ou insuffisamment ouverte, les germes apportés vont trouver un terrain d'autant plus

propice à leur développement que les muscles traversés sont mâchés et contus, que du sang s'est épanché, et que tout réalise ici les conditions idéales d'un bouillon de culture. De fait, la pullulation microbienne se fait avec une stupéfiante rapidité, et l'on voit les ravages commençants de la suppuration dans des plaies qui datent à peine de dix heures.

Toutes les espèces microbiennes sont représentées dans ces foyers putrides : germes vulgaires, comme les *streptocoques* et les *staphylocoques*; *anaérobies*, qui ne se développent qu'à l'abri de l'air et qui sont les agents de la gangrène gazeuse; *bacille du tétanos*, etc.

Ces faits, bien connus aujourd'hui, on n'a commencé à les soupçonner que dans les premiers mois de 1915. On a alors logiquement conclu qu'il était de toute nécessité d'ouvrir largement les plaies, de les étaler, de les débarrasser de leur dangereux contenu. Et c'est pour rendre possible cette besogne générale, plus encore que pour permettre l'exécution des opérations exceptionnelles de grande chirurgie, qu'on s'est décidé enfin à créer des organisations nouvelles, dont les plus importantes ont été les automobiles chirurgicales ou, comme on les désigne maintenant, les *auto-chir*.

La doctrine actuelle, dès lors, commence à se constituer. Par étapes successives, elle va se compléter, se perfectionner, s'adapter aux conditions et aux découvertes nouvelles. Mais on peut dire que d'emblée, à peine esquissée, grossière encore, elle a transformé d'une façon radicale les résultats chirurgicaux. Ce qui est venu par la suite nous a apporté d'utiles modifications de détails ; le grand, l'inappréciable progrès, c'est celui qui s'est produit vers mars 1915, lorsque tous les chirurgiens se sont décidés à inciser les plaies.

Cette révolution, relativement tardive, a été d'autant plus étonnante qu'elle s'est produite d'une façon spontanée et anonyme; elle n'a pas été le fait d'un homme ou de quelques hommes ; personne n'a dit : « Nous nous sommes trompés jusqu'ici ; et voici quelle devra désormais être notre conduite. » Ce sont les faits eux-mêmes qui se sont chargés de jeter à bas les doctrines anciennes; et, tous ensemble, nous avons été brusquement tirés de l'état de torpeur où nous avait

maintenus jusqu'alors le dogme apaisant, officiel, et indiscuté de l'optimisme quand même.

Des idées nouvelles, confirmées par trop de faits, découlait cette conséquence que toutes les plaies par éclats d'obus, sans exception, sont ou peuvent devenir fort graves; la blessure la plus superficielle, n'intéressant aucun organe essentiel, risque parfois d'entraîner la mort, et doit être traitée avec autant de soin que les plus vastes dégâts. Or, pour faire face à une besogne pareille, les anciennes ambulances, même accommodées au goût du jour et « améliorées » selon les faibles moyens de l'époque, apparaissaient comme tout à fait insuffisantes. Que pouvaient faire, en cas d'affluence, ces malheureuses formations, avec leurs deux douzaines de pinces, leur autoclave nain (luxe récent et réservé d'ailleurs à des privilégiés) et leurs trois lampes à pétrole? Tant qu'il s'agissait d'empaqueter, tout était ainsi pour le mieux; mais inciser et drainer correctement une grande quantité de plaies est une tout autre affaire. Et le *rendement* des vieilles ambulances, qui était jusqu'alors normal, devenait brusquement dérisoire.

C'est pourquoi l'on se décida à envoyer à proximité des lignes des unités outillées d'une façon telle que le *débit* chirurgical ne fût pas limité par des difficultés matérielles de stérilisation ou d'instrumentation. Un chirurgien parisien, M. Marcille, proposa les plans de l'auto-chir. actuelle, qui furent adoptés.

II

C'est en mai 1915 que la première auto-chir. inaugura à Sainte-Menehould, non sans quelque solennité, la série de ses opérations. Toutes les ambulances automobiles qui firent leur apparition par la suite, furent construites sur le même type, et dans chacune d'elles le personnel fut choisi selon des principes identiques.

Leur première originalité a consisté en l'utilisation, pour les services chirurgicaux, des chirurgiens de métier. Les opérations y furent confiées à des hommes dont la profession est d'opérer.

Il faut se rappeler ce qui se passait à cette époque pour comprendre que ce fut là un fait presque révolutionnaire. Dans certains corps d'armée, beaucoup de chirurgiens de carrière étaient jusqu'alors écartés de toute besogne chirurgicale ; on leur confiait, selon les circonstances et les fantaisies administratives, des services de contagieux, de médecine mentale, de pouilleux, d'éclopés et de typhiques. Les opérations étaient exécutées par des neurologistes, des homéopathes, des médecins, et quelquefois même — car le hasard fait bien les choses — par des chirurgiens en herbe à qui la guerre avait révélé tout à coup qu'ils possédaient des « dispositions ». A ceux qui critiquaient cet état de choses, on répondait que tous les docteurs en médecine ont un seul et même diplôme, que ce diplôme consacre des études semblables pour tous, et qu'il serait trop difficile de satisfaire les fantaisies et les goûts de chacun. C'est pourquoi les hygiénistes continuaient à tenir le bistouri, tandis que des chirurgiens des hôpitaux soignaient des courbatures.

Lorsqu'on apprit que les nouvelles ambulances auraient chacune quatre opérateurs compétents, on fut donc quelque peu surpris. Il fallut bien, cependant, se rendre à l'évidence ; avec les auto-chir. était inauguré le système de l'utilisation des compétences ; on avait mis dix mois à le découvrir.

Des quatre chirurgiens, l'un fait fonction de médecin-chef ; c'est, en principe, un homme que ses travaux et son habileté ont rendu notoire, et dont l'autorité scientifique n'est pas contestée. Pour les vingt premières auto-chir. (il y en a maintenant vingt-deux), dix chirurgiens-chefs furent choisis parmi les militaires de carrière, dix parmi les officiers de complément.

Les quatre chirurgiens dirigent chacun une équipe, composée d'un anesthésiste, d'un aide et de deux infirmiers. La collaboration constante des mêmes assistants et de l'opérateur augmente dans des proportions appréciables le rendement du groupe.

Outre les équipes chirurgicales, le personnel comprend un radiographe, un officier d'administration, un pharmacien, vingt infirmiers et sous-officiers pour les services accessoires, et huit chauffeurs.

Vous avez vu le long des routes, dans les rues de Paris, ou sur l'écran des cinémas, défiler les cinq camions des auto-chir. Celui qui ouvre la marche porte, fixée sur son arrière-train, comme le sac sur le dos d'un soldat, une énorme masse cylindrique : c'est la chaudière, le centre générateur de la vapeur d'eau sous pression qui sera répartie dans les appareils de stérilisation et rendra possibles les actes chirurgicaux ; c'est le cœur même de l'auto-chir.

L'ambulance automobile a reçu l'ordre de se mettre en route et de venir s'installer dans l'hôpital de campagne de X..., où l'on prévoit une affluence de blessés. Il faut aller vite. Par définition, l'auto-chir. est destinée à se déplacer sur le front avec aisance, et à amener rapidement au point où sa présence est nécessaire le matériel technique et le personnel.

Par les routes défoncées, encombrées de convois, de chevaux et d'hommes, les lourds camions s'avancent. Voici la plaine dénudée où se dressent, parmi les innombrables tentes des troupes bivouaquées, les baraques en planches du camp sanitaire ; l'hôpital semble tout petit, avec ses constructions écrasées, à ras de terre ; mais dès qu'on en a franchi l'enceinte, on s'aperçoit que l'on est dans une petite ville, coupée d'avenues et de rues, bruyante, sillonnée de voitures et d'autos, et abritant déjà une population d'infirmiers, de territoriaux, de brancardiers, de médecins.

Cette ville est divisée en quartiers : là, près de la porte d'entrée principale, les services de triage, qui répartiront les blessés dans les sections, suivant le degré de gravité de leurs plaies ; plus loin, une immense tente à la Barnum, où seront abrités les éclopés, les écorchés, les égratignés, ceux qui ont peu de choses ou rien du tout ; à gauche, le quartier des blessés « moyens », avec des baraques d'hospitalisation, des baraques pour les pansements, des baraques pour les opérations ; à droite, enfin, le quartier des blessés graves : c'est là que vont se placer les camions de l'auto-chir.

Les voitures sont déchargées ; de chacune d'elles on voit sortir une quantité étonnante d'objets disparates qui doivent s'agencer, s'adapter l'un à l'autre, et former, par leur ensemble, la baraque démontable destinée aux opérations. Il faut à peine trois heures pour la mettre debout, avec ses trois salles,

dont l'une est affectée à la stérilisation des instruments, tandis que les deux autres serviront aux interventions chirurgicales proprement dites. Les appareils de radiographie, transportés dans un des camions, sont installés dans un local aussi proche que possible de ces salles.

Tout autour de l'auto-chir. se dressent des baraques où seront couchés les blessés. Ces baraques n'appartiennent pas en propre à l'auto-chir., mais à des ambulances de l'ancien type, accolées à elle et chargées de loger, de nourrir et de traiter les opérés. Car le rôle de l'auto-chir. se borne, en principe, à assurer les soins chirurgicaux ; elle n'a pas à s'occuper d'administration, et les chirurgiens ne sont plus distraits de leur véritable rôle par les subtiles et inlassables exigences de la paperasserie militaire.

L'installation de l'auto-chir. est achevée. Juste à temps, car voici le premier arrivage de blessés graves. Il y a là, sur les brancards que transportent avec des précautions émouvantes les territoriaux chargés du service, des blessés du ventre à la face crispée, des fracturés du crâne qui râlent bruyamment, des mutilés blafards, des hommes dont la poitrine ouverte laisse passer l'air avec un bruit de forge. Il y a aussi des hommes qui ne paraissent pas immédiatement menacés, mais dont la blessure compromet gravement un organe ou un membre : section d'un nerf important, pénétration dans le genou ou l'épaule, atteinte de la moelle épinière...

L'homme que nous allons suivre à l'intérieur de l'auto-chir. a reçu dans la cuisse un gros éclat d'obus, qui a fracturé l'os. Le membre est maintenu dans la rectitude par une gouttière qui ne lui permet pas de ballotter, mais ne peut empêcher chaque mouvement d'arracher au blessé des cris de douleur. Dans la salle d'attente où les territoriaux le déposent, se trouve un officier d'administration qui note rapidement son nom, la nature de sa blessure, l'adresse de sa famille, et qui reçoit son argent, ses papiers : précautions indispensables et même urgentes, car la mort est ici trop présente pour que l'on diffère de songer à elle.

Dès qu'est terminé ce travail, notre blessé passe aux mains de deux hommes qui le déshabillent, le lavent, le nettoient à

fond. C'est une besogne ingrate et difficile que cette première toilette ; il y faut d'infinies douceurs, car tout geste a sa répercussion douloureuse sur le membre meurtri, et il y faut aussi de la hâte, parce que d'autres blessés arrivent, qu'on devra déshabiller et laver à leur tour. Des placards de boue sèche raidissent les pans de la capote, conglomèrent les cheveux, se craquellent sur la peau. Le blessé gémit, invective les infirmiers, crie que l'on s'arrête, se débat. Le voilà cependant débarrassé de ses vêtements misérables. Le suintement de la plaie a traversé le pansement, qui montre une large tache rouge. Les bandes sont coupées, la blessure apparaît, grisâtre, souillée de terre, baignée déjà d'un liquide sale, mélange de sang et de sanie. Afin que le chirurgien ne perde pas de temps, l'un des infirmiers rase la peau tout autour, la débarrasse des incrustations de terre, refait un pansement provisoire. Le blessé est prêt pour l'opération...

Non, pas encore ! La plaie est grave ; elle contient peut-être un projectile, et le fémur est sûrement fracturé. Avant d'entreprendre la moindre action chirurgicale, il faut savoir exactement ce qu'il y a dans cette cuisse, et cela, les rayons X peuvent seuls nous le montrer.

Nous entrons dans une pièce obscure, où se dressent des appareils de forme bizarre : longues ampoules de verre, fils ténus de laiton, baguettes de métal, leviers sur des cadrans.

Le blessé est placé sur une table, toute lumière est supprimée, et brusquement, d'un mouvement de manette, l'électricien fait jaillir de l'ampoule les rayons qui décèlent, dans l'épaisseur des membres, les corps étrangers les plus tenus. Ces éclats de métal, il s'agit d'en reconnaître l'existence : rien n'est plus facile, grâce à l'écran radioscopique, sorte de vitre dépolie que l'on place en avant du membre, tandis que l'ampoule, source des rayons X, est située en arrière; les rayons traversent les parties molles, mais sont arrêtés par les corps épais et durs, os, fragments métalliques, etc., qui se dessinent en ombre sur l'écran. Voici l'os qui apparaît, avec sa fracture, ses fragments détachés ; et voici, un peu plus bas, une masse opaque, de forme irrégulière : c'est l'éclat d'obus qui a provoqué la lésion.

Nous sommes certains qu'il y a dans la cuisse un corps

métallique. C'est déjà beaucoup, mais cela ne suffit pas. Il s'agit maintenant de fixer exactement sa situation, de le « localiser » d'une façon assez précise pour que le chirurgien puisse arriver sur lui presque à coup sûr.

On craignait, lors des premières utilisations des rayons X à l'avant, que les recherches radioscopiques ne prolongeassent outre mesure les préliminaires de l'opération. On a donc cherché des procédés de localisation très rapides, utilisables en cas d'affluence, et on y est parvenu par des moyens qui n'ont peut-être pas une rigueur mathématique, mais qui, en pratique, suffisent largement.

Le principe consiste à examiner successivement de face et de profil le segment de membre qui contient le projectile. Par l'examen de face, on constate que le projectile est à la partie externe de la cuisse ; par l'examen de profil, qu'il est en avant, presque sous la peau. On peut ainsi déterminer le point précis où il se trouve. Des mesures sont prises, le radiographe fait un calcul rapide, et rédige une fiche sur laquelle le chirurgien lira : « Incisez sur le point marqué au crayon bleu sur la peau ; à trois centimètres de profondeur, vous trouverez l'éclat d'obus. »

Si, par extraordinaire, l'opérateur ne peut, avec ces seuls renseignements, arriver sur le corps étranger, il lui restera toujours la ressource de faire retransporter l'opéré endormi à la salle de radiographie, et d'enlever le projectile sous le contrôle direct des rayons X, en le voyant lui-même à travers les tissus ; rien de plus facile alors que d'introduire dans la plaie une pince, et de la diriger vers le corps à saisir. Il est bien rare qu'on n'arrive pas, par cette méthode, à atteindre le fragment métallique ; ou, si l'on renonce à le chercher, ce n'est plus parce que sa découverte paraît impossible, mais parce que son extraction, facile en elle-même, nécessiterait des délabrements et ferait courir des risques que l'on veut éviter à tout prix.

Mais nous n'en sommes pas là, car tout fait prévoir, au contraire, que l'ablation de l'éclat sera facile chez notre homme, prêt, enfin, à être opéré. Toutes les manœuvres préalables, nettoyage, et radioscopie, n'ont pas duré une demi-heure. Et nous voici dans les salles d'opérations.

Ces salles, nous l'avons dit, font partie de la baraque démontable : des panneaux de bois en constituent la carcasse et les parois latérales ; une toile imperméable est tendue au-dessus, en forme de toit, et laisse, par des carrés d'étoffe huilée placés de proche en proche, pénétrer la lumière. Des lampes électriques, actionnées par un groupe électrogène transportable, sont disposées à profusion, en cas de besoin.

L'une des pièces est déjà occupée par une équipe opératoire ; des médecins et des infirmiers se préparent, dans la seconde, à intervenir sur notre blessé. C'est, dès l'entrée, une impression de chaleur presque excessive ; des radiateurs à eau, alimentés par la chaudière du premier camion, sont alignés le long des parois et fonctionnent sans arrêt; il faut que la température soit élevée, plus élevée qu'elle ne l'est dans les cliniques civiles, parce que les soldats ont été longuement exposés au froid sur le terrain et pendant le transport, et arrivent grelottants à l'ambulance; une des nécessités impérieuses, en chirurgie de guerre, est de réchauffer les blessés ; et on risquerait, en opérant dans un local dont l'atmosphère n'est pas préparée, de compromettre le résultat des interventions les plus habiles.

Le fracturé est placé sur l'une des deux tables métalliques, et anesthésié. L'opération commence, avec tout le luxe de précautions que comporte la technique moderne : gants de caoutchouc pour le chirurgien et ses aides, instruments stérilisés à l'étuve sèche, compresses autoclavées, etc... La plaie est débridée largement, étalée, débarrassée des débris de vêtements et de la terre qui la souillent ; les tissus broyés par le projectile sont enlevés : la plaie, d'abord grisâtre et sanieuse, devient rouge, vive, saine comme une plaie produite par un instrument tranchant; puis le foyer de fracture est exploré et nettoyé à son tour; les débris osseux qui ne tiennent plus sont extirpés ; l'éclat ne donne pas lieu à de longues recherches, grâce aux indications de la radioscopie; on l'extrait à l'aide d'une longue pince ; enfin, après s'être assuré qu'aucun vaisseau ou nerf important n'a été lésé et avoir lié avec un fil les artérioles ou veinules qui saignent, le chirurgien assure le drainage de la plaie : de gros tuyaux de caoutchouc ou des tubes de Carrel sont introduits dans la brèche, et ressortent de la

cuisse au point opposé, par une contre-ouverture que l'on a pratiquée au bistouri.

L'opéré est replacé sur son brancard et transporté dans une baraque voisine, qui contient cinquante lits. Là, il cesse d'appartenir à l'auto-chir. qui, ayant déjà de la peine à opérer tous les blessés, ne peut assurer les soins ultérieurs et en charge les médecins des ambulances accolées à elle.

... Car les brancardiers continuent à amener des blessés graves. La salle des entrées est encombrée maintenant : une cinquantaine d'hommes attendent leur tour ; quelques-uns râlent ; un autre s'est mis à saigner violemment ; on a déchiré en hâte ses vêtements et, sans aucun soin préalable, on le porte à la salle d'opérations.

Là, c'est une activité continue ; les quatre tables sont occupées par des blessés et entourées d'infirmiers, de chirurgiens et d'assistants. Dès qu'une opération est finie, les infirmiers enlèvent le patient, changent les draps, amènent un autre soldat, qui attendait sur son brancard, derrière la porte. Les interventions se succèdent sans arrêt ; les instruments qui viennent d'être utilisés sont repris, nettoyés, asséchés et stérilisés à nouveau...

Une équipe entraînée et n'ayant à s'occuper que de blessés graves peut, en vingt-quatre heures, opérer de trente à quarante hommes ; mais c'est là un maximum, et un tel effort ne peut être qu'intermittent ; lors des grandes actions, comme celles qui ont eu lieu sur la Somme, les chirurgiens sont forcés d'établir entre eux un roulement, avec heures de travail et de repos. Chaque auto-chir. a sa méthode ; dans quelques-unes les équipes travaillent par séries de deux, les séries se relevant toutes les huit heures ; dans d'autres, tout le personnel travaille le jour et le soir, mais de minuit au matin l'équipe de garde reste seule à la salle d'opérations. Le *rendement* journalier d'une auto-chir. est de soixante ou soixante-dix interventions de grande chirurgie.

Le fonctionnement chirurgical est particulièrement pénible la nuit, et tous ceux qui ont traité des blessés pendant la bataille de la Somme conservent, des longues heures passées aux salles d'opérations, un souvenir angoissé. Ce qui dominait,

au milieu de cette besogne harassante, c'était le sentiment qu'on ne pouvait arriver à y suffire, et que tous les efforts comptaient peu, dans cet immense cataclysme. Pour dix hommes qu'on avait opérés, quinze entrants nouveaux s'étaient ajoutés aux blessés de la salle d'attente. Il semblait que jamais on n'aurait raison de ce flot, dont la source apparaissait inépuisable. Et cependant, en fin de compte, il n'est pas un homme qui n'ait été soigné et opéré en temps utile, et les chirurgiens eux-mêmes n'ont pas été peu surpris de constater après coup l'énormité du travail accompli.

Les auto-chir., dans cette bataille de la Somme, ont rendu au service de santé d'inappréciables services. En fonctionnant jour et nuit, comme des usines, elles ont sauvé des milliers de blessés choisis parmi les plus atrocement atteints, blessés du ventre, de la poitrine et du crâne, blessés aux membres arrachés, blessés criblés de plaies, blessés sur le point de succomber à l'hémorragie, blessés en proie déjà à la gangrène gazeuse...

III

Mais le rôle des auto-chir. n'a pas été seulement un rôle d'action matérielle. Leur situation privilégiée, leur outillage, leur installation confortable, toutes leurs ressources leur commandaient de devenir des centres scientifiques et de contribuer, pour une large part, aux perfectionnements des techniques chirurgicales. Il fallait fixer définitivement les progrès réalisés au prix d'une si douloureuse expérience et faire bénéficier du moins les blessés des combats prochains des idées nouvelles suggérées par les faits constatés au cours de la longue bataille : à côté de leurs fonctions militaires, les auto-chir. devaient donc avoir une fonction scientifique d'enseignement. Elles n'y ont pas manqué, et l'on peut dire, en récapitulant les acquisitions progressives de la chirurgie de guerre, que ces formations ont aidé puissamment à la mise au point des méthodes adoptées aujourd'hui.

La caractéristique de ces méthodes, c'est leur tendance à

devenir de plus en plus conservatrices et à chercher des résultats rapides.

Au début de la campagne, il fallait souvent, pour éviter la mort, sacrifier un membre dont la plaie, selon les principes de l'époque, avait été d'abord abandonnée à son évolution naturelle. Plus tard, l'incision large et le drainage ont constitué la première et la plus radicale des transformations des techniques chirurgicales de guerre. Mais si cette innovation fut un fait capital, par rapport à ce qui existait auparavant, elle nous laissait bien loin encore des perfectionnements actuels, qui ne sont venus que plus tard, lentement, par modifications successives et presque insensibles.

Un des principaux a consisté à pratiquer, chaque fois qu'elle est possible, *l'excision* des plaies, c'est-à-dire l'ablation de tous les tissus que le projectile a mâchés en les traversant et a transformés en masses contuses, vouées à la mortification. Quand le foyer était simplement drainé, la guérison était obtenue, mais d'une façon lente, car il fallait au préalable que tous ces muscles, tous ces tissus frappés de mort par le passage de l'éclat d'obus pussent s'éliminer peu à peu; avant que s'opérât la séparation entre les parties atteintes et les parties saines, des semaines ou des mois s'écoulaient; d'autre part, les guérisons, obtenues après de longues périodes de suppuration, étaient souvent de qualité médiocre. MM. Chaput et Gaudier, en montrant la nécessité d'enlever au bistouri, aussi tôt que possible, toute la zone contuse, d'extirper les parois de la plaie et de substituer à une blessure déjà suppurante une blessure fraîche, ont considérablement abrégé la durée d'évolution des lésions de guerre. En outre, depuis qu'on emploie dans les auto-chir. cette technique, les cas de gangrène gazeuse sont infiniment plus rares.

Comme conséquence heureuse de l'excision, est venue bientôt après la *suture primitive* des plaies. Tant qu'on se contentait d'ouvrir des plaies, il fallait bien les laisser longtemps béantes, et les drainer; car il suffit d'un petit corps étranger, il suffit surtout d'un débris de muscle ou de graisse infecté pour que des liquides purulents se forment, et ces liquides, il faut de toute nécessité les faire écouler hors du foyer. Mais voici que, grâce à l'excision totale, aucun élément

suspect ne reste dans le trajet ; les muscles présentent des surfaces rouges et saines, les tissus ont l'aspect de tissus normaux... Ces conditions étant réalisées (et elles peuvent l'être dans la moitié environ des cas), rien n'empêche de fermer la plaie par une suture complète. De fait, la suture primitive, exécutée dans des conditions favorables, réussit presque toujours, et l'on conçoit que la guérison soit ainsi plus rapidement obtenue : la brèche, au lieu de se combler peu à peu, est supprimée dès le premier jour, et il n'est pas rare de voir de grandes blessures, traitées par l'excision et la suture, guérir en deux semaines.

Malheureusement, ces méthodes ne peuvent s'appliquer à toutes les plaies, même dans les auto-chir. le plus rapprochées du front et qui reçoivent rapidement leurs blessés. Trop souvent, il est impossible de faire l'excision et par conséquent la réunion primitive, parce que le foyer est trop vaste, trop anfractueux, trop souillé ; fermer, dans ces conditions, serait exposer l'opéré aux pires accidents. Mais on ne se contente plus aujourd'hui, en pareille circonstance, de laisser la plaie largement ouverte et de la drainer. Pour abréger la durée de la cicatrisation, et surtout pour tarir les sécrétions des tissus, on injecte dans le foyer des liquides modificateurs, dont les plus connus sont la solution de chlorure de magnésium, préconisée par M. Delbet, et le liquide de Carrel.

On sait les résultats obtenus par cette dernière méthode, qui consiste à mettre les tissus en contact permanent avec une solution à base d'hypochlorite de soude; par des tubes percés de trous à leurs extrémités, on injecte toutes les deux heures quelques centimètres cubes de liquide; et on arrive ainsi à supprimer, dans la plupart des cas, toute suppuration.

Après dix ou douze jours de ce traitement modificateur, la plaie a changé d'aspect : elle était grisâtre et suintante, la voici rose, bien vivante, débarrassée de toutes ses parties suspectes. C'est déjà un très beau résultat. Mais la surface à vif est encore bien vaste, et il faudra des semaines, des mois peut-être, pour voir se produire la guérison spontanée et définitive. C'est là un inconvénient grave, et qui a amené les chirurgiens à chercher le moyen de hâter artificiellement la

cicatrisation de la blessure. La question est résolue aujourd'hui par la *suture secondaire* : la brèche, laissée ouverte les premiers jours, est progressivement désinfectée, et n'est fermée par suture qu'au moment où elle est devenue tout à fait propre et « stérile ».

Mais ce moment est assez difficile à déterminer. L'aspect seul ne suffit pas, et il est nécessaire d'avoir un contrôle scientifique pour affirmer que les germes ont disparu et qu'on peut suturer sans crainte. On a donc recours au microscope : tous les deux jours, on étale sur une lamelle de verre un peu du liquide sécrété par la plaie, et il est facile de voir si ce liquide contient des microbes; généralement ils diminuent peu à peu de nombre, et finissent par disparaître ou deviennent tellement rares qu'ils n'ont plus aucun pouvoir nocif : la suture secondaire peut alors être pratiquée.

Les examens bactériologiques sont devenus, en chirurgie de guerre, de plus en plus indispensables, et c'est pourquoi on a doté quelques auto-chir. de laboratoires de microbiologie, dirigés par des médecins spécialistes. Il n'est pas de jour où les blessés ne bénéficient de cette adjonction : qu'il s'agisse de suturer une plaie, d'examiner un liquide suspect, ou de vérifier l'action d'un agent thérapeutique, le laboratoire fournit des renseignements dont il serait, à l'heure actuelle, difficile de se passer.

Dans certaines auto-chir. existe également un laboratoire de photographie en couleurs, dont le but est de fixer d'une façon exacte et durable les aspects des lésions de guerre aux divers stades de leur évolution. On a prétendu que c'était là un luxe inutile. En réalité, il n'est pas admissible qu'il ne subsiste rien, après la campagne, de l'enseignement extraordinaire fourni par la pratique de la chirurgie aux armées, et que la science française laisse perdre de tels documents, au moment même où nous savons que nos ennemis recueillent et utilisent les leurs.

Le traitement des plaies des régions et organes importants, plaies de l'abdomen, plaies des articulations, plaies de la poitrine, s'est également transformé depuis le début de la guerre, et cela grâce aux progrès matériels réalisés à

l'avant : c'est dire qu'ici l'influence des auto-chir. a été prépondérante.

On opère maintenant, dans les auto-chir. installées près de la ligne de feu, les blessés du ventre. En 1914, toute tentative était considérée comme impossible ou inutile, de sorte que presque tous les hommes atteints à l'abdomen succombaient à la péritonite qui suit l'ouverture de l'intestin. Or, vers le milieu de 1915, des essais, suscités par les résultats effroyables de l'abstention, ont montré que l'intervention chirurgicale peut sauver, si elle est correctement et précocement pratiquée, la moitié des blessés environ. Dès lors, sous l'influence de M. Quénu et de la Société de Chirurgie de Paris, dont l'action pendant toute la guerre aura été immense, on agit comme en temps de paix, c'est-à-dire que l'on opère dans le plus bref délai possible les plaies de l'abdomen. Aujourd'hui, avec l'appui des statistiques apportées par MM. Bouvier, Caudrelier, Barnsby, Sencert, et bien d'autres encore, la question est définitivement jugée ; il ne reste plus qu'à réaliser pratiquement, dans chaque secteur, les conditions nécessaires à la réussite opératoire, conditions qui se résument ainsi : ne pas laisser écouler trop de temps entre la blessure et l'intervention, et ne pas transporter trop loin le blessé.

Les auto-chir. ne sont pas, dans toutes les régions, également éloignées de la ligne de feu : leur emplacement est subordonné à des questions de terrain, de routes, de nécessités militaires ; la moyenne est d'une dizaine de kilomètres. Il faut d'autre part, pour qu'un abdominal soit opéré avec des chances sérieuses de succès, qu'il arrive à l'ambulance moins de six heures après sa blessure. Cela n'est pas toujours possible, lorsque les routes sont en mauvais état ou encombrées, lorsqu'elles sont exposées aux vues de l'ennemi et ne permettent que des transports de nuit, lorsqu'il existe des zones battues par des tirs de barrage, etc...

Un effort a été tenté, dans ces secteurs, pour concilier les exigences de la chirurgie abdominale et les nécessités de la guerre : un chirurgien — un des quatre chirurgiens de l'auto-chir., par exemple — est détaché de sa formation et envoyé à proximité des tranchées, dans un *poste blindé* aménagé pour les opérations d'extrême urgence. Il y reçoit les blessés de

l'abdomen très peu de temps après leur traumatisme et les opère dans d'excellentes conditions. De fait, les résultats obtenus dans ces postes de première ligne ont été remarquables.

La chirurgie des fractures et des articulations a été profondément modifiée par les conditions matérielles dont bénéficient les ambulances automobiles. Les plaies du genou, si graves jusqu'ici, et qui entrainaient trop souvent autrefois des mutilations étendues, guérissent la plupart du temps d'une façon parfaite. Les grands fracas osseux des membres n'exigent plus que très rarement l'amputation, depuis que l'on sait désinfecter à fond les foyers traumatiques. MM. Delbet, Alquier, d'autres encore, ont imaginé des appareils qui, tout en immobilisant rigoureusement les fractures, permettent de panser la plaie et de la surveiller constamment. Tout cela était ignoré en 1914 : il a fallu le créer de toutes pièces, et ce sera sans doute plus tard un sujet d'étonnement que la technique opératoire ait pu s'adapter d'une façon si rigoureuse aux nécessités inattendues de la guerre.

Dernièrement enfin, la chirurgie d'armée a fait une nouvelle conquête importante : le traitement opératoire des plaies du poumon. Jusqu'ici les blessures de la poitrine étaient abandonnées à leur évolution naturelle ; on se contentait d'immobiliser le soldat, et de calmer ses douleurs par des piqûres de morphine. Or, le taux de la mortalité était considérable (40 p. 100 environ). M. Pierre Duval a montré qu'il était possible, en opérant d'emblée, d'améliorer considérablement le pronostic des plaies de poitrine. Il n'y a pas de raison, en effet, pour que le passage ou la présence d'un éclat d'obus ne détermine pas les mêmes accidents dans le poumon que dans les autres organes, et ne nécessite pas un traitement semblable. Ouvrir le thorax et manipuler les viscères qu'il contient paraissait récemment encore une trop difficile entreprise. Or, les résultats obtenus par M. Pierre Duval dans son auto-chir. ont prouvé que l'opération, relativement simple, n'a pas la gravité qu'on lui attribuait avant d'avoir osé la faire, et que, d'autre part, cette opération met les blessés à l'abri des complications souvent mortelles des plaies pulmonaires : l'hémorragie et l'infection. Elle consiste à ouvrir

largement la poitrine en enlevant au besoin un morceau de côte, à attirer le poumon au dehors, à le débarrasser des corps étrangers qu'il contient, à arrêter par une suture l'hémorragie qui provient de sa blessure, et enfin à refermer hermétiquement le thorax. Les guérisons ainsi obtenues ont été si nombreuses que la méthode n'a pas tardé à s'imposer et à se généraliser ; et les lésions pulmonaires cessent, après tant d'autres, d'être au-dessus des ressources chirurgicales.

Tels sont les progrès réalisés par l'effort patient de trois années. Ils ont eu pour condition première la valeur du corps chirurgical français, dont la maîtrise s'est montrée incomparable. Mais ils étaient subordonnés à la création du matériel perfectionné qu'exige la pratique de la chirurgie moderne.

L'œuvre de M. Justin Godart au service de santé a été, à cet égard, singulièrement féconde. Les formations de l'avant sont dotées aujourd'hui d'une instrumentation de premier ordre, et les auto-chir. en particulier, malgré leur situation avancée et la nécessité où elles se trouvent de se déplacer fréquemment et rapidement sur le front, offrent à nos soldats blessés les mêmes ressources, les mêmes garanties scientifiques que les grands hôpitaux de l'intérieur.

Dr JEAN FIOLLE

SOUS LES FIGUIERS DE KABYLIE

I

LE MARCHÉ DES BENI-DOUALA

Sur la route de Tigzert aux Beni-Douala, sous une lumière de vertige qui pâlit jusqu'aux sombres poudingues des sentiers et fait scintiller comme des diamants les poussières chargées de mica soulevées par nos mulets, des montagnards kabyles aux genoux déliés s'acheminent vers le marché. A chaque enjambée, j'observe, sur les mollets d'un bronze clair, le jeu souple des triceps qui se gonflent puis s'adoucissent à la détente. Jambes admirables, parfaites comme les chefs-d'œuvre de la statuaire grecque.

Plus loin je suis accompagné quelques instants par des villageois d'Agouhni-Guehrane, aux visages étroits et secs de primitifs. Leurs chapeaux de paille rejetés en arrière du capuchon et maintenus par des coulants de cuir rouge, ils s'avancent, le thorax développé et les bras suspendus à la matraque d'olivier qu'ils ont placée derrière leur cou. De groupe en groupe, un encenseur, vêtu comme un Arlequin d'un burnous versicolore, sa barbiche de bouc au vent, va secouer son encensoir sous les narines des arrivants, afin d'en obtenir un sou. Un autre mendiant aux jambes de coq harcèle les fellahs comme une guêpe. Ici la mendicité se pare du prestige

de son beau ciel et le burnous loqueteux de ce misérable prend des plis marmoréens sur sa chair cuivrée.

Beaucoup de garçons de douze à quatorze ans, musclés et rudes, jeunes Spartiates aguerris par leur dure existence, marchent en s'appuyant sur des triques avec des gestes redoutables. Plus mêlés de sang sémite, les villageois des Beni-Yenni aux visages rusés et aux corps grêles arrivent portés sur leurs bourriquets qu'ils encouragent d'un claquement de langue contre le palais ; ce bruit, frais, sonore, évoque le son des gouttes d'eau tombant dans une vasque. Et leurs ânes aux profils de vieillards désabusés défilent insensibles aux bons comme aux mauvais procédés de leurs maîtres.

Sur le chemin en corniche d'une colline plantée de caroubiers, des groupes attendent les arrivants et des politesses s'échangent. De jeunes hommes embrassent des oncles sur leur turban. Des lèvres baisent des épaules ou le creux de la paume. Les égaux portent leurs pouces à leurs bouches après s'être offert la main.

Sur le vaste champ de foire en pente raide, car on ne saurait trouver en Kabylie un seul vaste plateau, plusieurs milliers de montagnards, réunis, forment un peuple blanc ; tous ils ont eu la coquetterie d'arriver en gandourahs ou en burnous lavés. De ce lac humain, éblouissant aux rayons solaires, monte une clameur gutturale, mélancolique.

Sur les côtés des sentiers, en avant-garde du marché, à l'ombre de chaque arbre, des artisans se sont installés. Quelques minables savetiers rapetassent les « sebbaah », ces sandales en cuir de chèvre, le poil en dehors. Un maréchal-ferrant assujettit les fers préparés à sa forge. Il égalise la corne des mulets ou chevaux qui lui sont confiés et, posant la ferrure à froid, il la cloue à tour de bras, et renvoie d'une taloche l'animal ahuri de se trouver chaussé à neuf. Un vieil âne se voit affligé de fers trop étroits et s'éloigne en flageolant.

L'ombre d'un violet d'évêque projetée par les frondaisons sur le sol rouge attire de vieilles juments piglées, harnachées de « bardar » multicolores.

Aux cafés maures établis en plein champ de foire sous des gourbis de branchages, les clients assis côte à côte à l'abri du soleil ne bougent, ni ne parlent. A l'extérieur le cafetier accroupi

prépare son thé et son café. Chaque consommation coûte un sou. D'un geste précis, le kaouadji prend le sucre dans un vase et jette un petit morceau dans chaque tasse.

Les produits horticoles s'entassent autour des oliviers. Les semences de sorgho sont prises par des mains qui en font filer les grains entre leurs paumes rejointes, comme la poudre d'une clepsydre. Devant des plants de tomates, de piments, de courges, d'oignons, Harouz Amed ben Mohamed, le maître jardinier du pays, est campé. Jamais montagnard de sang berbère ne témoigna mieux en faveur de sa race que cet Harouz aux jambes de coureur antique, à la poitrine et aux bras de discobole. Sa longue tête d'un sépia clair aux yeux minces, au grand nez aquilin, au menton aristocratiquement pointu, respire l'énergie. Le sang d'un guerrier bout dans les veines de cet horticulteur, et l'on raconte, d'ailleurs, qu'il fit parler la poudre dans une contestation. Image ressuscitée d'un légionnaire de la Timgad romaine, Harouz accepte les innovations, introduit les arbres nouveaux et les légumes inconnus de ses coreligionnaires.

Un marchand de beignets promène son âne chargé d'un éventaire d'osier tressé, à travers la foule qu'il tente du fumet de sa friture. Dans le panier de droite s'étagent les gâteaux à un sou, mais les beignets en couronnes royales se vendent dix centimes. Au passage, des gourmands les piquent avec des brindilles et les portent embrochés ; le papier est inconnu sur les marchés de Berbérie.

A des cuisines en plein vent, on voit frire des rondelles de bonites et les dîneurs, accroupis à l'ombre, tout en mangeant leur poisson, surveillent leurs moutons restés au soleil. Achetés dans les pays arabes, ces pauvres bêtes placées tête contre tête, les cous croisés avec l'ordre d'un escadron de cavalerie, étouffent dans leur laine, halètent et font entendre le bruit de cent soufflets.

Cependant un personnage, gras et blanc, ce qui le différencie de cette foule kabyle maigre et cuivrée, s'avance au pas de sa mule luisante et d'une voix mielleuse répond aux compliments des fellahs. C'est le seigneur Cadi, le volumineux et béat notaire du pays, mais un notaire à caractère religieux, car aucune bonne transaction se pourrait-elle régler

en dehors d'Allah? Ce Cadi au visage fleuri comme celui d'un chanoine prébendé est baisé plus de cent fois sur son turban de neige et sur les épaules. Ses mains sont prises d'assaut par ses clients et ses oreilles assourdies du bruit de leurs réclamations. Ce Cadi s'introduit sous une sorte d'abri à toiture de chaume et s'y jette à croupetons sur un tapis de prière en faisant un : oah ! de satisfaction. Son secrétaire, mince Berbère au profil crochu, s'établit à son côté. Aussitôt les clients de cette étude foraine se pressent, s'entassent et vocifèrent. Le bon notaire les apaise, obtient un silence merveilleux et l'on n'entend plus que sa voix grave, pénétrée. Les têtes s'inclinent et cette séance notariale prend l'allure d'une scène de piété dans une « zaouia ». A quelques pas, sous des huttes basses, les merciers, épiciers, quincailliers, drapiers exposent les objets manufacturés en Europe, car les produits indigènes pittoresques ont disparu. Sous une tente étroite comme une guérite, un horloger, élève d'un de nos ateliers, excite la curiosité lorsque, la loupe dans l'arcade sourcilière, il explore les montres malades et les dissèque avec des mines d'anatomiste.

Un fou en chéchia bitumineuse de crasse, Triboulet de cette assemblée, prononce des sentences burlesques ou des menaces et reçoit quelquefois pour prix de son insolence des sous qu'il lance au ciel et rattrape dans sa bouche en bénitier.

Des chirurgiens-barbiers, la face salement barbue et leurs mains rouges de sang caillé, attendent leurs malades avec des grimaces de bourreaux. Deux malheureux, atteints de céphalalgie, viennent se confier à ces exécuteurs qui, d'un rasoir éraillé, fendent en croix la peau de la nuque d'abord rasée et, sur ces blessures, posent des ventouses flambantes. Tandis que les patients se tordent de douleur, les exécutants tournent avec une cuillère le sang humain recueilli dans un pot à lait. Brusquement ils arrachent les ventouses et font filer le sang liquoreux dans le vase posé à leurs pieds. Les opérés, d'un pas qui chancelle, s'éloignent. Sur leurs nuques bleuies les croix saignantes suintent encore.

D'affreux joueurs de tam-tams, de ces gueux nomades aux yeux blancs et aux visages pustuleux qui, le cou haut et l'échine ronde, errent de Tripoli de Barbarie à Mogador, nasillent

leurs complaintes en frappant leurs tambourins, viennent importuner les Kabyles qui, leur marché terminé, plantés comme des guerriers vainqueurs sur leurs hauts bâtons, attendent la soirée pour regagner leurs villages.

C'est l'heure brûlante des querelles vite allumées dans les cerveaux excités. De-ci de-là des bras se lèvent, des gens s'affrontent mais, en leur colère, ces Berbères gardent du rythme. Ils semblent jouer une scène de fureur. S'avançant l'un vers l'autre, ils reculent ensuite à petits pas, recommencent un avant-deux, se déplacent latéralement comme des danseurs et reviennent enfin se vociférer en cadence leurs reproches. Autour des querelleurs, la multitude reste noblement indifférente.

Lorsque ces deux acteurs tragiques ont cessé de s'agonir, je les vois boire chacun une petite mesure d'huile brune qu'un marchand vient leur proposer.

« Mon père vé-né-ré, épelle un jeune homme, je sue... je suis en al... en alace... en al-sa-ce où j'ai tu, t'ai tu-é un gros bo, un gros boche dont je te rapporterai quelque chose qui... »

Un élève d'une école franco-berbère lit péniblement une lettre de tirailleur à la famille rassemblée, qui ne comprend guère le français et doit s'en faire traduire les termes.

La brise apporte les relents fades des boucheries qui s'étagent sur les pentes de la colline. Ce matin des bœufs et des chèvres sont arrivés, poussés sur la route par leurs bouchers méprisés, anciens fils d'esclaves. Les bêtes égorgées, debout suivant le rite, se sont effondrées, et, dans les soubresauts de leur agonie, elles ont transformé l'aire battue en lac rouge que les chiens kabyles reniflent et que, du ciel, les charognards fixent en tournant des rondes sur leurs ailes noires.

La hideuse valetaille de cette tuerie, mulâtres lippus aux yeux chassieux, soufflent les viandes au roseau ou bien découpent la tripaille. L'un de ces assassins, sa gandourah jaune de graisse, frappe du plat de la main la peau d'une vache pantelante afin de la plus facilement arracher. Plus loin, d'autres égorgeurs, bottés de sang caillé, comme des charpentiers rognent des poutres, scient les colonnes vertébrales, les bassins et les tibias. Enfin les tronçons des victimes sont suspendus à des crocs sur l'esplanade qui domine un merveilleux

panorama de villages roses et de collines habillées de tapis d'Orient, semblerait-il.

Cependant pas un acheteur ne s'était présenté aux étals, lorsque, brusquement, à trois heures de l'après-midi, leurs affaires réglées, les Kabyles coururent aux boucheries. Des tas préparés associaient savamment les os aux tripes, la graisse aux muscles. A l'œil le chaland devait apprécier la viande qu'on ne pesait pas et comme ces lots étaient tous d'un même prix, ce fut une effroyable bousculade pour s'assurer les parts les plus avantageuses. Côtes, crépine, graisse, cartilages et muscles furent ensuite transpercés d'une baguette qu'on nouait en cerceau et chacun emporta de la sorte sa proie. La foire était terminée. Avec une rumeur d'océan, la blanche multitude se répandit dans la montagne. Le fou s'éloignait avec des pirouettes. Les mendiants aux airs voraces fuyaient vers une oliveraie afin d'y bâfrer le produit de leurs aumônes. Et le crépuscule d'un violet doré descendit sur la Kabylie.

Or, sur une colline rouge dont la poussière fumait au vent, un vieil âne mourant avait été abandonné par son maître. Délivré de sa « barda », il montrait une échine râpée ; et deux blessures, d'où le sang s'égouttait à son arrière-train, apprenaient qu'un bâton aigu avait cherché dans la douleur le réveil des forces épuisées de ce misérable bourriquet. Au-dessus du champ de foire creusé par le piétinement des paysans, l'agonisant s'avançait en boitant vers un roc qui scintillait comme un rubis au dernier feu du soleil. Là, le moribond tendit sa tête longue comme la misère vers le ciel orangé et son braiement funèbre semblait annoncer sa mort à l'espace. Des cris stridents lui répondirent et des vautours gris, de grands corbeaux et jusqu'à quelques gypaètes barbus, apparurent au zénith. Ils glissaient en spirale. Les apercevant, l'âne essaya de leur faire face. Il tourna, le cou levé, montrant ses dents jaunes. Plusieurs fois encore il jeta un appel suppliant qui faisait vibrer ses flancs raboteux. Les oiseaux crochus continuaient de descendre en hélice, poussant de temps à autre un appel bref, peut-être une réflexion sur la façon la plus commode de dépecer l'agonisant.

« Les sangles ont coupé la peau de son ventre. Nous atteindrons aisément jusqu'aux entrailles. »

Le mourant tournait de plus en plus lentement. Enfin il tomba sur les genoux. On eût cru qu'il se prosternait de pitié devant son propre sort. De leurs croassements, les charognards, les corbeaux et les gypaètes acclamèrent sa chute. Puis les jambes de derrière du bourriquet fléchirent ; enfin dans un spasme subit, roulant deux fois sur lui-même, il demeura sur les reins, les jambes roides, le ventre offert.

Les oiseaux s'abattirent fougueusement et le bruit de leurs becs sur la peau de l'âne rendait le son d'un tam-tam frappé par des doigts énervés.

Au même instant des miaulements pleurnichards et des aboiements rageurs s'élevèrent d'une frênaie et de lâches chacals, un serval hargneux et des chiens s'avancèrent vers le mort en rampant. Plus bas, dans les ravins, d'autres chacals remontaient vers l'aire de la boucherie et geignaient comme des enfants frappés.

La nuit jeta son grand burnous bleu sur la curée. Par toute la montagne, désertée des hommes, les os broyés craquaient sous les étoiles, insensibles déesses aux yeux désespérants.

II

LES CONTEURS KABYLES

Chaque soir, à la djemaa, ce forum des Kabyles, les villageois allongés sur le coude, comme des Romains, se content des histoires. Parfois leurs enfants viennent les écouter et, à leur tour, ils répéteront ces fables à leurs camarades.

A l'école de Taourit-Moussa-ou-Amar, sous les arbres de la cour, j'ai surpris une centaine de garçonnets accroupis comme de petits bouddhas. Leurs genoux et leurs poitrines brillaient aux rayons qui descendaient des feuillées et leurs fronts rasés se relevaient vers le conteur, Lateub, du village de Timguenounine. Par moments leurs rires heureux retentissaient avec le son cristallin des clochettes agitées.

Écoutant ce petit barde berbère, voici ce que j'entendis.

LE PREMIER HÉRISSON

Il y eut, dans les temps lointains, un homme qui s'introduisait dans les maisons afin d'y voler les cardes utiles pour le travail de la laine. Or Dieu résolut de le punir de ses larcins. « Les épines des cardes que tu as volées te sortiront de tous les endroits du corps, ordonna-t-il. »

Ainsi fut créé le premier hérisson.

***

Le jeune conteur, debout en face de ses compagnons à croupetons, se drapa dans son burnous et, très sobre de gestes, reprit d'une voix grave :

LES DEUX FEMMES

Histoire pas vraie.

A ce sous-titre les auditeurs s'esclaffèrent, ensuite ils remontèrent les pans de leurs vêtements flottants sur leurs bouches et, attentifs, avec ces délicieuses expressions abandonnées qu'on voit aux angelots des maîtres de la Renaissance, ils demeurèrent suspendus aux lèvres du narrateur :

. . . . . .

... Un Kabyle, Tamar, avait deux femmes, Fatima et Seffa. Elles lui demandent un jour de la laine afin de tisser chacune un burnous. Tamar leur donne ce qu'elles réclament. Ces femmes se retirent chacune dans leur maison particulière afin de commencer leur travail. Fatima, en revenant du ruisseau où elle avait lavé sa laine, prie Dieu de faire descendre ses anges afin de fabriquer son burnous et elle fut exaucée. Apercevant le vêtement déjà terminé, Seffa demande à Fatima de lui enseigner la manière de travailler si vite.

— C'est facile, Seffa. Mets ta laine dans un sac, descends à la rivière, attends qu'une petite crue survienne, jette ton sac à l'eau et quelques instants plus tard, tu trouveras le burnous, non seulement achevé mais soutaché.

Aussitôt Seffa court à la rivière : une pluie d'orage survient ;

elle jette la laine au milieu du courant et le sac est emporté. Désolée, elle revient trouver Fatima qui s'écrie :

— Oh ! sotte, je t'ai recommandé de mettre ton sac à la rivière légèrement haute et tu as attendu l'inondation.

Le mari, Tamar, accourt au bruit de leur dispute. D'abord il félicite Fatima ; puis il bat Seffa qui, très humble, supplie son époux de lui donner de la chaux car elle voudrait se faire pardonner sa première faute.

— Voudrais-tu blanchir ta maison? Je me défie de ton adresse, Seffa. Tu ne sauras jamais te servir de la chaux.

— Si tu n'es pas émerveillé, Tamar, prends un caillou et frappe-moi la tête.

— Je te le promets, Seffa, — déclare le mari qui court acheter la chaux et la partage entre ses femmes.

A l'instant Fatima supplie Dieu de lui continuer son assistance, et les anges, en quelques coups d'ailes dont ils se servent comme de pinceaux, blanchissent la demeure d'un blanc vraiment céleste. Seffa vient contempler cette merveille :

— Par le Chitan ! comment peux-tu en avoir déjà terminé? — s'écrie-t-elle.

— Parce que, sans perdre une seconde, j'avais été ramasser des crottes de chien les plus blanches, celles des chiens qui ne se nourrissent que d'os.

— J'en trouverai, — répond Seffa qui, bientôt, en rapporte une corbeille. — Et maintenant, — reprend-t-elle, — comment t'en sers-tu?

— Mouille-les, prends un balai et badigeonne deux bonnes couches.

— Ça sera fait, — répond Seffa joyeuse qui passe jusqu'à trois enduits pour obtenir plus de blancheur.

Survient Tamar. Il visite la maison des Anges et tombe en admiration.

— Dieu grand ! Mes yeux ne peuvent pas supporter l'éclat de ces murailles ! O Fatima, tu es l'élue.

Après cette déclaration, le mari se rend au logis de Seffa et doit se pincer le nez.

— Quelle puanteur abominable ! On dirait que les charognes du ravin pourrissent dans les coins. Ces murs sales ne sècheront jamais. Horreur ! Explique-toi.

Seffa lui donne l'explication.

— Il suffit, — crie Tamar après avoir éternué car l'odeur le pique aux narines, — il suffit, puisque tu n'as pas profité de la première leçon, je vais te récompenser suivant ta propre demande.

Il prit donc un galet et cogna la tête de Seffa jusqu'à ce qu'elle mourût.

Il l'enterra et fut heureux, mais pas longtemps, car Fatima, enorgueillie de son triomphe, prononça :

— Trouve-moi maintenant une lionne, une ânesse et une vache. Je le veux.

A cette demande extravagante, le pauvre mari regretta Seffa qui était soumise, pleura et pria. Un ange lui apparut et il lui confia sa peine.

— Reprends courage, Tamar. Va sur le Djurjura, et là, conjure au nom de Dieu la lionne de se rendre chez Fatima. Pour les autres bêtes, laisse au Prophète le soin d'en disposer.

Or Tamar ayant conjuré la lionne, celle-ci bondit jusqu'à Fatima qu'elle dévora parce qu'elle avait abusé du nom de Dieu.

Quand Tamar revint à la demeure, la trouvant vide, il rendit grâce au ciel de n'avoir plus de femme. De ce jour son paradis commença.

... Tandis que Lateub racontait cette histoire, sans gestes et le visage grave, ses gentils auditeurs criaient parfois en mesure :

A oua a oua oah !

Et, par là, ils approuvaient et applaudissaient le conteur.

Un grand garçon de quatorze ans, mince et brun, Mohamed Kemmad de Timguenounine que son directeur m'avait présenté comme l'élève le plus menteur et le plus paresseux, — les poètes ne mentent pas, ils inventent et créent sans cesse, monsieur l'instituteur ! — réclama la faveur de réciter à son tour une histoire pas vraie à ses camarades.

Rien qu'à l'apparition de ce svelte troubadour en sa gandourah blanche, des trilles de rire éclatèrent.

S'accotant au pied d'un arbre, ce jeune Kabyle voyait la

lumière pleuvoir à travers les feuilles comme du vif-argent sur son lainage. Il annonça :

LES AVENTURES DE SI M'HAMED

Il allait narrer une partie de l'abondant *Roman du chacal*, appelé Si M'ahmed par les Berbères.

Les aventures du chacal kabyle correspondent aux exploits de notre « renart ». C'est un fabliau médiéval. Race opprimée par les conquérants successifs qui se succédèrent en Afrique du Nord, les Kabyles choisirent le chacal comme le héros de la ruse victorieuse de la force brutale, comme le chevalier de l'adresse l'emportant sur la folle rage des puissants de la terre.

Et Kemmad, d'une voix monotone, nous fit ce récit :

***

SI M'HAMED ET LE HÉRISSON

En ce temps-là, le chacal et le hérisson voyageaient en vrais amis afin de mettre à profit les aubaines qui pouvaient leur advenir.

En cours de route, ce jour-là, le chacal chuchota :

— Permets-moi, hérisson, de m'écarter un instant pour satisfaire un besoin de la nature.

Or le chacal avait aperçu un morceau de foie dans un champ et il avait trouvé ce prétexte pour aller le manger seul. Le hasard voulut que le hérisson, ayant jeté un coup d'œil discret dans la direction de son camarade, le surprît occupé à lécher la viande. En riant de la plaisanterie il courut le rejoindre :

— Ah ! Ah ! compère, le plus malin de nous deux mangera le foie, n'est-il pas vrai? Emportons cette viande et, à la première occasion, celui qui l'aura méritée la dévorera.

Ils reprirent leur chemin, trouvèrent un profond silo et sautèrent dedans ce qui était facile, tandis qu'il semblait impossible d'en sortir.

— A nous deux, maintenant, — gronda le chacal, — si tu ne me laisses manger ce foie, tu ne peux m'échapper et je te croque tout vif.

— Qu'il en soit selon ta volonté, — répondit le hérisson, car il se trouvait dans une situation dangereuse.

Le chacal, se retirant à l'extrémité du silo, savoura le morceau de foie en s'exclamant :

— Qu'il est tendre ! Ah ! qu'il est gras ! Hi ! quelle douceur pour le gosier !

Le hérisson se hérissait de dépit. Lorsque la digestion vint, elle enleva quelque peu de sa lucidité à Si M'ahmed et le hérisson eut une inspiration. Il feignit l'appréhension.

— Si M'ahmed, que vois-je entre tes oreilles? Par Allah ! Serait-ce un pou? Une mouche venimeuse? Ne bouge pas, baisse ta tête, je veux t'en délivrer.

Au moment où le chacal alourdi par la nourriture baissait le museau, le hérisson, prenant son élan et se servant du chacal comme d'un tremplin, put lui sauter sur les reins et, de là, dans la campagne. Au sommet de la tranchée, il dansa la danse du ventre.

— Mon ami ! Frère hérisson, secours-moi, — suppliait Si M'ahmed penaud.

— Courage, Si M'ahmed, prends de bonnes résolutions, — railla le hérisson, — lorsque le propriétaire de ce silo viendra, il te tuera.

— A l'aide, compère ! pitié, cher camarade ! Indique-moi la manière de sortir.

— Eh ! mon ami, fais comme moi, trouve quelque benêt qui se croie des poux entre les oreilles et tu recouvreras la liberté.

Sur cet avis le hérisson s'éloigna en sautant toujours la danse du ventre et les oiseaux du ciel mouraient de rire en l'apercevant.

Demeuré seul, M'ahmed réfléchit à l'arrivée prochaine du propriétaire.

« Sera-t-il dit, conclut-il, qu'un chacal ne peut tromper un de ces hommes pesants? »

Tandis qu'il méditait, les pas du cultivateur retentirent sur la terre dure comme le son du pilon dans un mortier. S'approchant de son silo afin de le nettoyer, car il comptait y déposer bientôt sa récolte d'orge, le propriétaire aperçut M'ahmed.

— Quelle est cette bête puante?

Ayant mieux regardé le chacal qu'il vit étendu sur le côté, immobile, il reprit :

— Il est crevé ! Les mouches sont posées sur ses yeux et sur sa langue. Débarrassons-nous de cette saleté.

Avant de descendre dans le silo, le Kabyle posa sur le sol la peau de chèvre et le tamis dont il était chargé, puis sauta et, saisissant M'ahmed par la queue, il le lança hors du trou. O miracle ! Le cadavre ressuscita, fit une pirouette, saisit la peau de chèvre et le tamis et se sauva en remerciant le bonhomme de son service et de ses cadeaux.

— Eoh ! oah ! — appelait le volé.

L'écho de la montagne répondit :

« Eoooh ! oaaah ! »

Si M'ahmed atteignit une hauteur à sa convenance, s'y arrêta et saisissant le tamis, il s'en servit comme d'un tambour afin de faire tam-tam.

— Holà ! — déclara-t-il, — si le hérisson dansait la danse du ventre, moi j'en joue la musique sur ce beau tamis : Doum... bedé doum ! Doum !... bédé doum...

Attiré par le bruit de cette musique, un lion s'approcha. Il gambadait en mesure car le rythme en était irrésistible.

Le chacal fut épouvanté de son succès ; néanmoins, par l'effet même de sa terreur, il ne pouvait retenir ses pattes de frapper le tamis.

— Que fais-tu là, M'ahmed, — demanda le lion?

— De la musique, Seigneur.

— En quel honneur?

— Vous sachant dans le voisinage, j'ai voulu vous être agréable.

— Je ne te savais pas musicien, — gronda le lion.

— Puissant Seigneur, je suis même musicien de profession; ma grand'mère l'était et mon père m'en apprit les principes.

Le lion, soupçonneux, aperçut alors la peau et questionna :

— A quoi te sert cette dépouille?

— J'en fabriquerai des sandales.

— Comment cela ! Tu n'es pas cordonnier?

— Si l'on peut dire, mon grand-père raccommodait les savates et ma mère m'enseigna ce métier.

— Ah ! Ah ! je veux te mettre à l'épreuve. Tu vas me fabriquer avec cette dépouille une paire de bouaffas [1].

— Volontiers, mais je ferai remarquer à ta Seigneurie que le cuir de chèvre ne lui sera d'aucun usage. C'est bon pour un léger chacal. Un lion ne peut marcher honorablement que sur du cuir de vieille vache. Seigneur, procurez-moi une peau et je suis à vos ordres.

Aussitôt le lion se mit en chasse et rapporta la vache unique d'un pauvre homme. L'ayant examinée, Si M'ahmed fit la moue :

— Je vous avais recommandé, Seigneur, de me donner une vieille vache. La peau de celle-ci est fragile comme l'épiderme d'un homme.

— Je t'entends, M'ahmed. Je vais te satisfaire.

Or, tandis que le lion, suant et soufflant, montait jusqu'au sommet du Ajurjura pour trouver une bête à la convenance de son savetier, celui-ci mangeait les morceaux les plus délicats de la jeune vache.

Successivement ce sévère cordonnier refusa six vaches au lion sous le prétexte que l'une avait le pelage rouge et l'autre les cornes croisées, ce qui nuit à la qualité du cuir. Enfin lorsqu'il vit le lion époumoné, presque incapable de se traîner, il daigna se déclarer satisfait de la septième vache.

— J'ai une façon personnelle de prendre mesure, — dit-il au lion, — et afin que les bottes que je te destine soient parfaitement à ton pied, si tu le veux bien, je vais les tailler et te les coudre sur tes pattes elles-mêmes.

— Je n'y aurais jamais pensé, — applaudit le lion en offrant d'abord ses pieds de devant.

Si M'ahmed lui applique aussi étroitement qu'il le peut la peau chaude encore et flexible de la vieille vache et, prenant une longue alène, il commence à coudre.

— Aï ! Aï ! — gémissait le client, — tu me piques, M'ahmed.

— Plaignez-vous donc, Seigneur ! Ne comprenez-vous pas qu'ainsi vos bottes vous tiendront au poil et que vous n'aurez jamais la honte de les perdre en faisant vos admirables bonds.

— Tu raisonnes avec justesse, mon ami. Je surmonterai donc ma souffrance. Passe derrière et fabrique-moi la seconde paire qui m'est nécessaire.

1. Sandales kabyles.

— Avec plaisir, Sire, — répond le chacal en passant son alène à tort et à travers, ce qui provoquait les soubresauts du patient cependant fier de posséder les chaussures ajustées.

— Voyez comme elles vous font les pieds élégants.

— Il est possible, M'ahmed, mais elles me gênent un peu.

— Dans une heure elles se seront assouplies, Seigneur. Le cuir en est encore informe. Il faut maintenant aller les sécher ; elles prendront leur élégance.

Le lion n'étant pas accoutumé à marcher botté, se dirigea maladroitement vers la falaise où le soleil brûlait et, comme un Kabyle se chauffe l'hiver à son feu, il offrit la peau de vache aux flammes solaires. Donc il arriva ce qui devait arriver, à savoir que la peau se rétrécit horriblement et que les pattes du lion se trouvèrent comme prises entre quatre étaux.

— Par Dieu ! Eh ! Holà ! Savetier, retirez-moi vos maudites bottes.

Le cordonnier M'ahmed crut s'étouffer de rire. Prenant le large, du sommet d'une colline, il cria :

— Seigneur, lorsqu'on achète des chaussures neuves elles paraissent toujours un peu dures. Il faut les « faire » et, le mieux, pour y parvenir, c'est de marcher.

— Tu dois avoir raison. Levons-nous, — s'écrie le lion qui, s'étant remis debout, après quelques pénibles enjambées dut s'arrêter.

— Au nom d'Allah, Seigneur, — l'encourageait M'ahmed, — marchez d'un bon pas ou sinon je ne garantis pas le succès.

Le lion essaie donc un de ses anciens bonds glorieux, mais quand il retombe, ses pieds endoloris ne peuvent le soutenir et il roule au fond d'un ravin rempli d'agaves qui le lardent de leurs feuilles acérées.

De bonheur, M'ahmed se tord sur le sol et se sauve ensuite sans se laisser apitoyer par les rugissements du Seigneur à longue crinière.

Des perdrix couraient dans les orges. Elles accourent. Pattes en l'air le lion gigotait essayant de se délivrer de ses maudites bottes et il leur explique son cas.

— Jure-nous, Seigneur, que tu ne nous mangeras pas si nous te sortons d'embarras.

— Je vous donne ma parole que je ne toucherai pas à une plume de vos ailes.

Rassurées, les perdrix volent à la source et vont prendre de l'eau dans leurs becs qu'elles versent sur les chaussures du lion. Leurs becs étant petits, elles doivent recommencer souvent leur voyage. Après un certain temps, les peaux humectées se détendent.

— C'est le moment de t'en délivrer, Sultan.

— Et comment cela?

— Écarte les jambes et les coutures éclateront.

Le pauvre Sultan fit le plus grand écart, et, enfin, avec un bruit terrible, les quatre bottes volèrent en éclats par-dessus les oliviers. Satisfait, le lion rugit.

— Perdrix, que Dieu vous accorde une part de la crainte que j'inspire.

« Hélas ! Vœu dérisoire », pensèrent les perdrix en reprenant la chasse des insectes dont elles se nourrissaient.

Plein de fureur, le lion se met aussitôt à la poursuite de M'ahmed. Il l'aperçoit enfin à l'orée d'une oliveraie, le guette, s'enlève d'un bond haut comme une maison et retombe juste à l'endroit où se trouvait le chacal, mais celui-ci au bruit de la grosse respiration du Sultan, se doutant du péril qui le menaçait, s'était jeté dans le trou d'un gros olivier noueux. Malheureusement, en piquant la tête la première, il avait oublié que sa queue dépassait son abri. Dépité, le Sultan croyait son assaut manqué.

— Seigneur, inutile d'attendre, — dit M'ahmed, — j'ai mangé six vaches presque à moi seul, des vaches que tu me procurais pour mon agrément, sois-en remercié ! je peux jeûner maintenant une semaine. Toi, tu as l'estomac vide et il te faudra m'abandonner avant ce soir.

Le lion navré allait s'éloigner quand il aperçut la queue et mit ses griffes dessus en rugissant :

— Oh ! Oh ! Je vais t'arracher de ton refuge.

Quoiqu'il souffrît, M'ahmed eut la force de plaisanter :

— Ma queue ! Tu te trompes, Seigneur. Ta vue baisse ; tu tiens une racine de l'arbre, pas davantage.

— En tous cas cette racine a goût de chacal, — gronda le lion en la croquant. — Maintenant, — continua-t-il, — je puis

m'éloigner ; je te reconnaîtrai parmi les tiens, chacal sans queue, et je te mangerai. — Et, au petit trot, le lion se rendit à son affût dans la forêt.

Après le départ du Sultan, notre malheureux chacal, anxieux, se rendit près d'une source et l'eau calme lui servant de miroir, il se rendit bien compte qu'à cinq cents pas, un œil exercé s'apercevrait aussitôt de ce qui faisait défaut à son arrière-train. D'autant plus que Si M'ahmed avait l'habitude de jouer avec sa queue. Tantôt il la maintenait droite, et tantôt il en balayait la route et, quelquefois encore, il s'en chatouillait les flancs. Parfois même il portait sa queue entre ses jambes, lorsqu'il lui était arrivé une mésaventure. Maintenant il allait être privé de tous ces jolis effets de la coquetterie.

Songeur, Si M'ahmed s'assit sur son derrière ; son esprit subtil crut enfin trouver un remède à sa situation. Il se rendit chez Bou-Kalfa, le jardinier d'Ichardiouen et obtint de lui, contre la promesse qu'il n'attaquerait plus ses poules, un plant de figuier.

Comme il emportait le petit arbre, Bou-Kalfa s'écria :

— Tiens ! Tu n'as plus de queue, M'ahmed?

— Plutôt que j'aille m'embarrasser d'une queue lorsque je suis en route pour affaires sérieuses. Ma queue est restée accrochée au mur de mon terrier où je la retrouverai.

Bou-Kalfa s'exclama les mains jointes :

— Quel miracle !

Ayant trouvé une terre fertile, M'ahmed y planta son figuier et lui donna tant de soins que, le lendemain matin même, il produisait des figues parfumées qui, en s'ouvrant à maturité, montraient leur douce chair.

A l'instant, M'ahmed convoqua les chacals du voisinage.

— Accourez, je viens de découvrir un figuier aux fruits délicieux.

Aux crix perçants de leur compagnon, ils s'en vinrent de la plaine et de la montagne et, le museau levé vers les figues, ils tiraient la langue de convoitise. Comment atteindre ces fruits? Le tronc était élevé. Ils essayèrent de bondir jusqu'aux branches :

— Allons ! Allons ! Ces bonnes figues valent bien que vous vous fatiguiez un peu, — les encourageait M'ahmed.

Et les chacals, petits et grands, s'enlevaient à des hauteurs qu'ils n'avaient jamais atteintes. Les vieux chacals eux-mêmes, grands-pères et grands'mères, retrouvaient leur vigueur pour tâcher de croquer au vol une figue mielleuse.

— Vous dansez, mes frères, mais ce n'est pas sauter, — leur criait M'ahmed.

Enfin les chacals éreintés, altérés, cessèrent de bondir. Ils renonçaient avec tristesse à ces fruits succulents lorsque M'ahmed s'écria :

— Sommes-nous sots ! J'ai trouvé le moyen d'atteindre le sommet de ce figuier sans peine. Rapprochez-vous de l'arbre. Je sauterai sur vos reins et, de là, j'empoignerai les basses branches. Une fois dans le figuier, je cueillerai les figues et vous n'aurez plus qu'à ouvrir vos bouches pour qu'elles vous tombent dans le ventre.

Les chacals rirent de bon cœur. Comment n'avaient-ils pas songé à faire la courte échelle à leur camarade?

S'étant rangés sous l'arbre, M'ahmed sautait et trottait de telle façon sur leurs dos que ses pattes chatouillaient les chacals qui ne pouvaient tenir en place et se dérobaient.

— Resterez-vous immobiles? — maugréait M'ahmed.

— Facile à ordonner, tu nous chatouilles, ami.

— Si vous continuez à gigoter, je ne pourrai pas grimper dans le figuier.

— Quel malheur ! — gémirent-ils.

— Attendez donc. Il me vient une idée. Pour vous empêcher de remuer, je vais vous attacher par la queue au tronc de l'arbre.

— Ta volonté soit faite, M'ahmed, mais cueille vite les figues, nous ne pouvons plus avaler notre salive tellement nous souffrons de la soif.

Ayant trouvé un lien dans un champ voisin, M'ahmed lia solidement au tronc ses compagnons et atteignit les branches en déclarant :

— Comme vous m'avez aidé à gagner le sommet de cet arbre, vous serez les premiers servis.

Ils ouvrirent tous des gueules capables d'avaler des potirons.

— A toi, Rousseau, — dit M'ahmed en désignant le plus

grand des animaux attachés, et il lança la figue un peu devant sa tête et de telle façon que s'il pouvait la flairer, il devait se contenter de la regarder avec des yeux exorbités.

— A toi, maintenant, Jaunet, — reprit-il, et il jetait à un pouce des dents du jaunet, qui en pleura de dépit, une figue dodue, luisante et parfumée.

Avec des airs gracieux M'ahmed continua sa distribution à la ronde. Pas un chacal ne put toucher un fruit.

— Trop loin ! Tu te moques de nous, — crièrent-ils mécontents.

— Que ne le disiez-vous, frères, — répondit aimablement M'ahmed, et il laissa tomber contre le tronc même, entre leurs queues, des figues encore plus grosses et plus savoureuses.

Cependant leurs cuisses étaient si fort pressées contre l'arbre, qu'il leur fut impossible d'y fourrer le nez et plusieurs attrapèrent des torticolis dont ils restèrent infirmes.

Leur fureur éclata :

— Descends nous détacher, M'ahmed.

A ce moment, M'ahmed mima la plus vive terreur :

— O Dieu grand ! nous sommes perdus, amis. Les loups ! Les loups !

A cet avertissement sinistre, les malheureux chacals sentant la mort passer dans leurs poils s'arrachèrent avec un tel effort du figuier qu'ils y abandonnèrent leurs queues dans le lien et ils se sauvèrent vers leurs tanières.

Après avoir mangé toutes les figues, M'ahmed déclara :

— Maintenant, je suis tranquille.

En effet, l'après-midi, le lion voulant se venger de son cordonnier se mit à sa poursuite. Sa déception fut vive en rencontrant deux, puis dix, puis vingt chacals privés de leur queue.

— Ah çà ! que signifie? M'ahmed aurait-il dit vrai?

Le cerveau pesant du Sultan se troubla et il en vint à conclure, qu'au contraire, il lui fallait chercher son exécrable savetier parmi les chacals possédant queue.

De temps à autre, dans ses voyages, il lui arriva donc d'en dévorer à tout hasard, pour se venger.

Et M'ahmed vécut heureux.

***

CHAHADA NETTENACHE [1]

Le Témoignage de douze.

... Un berger distrait rentrant son troupeau oublia une de ses chèvres dans la montagne. La nuit vint, noire comme les yeux des femmes. La lune se leva et la fontaine devint blanche comme le front des jeunes filles. La chèvre monta sur un rocher et son ombre se refléta dans le miroir des eaux.

Un chacal survint et, trois fois de suite, il se jeta dans la source afin d'y atteindre l'ombre.

La naïve petite chèvre, qui ne comprenait rien aux bonds du chacal, lui demanda ce qu'il cherchait.

Entendant cette voix qui lui parvenait de la hauteur, le chacal demanda :

— Je ne vois rien? Où es-tu?

— Jure-moi que tu ne me feras aucun mal, Si M'ahmed, et je descends.

— Je le jure.

La chèvre étant arrivée près du chacal, celui-ci la trouvant grasse à point lui commanda de passer devant lui.

A peine s'étaient-ils mis en marche que Si M'ahmed gronda :

— L'on dirait que tu cherches à m'incommoder car tu soulèves une poussière horrible avec tes pieds et tu m'aveugles. Au fait, il m'en souvient, j'avais prêté onze mesures d'huile à tes parents. Rends-les moi ou je te dévore.

— De l'huile, à mes parents? — se récrie la pauvrette. — Comment cela? Je n'en eus pas connaissance.

Un renard survint à ce moment. Pensant obtenir quelque bénéfice de cette querelle, il déclara :

— Je fus témoin de ce prêt, Si M'ahmed, et tu te fais tort. Tu ne remis pas moins de douze mesures d'huile. Je le jure.

— Nous te donnons une heure pour t'acquitter, chèvre, — reprit M'ahmed. — Va !

La malheureuse versa des larmes et s'éloigna.

1. Ce proverbe est fréquemment cité en Kabylie. Il rappelle curieusement la fable du loup et de l'agneau.

Au détour du sentier, la chèvre rencontra un sloughi altéré ; tout le jour, il avait couru. Par pitié elle lui offrit de l'allaiter.

Lorsque le sloughi se fut désaltéré, il dit :

— Je voudrais te rendre service pour te remercier.

Lui ayant conté son aventure, la chèvre sanglota.

— Au lieu de pleurer, va chercher un mezoued[1] et tu l'offriras au chacal et au renard.

Étant arrivée près d'eux, la chèvre déclara :

— Voici ce que je vous dois.

— Eh quoi ! y aurait-il de l'huile en cette poche, — gronde Si M'ahmed méfiant, et il tourne autour du mezoued.

Plus vorace, le renard en délie les cordons et pénètre dedans. Survient le sloughi qui mange ce faux témoin empêtré dans son cul-de-sac, quant au malin Si M'ahmed, il court encore.

CHARLES GÉNIAUX

1. Sorte de bissac.

LA CRISE

DE

L'INDUSTRIE DES ÉTRANGERS EN SUISSE

Il existait en Suisse, avant la guerre, une « question des étrangers » : ils menaçaient de l'envahir et de l'absorber. Cette question, la guerre l'a violemment résolue, en la supprimant. Les maisons d'étrangers sont vides de leurs hôtes, et le « voyage en Suisse » est d'avance désenchanté : il y manquerait cette quiétude des anciens jours, qui communiquait tant de charme au simple repos contemplatif, et cette humeur légère qui nous poussait aux courses aventureuses; il y manquerait surtout, dans plus d'une famille, celui dont la joie était inséparable de la sienne.

La gaîté française a déserté la Suisse ; mais c'est surtout la disparition des Allemands qui a ruiné l'industrie hôtelière. Dans la multitude nomade, comme dans la colonie fixée, les Allemands étaient de beaucoup les plus nombreux. Ils comptaient largement pour un tiers dans l'effectif total; mais, plus encombrants que les autres, ils paraissaient plus nombreux encore. Ils appartenaient à toutes les classes sociales : diplomates, militaires, hobereaux, professeurs, étudiants, *doktors* innombrables, petits boutiquiers en voyage de noces. Les burgraves, traits durs et colorés, grosses moustaches grises tombantes, fumaient d'éternels cigares sous les vérandas

des grands hôtels; les hommes mûrs déambulaient en masse à la foire cosmopolite des villages célèbres. Les plus jeunes et les plus ingambes grimpaient d'un pas régulier et lourd sur les sentiers de chèvre qui conduisent aux glaciers, revêtus d'un costume verdâtre, coiffés à la tyrolienne, le sac aux épaules. C'étaient de grands marcheurs, mais qu'on voyait rarement s'arrêter pour admirer les sites; ils escaladaient, dînaient au *Kulm*, et dévalaient de bonne heure. Les étudiants, criards et gesticulants, lançaient à toute volée les rudes onomatopées teutonnes. Les femmes étaient éminemment « pratiques » : en jupe courte, voire en jupe-culotte, les cheveux nattés, portant le sac, elles bravaient l'opinion de tous les autres peuples. A Pontresina, par une grosse pluie, je vois encore deux robustes Allemandes, qui, sans prendre le temps d'ôter leurs sacs, s'étaient enveloppées de longs imperméables flottants, merveilleusement insouciantes de leur gibbosité occasionnelle. Les petits couples boutiquiers, moins entraînés que leurs classes dirigeantes, erraient un peu à l'aventure, ne se risquant guère aux ascensions importantes.

A table d'hôte, beaucoup plus silencieux, les Allemands se reconnaissaient à leurs habitudes spéciales et à leur application consciencieuse. Les jeunes gens employaient leurs couteaux à des usages pour lesquels les nôtres se servent ordinairement de leurs fourchettes ; ils coupaient leur pain en s'étayant du coude sur la nappe : peu exigeants d'ailleurs, se contentant de la quantité, et si elle ne se rencontrait pas pour tout le monde, s'efforçant de l'assurer pour eux-mêmes. Souvent, dans les petites pensions, où rien n'est en excès, leur redoutable présence effarait les cuisines et consternait leurs voisins immédiats. N'importe : leur masse était énorme, leur dépense ne l'était pas moins, et leur disparition seule équivaut à un désastre.

Les nations alliées, dans leur ensemble, fournissaient un contingent à peu près égal à celui de l'Allemagne; l'affluence des Américains était assez considérable. Les neutres eux-mêmes n'ont pas désiré revoir les Alpes : les Suédois, les Hollandais, les mandarins de l'Extrême-Orient, dont l'appoint n'était pas négligeable, auraient à user de deux voies également défavorables : celle de la mer, infestée par les pirates, et celle

qui traverse, au prix de sérieuses difficultés, les pays belligérants, dont la Suisse est totalement encerclée. Il est à peine besoin d'ajouter que la cherté universelle de la vie a singulièrement refroidi la passion des voyages.

Cependant, la nécessité de distraire les enfants, le besoin de se soustraire soi-même un moment à une lourde atmosphère, enfin un reste de curiosité capable de donner quelque aliment à des esprits désœuvrés auraient pu conduire en Suisse un certain nombre de familles françaises. Cet été, n'a-t-on pas vu sur nos grandes plages, dans les montagnes des Pyrénées, du Dauphiné et de la Savoie, une foule, sinon aussi animée, du moins aussi nombreuse qu'autrefois? Mais en France — et cette considération s'impose également à nos alliés — chaque famille peut se tenir en communication rapide avec les siens; en Suisse, le retard prolongé, l'incertitude même des correspondances ne satisferaient pas cet impérieux besoin. On ne se soucie pas d'ailleurs d'y rencontrer des Allemands; et les Allemands ne se soucient pas davantage d'y rencontrer des Français ou des Anglais. Enfin, les formalités du passage à la frontière, dont on s'exagère la fatigue et les complications, le change onéreux du billet de banque ont suffi à dissiper ces velléités d'exode chez les touristes éventuels, vieux célibataires, femmes isolées, ou demi-malades, très peu disposés à affronter les moindres risques.

***

Devant cette situation lamentable, que sont devenus les hôteliers suisses? Dès les premiers jours, presque tous ont dû fermer leurs portes, non seulement à cause de la fuite éperdue de leurs hôtes, mais en raison de la raréfaction subite de leur personnel. Nombre de sommeliers, maîtres d'hôtel, ou concierges allemands, plus ou moins naturalisés, ont dû rejoindre leur corps, et la mobilisation a envoyé à la frontière suisse une grande quantité de nationaux [1].

1. Il faut observer que parmi ceux qui sont demeurés libres, ou qui sont revenus par la suite, très peu ont pu retrouver leur emploi. D'après une statistique de l'*Union Helvétique* (société suisse des employés d'hôtel) sur 5 950 employés (dont 1 355 cuisiniers, 1 507 sommeliers ou sommelières, 1 382 concierges et cochers, 651 secrétaires ou femmes de chambre, 981 de catégories diverses) 4 355 ont dû aller à l'étranger, n'étant pas propres à un autre métier.

Certains propriétaires ont fait des efforts consciencieux pour subsister. La réclame a tiré de pâles feux d'artifice, à frais communs pour certaines régions. Moins flamboyante en polychromie murale, elle a étalé dans les dernières pages des grands journaux sa littérature éplorée; elle s'est risquée à exalter, en style de télégramme, la magnificence des Alpes. Il y a eu, sous une forme nécessairement très réduite, un renouveau de ce lyrisme commercial qui associe, dans une énumération concise, le chauffage central, les commodités balnéaires, les attractions du baccarat et la *poésie* des couchers de soleil. Mais il a fallu, par mesure d'économie, supprimer les évocations romantiques des personnages illustres. Jadis l'*industrie* se couvrait de grands noms de la littérature étrangère, pour impressionner les âmes qui aiment à retrouver, sur les lieux mêmes, les ombres et les souvenirs de ceux qui les ont célébrés. Il en est trois qui « rendaient » beaucoup : Schiller pour le lac des Quatre-Cantons, Byron pour la pointe orientale du Léman, Rousseau pour le pays vaudois. A Vevey, le propriétaire de la *Clef* avait fait graver en lettres d'or, sur une plaque de marbre scellée au mur de son hôtellerie, quelques lignes des *Confessions* : « J'allai à Vevey loger à la *Clef*... et je pris pour cette ville un amour qui m'a suivi dans tous mes voyages. » Sur la route de Meyringen au Grimsel, un aubergiste avait osé davantage : il avait arboré, sous son enseigne, un verset de l'Évangile : « Venez à moi, vous qui avez faim, et je vous rassasierai. Venez à moi, vous qui avez soif, et je vous rafraîchirai. » Mais on s'était ému du scandale, et il avait dû badigeonner la citation.

Aujourd'hui, l'ingéniosité est plus fruste. L'Oberland se proclame « la contrée idéale pour le réconfort physique et moral; soixante-quinze stations climatériques; panoramas de rêves; promenades ravissantes, chutes d'eau, gorges, grottes et cavernes ». L'Engadine s'intitule « un véritable Eldorado »; Saas-Fee, la « Perle des Alpes ». Le Val d'Illiers observe que « ses vergers font face à la Dent du Midi ». Les bains de Baden, où jadis Montaigne a vu les Allemands « grenouiller du soleil levant au soleil couchant », insinuent que le séjour y est « idéal, et en pays neutre », pour que nul ne l'ignore. Sierre vante ses cures de raisin, Lavey ses bains de boue,

Bex ses bains de sel. A Davos, royaume de la tuberculose, certains hôteliers déclarent hautement, pour rassurer leurs visiteurs hypothétiques, qu'ils ne reçoivent pas les poitrinaires. Là où il est impossible de pratiquer des cures spéciales, il reste toujours la ressource de la « cure d'air » et du « séjour tranquille », la perspective d'une riche flore alpine ou des truites fraîches.

Aux approches de l'hiver, la note change : il n'est plus question que de patinoires, de pistes, de hockey, de luge, de ski. « L'hiver oberlandais s'annonce dans toute sa gloire ! » C'est ainsi qu'on embouche la trompette à Interlaken ; et à Morgins un grand hôtel, qui semble avoir passé un traité avec les divinités alpestres, proclame avec assurance : « Neige assurée pendant tout l'hiver ! »

Mais les artistes qui sonnent cette fanfare semblent jouer sans conviction : la foule cosmopolite ne les entend plus. Les hôteliers ont donc dû se rabattre sur leurs compatriotes, jusqu'alors simples spectateurs de la grande foire européenne. Hélas ! Au point de vue industriel, dans leur propre patrie, les Suisses ne valent pas les étrangers. Cependant, on s'est résigné à se contenter d'eux ; on leur a fait remarquer qu'il y avait pour eux, en temps de guerre, une occasion exceptionnelle de connaître enfin leur pays.

Certes, les Suisses indépendants de l'*industrie*, ceux qui ont des loisirs, quelque aisance et de bonnes jambes, sont pour la plupart de fervents touristes. Le Club Alpin Suisse se recrute surtout parmi les juristes, les professeurs, les pasteurs, les étudiants, les fonctionnaires. Ils hésitaient pourtant à frayer avec la cohue cosmopolite ; ils appréhendaient les bals, les *beuglants* des Palaces, et dans les *pensions de famille* les entr'actes prolongés des repas. Leur intérêt était directement opposé à la prospérité de l'industrie hôtelière ; et plus celle-ci se développait, plus l'incommodité des déplacements s'accentuait pour eux.

Quant aux autres, petits bourgeois et gens du peuple, c'est à peine s'ils connaissaient leur canton. Les enfants de familles demi-aisées allaient, une fois dans leur vie, de la Suisse romande dans une famille de la Suisse alémanique, ou réciproquement, pour apprendre à parler leur « seconde langue »,

souvent pour s'enrôler dans l'industrie hôtelière. Mais ces mois d'apprentissage s'écoulaient ordinairement dans une grande ville, Genève, Lausanne, Zurich, Lucerne. C'est aussi vers les grandes villes que se précipitent les petits employés, les ouvriers, les paysans, qui prennent les trains d'assaut, le jour du jeûne fédéral ; et c'est à ces voyages urbains que se rapportent à peu près exclusivement leurs souvenirs de voyage. Tout récemment, dans un hôtel de Lucerne, une sommelière très intelligente, très « débrouillée », assez instruite, originaire d'un village lucernois, m'avouait n'être jamais allée au Righi !

Il y avait, semble-t-il, d'heureuses exceptions. Qui n'a rencontré sur les bateaux, ou dans la haute montagne, une caravane d'enfants des deux sexes, sac au dos, conduits par leur instituteur? Mais le cas n'est nullement général ; ces excursions ne sont possibles que grâce à la subvention d'une municipalité cantonale ou de celle d'un gros district ; ou encore par l'initiative d'une *société d'éducation*, comme à Plainpalais, où l'on a organisé des colonies de vacances, avec séjour prolongé. D'ailleurs l'adulte ne voyagera plus guère. L'industrie des étrangers, en développant chez les Suisses l'ardent désir d'exploiter les Alpes, a fortement contribué à éteindre chez eux le goût des excursions désintéressées, et à part l'*élite* professionnelle des cochers et des guides, les gens du peuple ne connaissent que le champ étroit de leur activité. Elle a immobilisé les boutiquiers dans leurs magasins, les fils d'artisans dans le vestibule ou dans la salle à manger des hôtels, sans leur laisser même le repos dominical. Tout ce monde donne des renseignements très exacts pour les courses de montagne ; mais nul n'y va pour son compte.

En ce moment, les gens aisés sont délivrés de l'obsession des étrangers ; et d'autre part, une foule de marchands de toute espèce gémit sur la disparition de ces clients extraordinaires. Les uns et les autres ont paru disponibles pour suppléer, ne fût-ce que dans une faible mesure, à la pénurie des recettes hôtelières.

Malheureusement, il était impossible de les accueillir comme des touristes ordinaires ; d'abord parce qu'ils étaient Suisses, ensuite parce qu'ils étaient trop peu nombreux. On a vu jouer

la loi de l'offre et de la demande d'une façon dont l'hôtellerie avait perdu l'habitude. Quand la demande est médiocre et l'offre énorme, il faut se plier aux circonstances et établir, par nécessité, des prix raisonnables. On leur offrit des *prix de guerre*. Étrange retour des choses ! Quand la vie se resserra dans les ménages suisses, elle fut à bon marché dans les hôtels.

C'est ainsi que quelques hôtels, çà et là, ont pu rester ouverts. Ces concessions, les diminutions de tarifs spontanément offertes par les chemins de fer de montagne, aussi éprouvés que l'hôtellerie, par-dessus tout, le plaisir inespéré de voyager en paix pendant la guerre ne laissèrent pas insensibles ceux à qui leur revenu, même diminué, permettait de braver la crise économique. Et plus d'un commerçant, atteint pourtant dans ses revenus, ressentit, avec le regret d'avoir perdu les étrangers, le désir de mettre à profit leur absence. Ce mouvement inusité s'est assez étendu pour engendrer une *sous-industrie*, celle des *photographies pour abonnements généraux*. On sait que, moyennant une certaine somme, le touriste peut, autant de fois qu'il lui plaît, pendant quinze jours, un ou trois mois, parcourir toutes les voies ferrées et monter dans tous les bateaux, sans être astreint à aucune de ces formalités dont on est excédé en d'autres pays ; et jusqu'ici les étrangers étaient seuls à utiliser ces abonnements commodes.

***

Mais la *saison* n'en fut pas moins désastreuse. Suivant M. Stigeler, chef du bureau de la *Société Suisse des Hôteliers*, les hôtels n'ont guère reçu en 1915 que le cinquième au plus de leur effectif ordinaire ; et dans ce contingent total les Suisses figurent pour les quatre cinquièmes. Cela revient à dire que pour cent touristes des années normales, il ne s'en est trouvé que vingt en 1915, et que sur ces vingt personnes il y avait seize Suisses ; donc quatre étrangers au lieu de cent. Mon observation personnelle me porte à penser que cette statistique, d'ailleurs sommaire, est encore trop optimiste.

A Genève, à Lausanne, à Berne, à Bâle, à Lucerne, on retrouve sans doute l'animation ordinaire des grandes villes ; mais ce n'est plus que l'agitation des gens pressés, remplis

de préoccupations utilitaires. Plus rien de ce carnaval européen, où se faisaient surtout remarquer les femmes, costumées en blanc de neige, en vert pomme, en rouge vif, de la tête aux pieds. Le long des Pâquis à Genève, ou du Quai National à Lucerne, tous les monuments de l'hôtellerie moderne, lourdes bâtisses érigées sous le vocable des grandes nations de l'Europe, sont implacablement silencieux, presque déserts devant les Alpes éblouissantes. Leur faste importun, qui gâtait les belles promenades riveraines, est aujourd'hui inutile, éteint, ridicule. Dans leurs jardins de façade, autrefois bondés de consommateurs polyglottes qui, vers quatre ou cinq heures, y accomplissaient les rites immuables du café ou du thé, on n'entrevoit même plus, prêts à accueillir d'improbables visiteurs, le chasseur empressé ou le serveur en habit noir. Les portes ne sont pas seulement closes, on les dirait verrouillées; le personnel apparent se résume invariablement en une matrone placide, sorte de gardienne séquestre, travaillant au crochet ou ravaudant du linge; Plus d'orchestre viennois ou tzigane, plus de violonistes napolitains; les musiciens manqueraient à la foule, si la foule ne manquait pas aux musiciens. A Lucerne, en faisant le tour d'un de ces établissements au nom français, honoré en ce jour de la présence d'un très illustre diplomate allemand, je distingue à la porte d'entrée de la rue une pancarte piteuse, renvoyant les voyageurs à l'entrée du quai, avec cette mention manuscrite : « Prix modérés ».

Pourtant, ces mornes établissements ne sont pas tous absolument inhabités. Quelques-uns, dans de plus petites villes, font même belle contenance en face de l'adversité. Quand on arrive, le soir, à l'une de leurs portes, on est saisi d'une appréhension très différente de celle qu'on éprouvait naguère. C'était alors l'étincellement des feux électriques, le fracas ininterrompu de la vaisselle, le débordement des convives dans les jardins : on redoutait d'être éconduit faute de place. Aujourd'hui, devant ce bâtiment silencieux, éclairé en veilleuse, il paraît invraisemblable qu'une porte hospitalière puisse s'ouvrir ; et, à supposer qu'on vous donne un lit, qu'on puisse vous y servir un repas. Cependant, ô surprise ! l'hôtelier ou l'hôtelière apparaît en personne et vous accueille

de la façon la plus gracieuse. Une chambre ! tant que vous voudrez : du rez-de-chaussée au troisième étage, elles sont toutes à vous, et au même prix ! Personne ne vous disputera la vue du lac, du torrent ou du glacier. Le souper? Il sera prêt dans un quart d'heure, et vous pourrez dicter votre menu [1]. Une sommelière sortie on ne sait d'où, se trouve tout à coup sous les armes, et dans tous ses atours. Cric ! crac ! les commutateurs électriques crépitent, l'établissement s'illumine, comme les feux de la rampe au lever du rideau. On vous conduit à l'ascenseur pour choisir votre appartement, puis au salon de lecture, que vous reconnaissez pour y avoir vu évoluer deux cents danseurs en 1913. La salle à manger, où vous entrez l'instant d'après, brille pour vous seul de l'éclat de toutes ses girandoles ; on vous y sert un souper fort bien préparé, dont on s'excuse comme s'il était indigne de vous. Il semble que vous soyez attendu et annoncé comme un personnage de distinction [1].

Le lendemain matin, tandis que vous faites vos tartartines de beurre ou de miel, l'hôtelier, instruit par le registre d'entrée de votre qualité extraordinaire d'étranger, vient, d'un air affable, s'informer de la façon dont vous avez passé la nuit ; il vous tient des propos d'une neutralité bienveillante, à laquelle le gouvernement fédéral ne trouverait rien à reprendre. Il s'excuse du pain « à farine entière » qu'il a été dans la fâcheuse obligation de vous servir ; il vous rassure sur la présence des voyageurs appartenant à la nation qui est en guerre avec la vôtre ; il n'y en a pas... il n'y en a pour ainsi dire pas.

Il y en a partout à Zurich. Nous avons remarqué, ici même, que Zurich est, de toutes les villes suisses, celle où résidaient le plus grand nombre d'Allemands [2]. Aujourd'hui, c'est la ville le moins négligée des visiteurs allemands, qui y sont plus assurés qu'ailleurs d'y retrouver des familles de compatriotes. Ces « indésirables » ont communiqué une animation de mauvais aloi aux hôtels, qui dans l'hiver de 1915-1916 furent presque remplis. Mais c'est là une exception. Lugano, par exemple, n'a hébergé que 2 099 touristes en juillet 1915, contre 8 670 en

1. Les choses ont changé dans ces derniers temps, par suite des difficultés croissantes du ravitaillement.

2. *Les Étrangers en Suisse* (1er août 1914).

juillet 1914 ; Berne, 8 330 contre 41 580 dans la même période, et la grande majorité de ces visiteurs étaient Suisses. La proportion a été plus minime encore à Bâle.

Mais les grandes villes ne sont pas le séjour préféré des touristes ; seraient-ils un peu plus nombreux dans les autres, sur le bord des lacs, dans les hautes vallées, dans les hôtels de grande altitude? Le passant le plus distrait est bientôt édifié.

Toutes ces charmantes petites bourgades, étagées sur la rive suisse du Léman, où les étrangers possédaient d'élégantes villas, Nyon, Morges, Rolle, Vevey, ne subsistent plus que par leurs modestes industries, d'ailleurs fort éprouvées. Dans leurs avenues modernes et aux alentours, tout est clos et désert, les Palaces ressemblent au palais féerique de quelque Belle au Bois dormant. Deux d'entre elles, Nyon et Morges, ont bénéficié de deux jours d'affluence : ceux où l'on inaugura le « banc » d'Édouard Rod, et le « bloc erratique » du naturaliste Forel. Plus loin, à travers tous ces villages romantiques, Clarens, Montreux, Territet, que l'industrie hôtelière a reliés en une file ininterrompue, l'impression est plus étrange encore. Nulle part peut-être, sauf sur les hauteurs voisines, à Glyon et à Caux, l'architecture et l' art des jardins n'ont réalisé des extravagances plus colossales, superposant terrasses sur terrasses, reliant des dépendances aux bâtiments principaux par des galeries vitrées, prolongeant chaque établissement de l'autre côté de la rue par un parc bien peigné, qui défend au public l'accès du lac et vous rappelle le nom de l'hôtel par le désagrément qu'il vous cause. Aujourd'hui, on croit se promener dans les voies modernisées d'une Pompéï restaurée par un facétieux décorateur. Cet alignement interminable de portiques, de vérandas, de colonnes doriques, de minarets et de clochetons, où la figuration est absente, nous rappelle ces édifices de bois peint ou de carton doré, érigés par des forains, qui attendent, la représentation finie, d'être démontés et empilés dans des voitures numérotées.

A la petite gare de Territet, on se demande si le funiculaire de Glyon fonctionne toujours. J'ai voulu en avoir le cœur net. Après une assez longue attente, car les horaires ont été réduits, j'ai fini par distinguer, descendant lentement, uniformément,

silencieusement, le minuscule wagon captif; quand enfin il atteignit le débarcadère, j'en vis sortir deux ou trois Vaudoises, un bébé et un caniche. Vers la Dent de Jaman, un sillon de vapeur entrevu révèle une ou deux fois par jour que le service des Rochers de Noye n'est pas interrompu.

La navigation sur les lacs est notablement réduite, et nul orchestre de violons ou de guitares ne berce les rares convives, attablés sur le pont, des airs démodés de nos avant-dernières opérettes ; on peut maintenant admirer les montagnes de la Savoie, sans entendre la *Matchiche* ou la *Veuve joyeuse*. Sur le lac de Thonne, devant l'éblouissant panorama de la Jungfrau, du Mœnsch et de l'Eiger, j'ai compté une vingtaine de passagers, dont un petit officier suisse assis sur le pont à côté de sa petite femme, décemment nippée. Tout le monde était d'humeur rassise : aucun de ces cris d'admiration, pareils à ceux dont les foules populaires saluaient le « bouquet » des feux d'artifice dans nos chefs-lieux d'arrondissements, et où se manifestait l'enthousiasme exubérant des étrangers.

Le lac des Quatre-Cantons, bordé de montagnes légendaires et de prairies héroïques, est moins délaissé. Mais les Suisses qui s'y embarquent ne s'arrêtent point aux stations secondaires. Si le *Freilicht Theater*, le théâtre antique, était ouvert quand je passai devant Hertenstein, on ne s'y écrasait assurément point, car il n'y descendit qu'une dizaine de personnes. Sur la rive opposée, le Burgenstock, couronné de son groupe de Palaces, n'exerça pas plus de séductions; à mi-côte, un « grand hôtel », qui recueillait d'ordinaire les touristes de moindre importance, était brillamment orné, à toutes les fenêtres, d'amples draperies ménagères que des servantes robustes, utilisant leurs loisirs, fustigeaient à la manière forte. A Witznau, d'où l'on monte au Righi par le chemin de fer à crémaillère, on apercevait les galons de deux ou trois portiers ; la terrasse d'une pension abritait trois consommateurs. La locomotive du *Righi-Bahn* manœuvrait, haletait, stoppait, déversait enfin une petite fournée de Suisses authentiques qui allaient attendre le prochain bateau. La plupart étaient des paysans aisés, taciturnes et massifs, tout de noir vêtus, avec le large chapeau noir en ombrelle ; des femmes d'aspect

monastique, avec de grandes coiffes noires protégeant bien les oreilles. Esclave du devoir hôtelier, l'autobus du *Witznauerhof* décrivit une courbe majestueuse, et retourna à vide, comme il était venu sans doute, à son garage.

Aux grandes altitudes, dans ces villages que le mode a récemment tirés de leur obscurité pastorale, se rencontre le « dernier carré » des étrangers, gens âgés ou minces adolescents qui soignent leurs bronches à Sierre ou à Leysin, leur neurasthénie à Saint-Moritz ou à Pontresina. Davos demeure, pendant la guerre, le royaume encore très peuplé de la tuberculose ; un sanatorium colossal, construit très à l'écart pour les Allemands, n'est nullement désaffecté.

L'Oberland, où la population presque tout entière vivait de l'étranger, se lamente de sa solitude. Inconsolable de ne plus voir d'Allemands, des hôteliers ont exhalé, dans une feuille locale, une fureur comique contre les Alliés; ils ne recevront pas, la guerre finie, cet appoint négligeable des vaincus. Il ne faut voir dans cette grande colère que la manifestation impulsive d'une industrie violemment atteinte, un jugement grossier de la puissance des peuples d'après les bénéfices comparés qu'ils ont fournis. Cette incartade a suggéré à d'autres propriétaires une « profession de foi » favorable aux Alliés, dont ceux-ci doivent s'enorgueillir un peu et rire davantage. Puisque certains de leurs confrères refusent d'héberger le monde latin, il y a une spécialité à prendre ; et l'un d'eux a exposé dans un journal parisien sa ferme intention de refuser un gîte aux habitants des Empires centraux. Paternellement, dans son bulletin officiel, l'*Union Suisse des Hôteliers* donne aux uns et aux autres le sage conseil de rester strictement neutres. Quoi qu'il en soit, l'Oberland est la contrée d'exploitation la plus éprouvée par la guerre. L'aspect d'Interlaken est plus désolant encore que celui de la « Riviera Suisse » ; et ce village factice est extraornaire par tout ce qu'il ne montre plus. J'ai trouvé à la gare, en y débarquant, neuf portiers, dépourvus de toute correction ; plus nombreux que les arrivants, ils ne se donnaient même plus la peine d'aboyer. Dans la cour, où stationnaient trois voitures, j'ai constaté sans trop de fierté que ma personne,

autrefois obscure et dédaignée, ne passait point inaperçue ; les cochers multipliaient sur mon passage de bienveillantes invitations. Sur le Hoheweg, où j'avais vu tant de falbalas et de coiffures étranges, tant de feutres à plumet et tant de chapeaux de paille hauts de forme, tant de vestons mondains et de redingotes pastorales, tant de montagnards ceints de cordes et le piolet à l'épaule, remplissant la rue, refluant dans les boutiques, envahissant les cafés, accaparant les bancs, il me semble que je suis seul, et c'est une sorte d'événement que la rencontre d'un passant. Quelques bijoutiers, pâtissiers et marchands d'objets sculptés déploient leurs splendeurs, diminuées jusqu'à la plus simple expression, pour un public imaginaire. J'ai bien revu, derrière les grandes glaces d'un magasin clair, les fines dentelles de Saint-Gall ; mais je n'ai pas retrouvé, réclame vivante installée devant la porte, la brodeuse du pays san-gallois. C'était d'ordinaire une belle fille ; coiffée d'une sorte de casque doré, qui ressemblait à celui du bouillant Achille sur les scènes du XVIIe siècle, cette Pénélope de plein air manœuvrait agilement son métier compliqué, autour duquel s'amassait la foule. Elle est retournée dans son canton, qui est peut-être celui de Genève.

Presque tous les hôtels m'ont paru fermés ; les propriétaires, renonçant à la partie, avaient émigré vers ces cieux inconnus où les hôteliers déconfits vont cacher leur désespérance. Sous leurs portiques poussiéreux, dépourvus de leur matériel, pendaient en désordre les lianes des tristes clématites ou des glycines effeuillées. Impassible et sereine, dans cette après-midi fraîche, au delà de la large et profonde échancrure de Lauterbrunnen, la Jungfrau étalait les champs de ses névés bleuis, et les lamelles de ses glaciers dentelés ; elle allait bientôt se dorer, sous le jour finissant, de ce « rosissement » suprême qui la fait apparaître comme un vaste flambeau allumé seul au-dessus des vallées obscures. Pour l'admirer, à part moi, il ne se trouvait, au rond point du Kursaal désert, assis sur un de ces bancs que l'édilité d'Interlaken réserve aux étrangers et interdit aux habitants, qu'un gentil petit couple suisse, que la Jungfrau ne semblait pas beaucoup intéresser.

J'arrêtai un cocher, tout réjoui de l'aventure ; ma voiture

roula dans le village abandonné. Ce cocher, assez jovial, prend la crise avec philosophie. En temps ordinaire, il est guide ; il me tend son carnet rempli d'attestations élogieuses, dont les dernières datent de 1913. Les guides, me dit-il, ne sont qu'à demi satisfaits du programme outrancier de l'industrie des étrangers ; ils n'approuvent pas qu'on établisse de trop nombreuses et trop bonnes routes ; surtout ils maudissent les voies ferrées nouvelles. Mon cocher perd un instant sa bonne humeur en parlant du chemin de fer de la Furka ; le poing tendu dans la direction du glacier du Rhône, il outrage le propriétaire lointain du grand hôtel, qui a poussé à l'établissement de cette ligne. D'ailleurs, « c'est joliment bien fait pour lui » : depuis qu'on va en chemin de fer de Brigue à Göschenen, on ne fait plus que passer à l'hôtel du Glacier, tandis qu'autrefois on s'y reposait, on y couchait, on y séjournait plusieurs jours.

Sur cette admirable route de Lauterbrunnen, que parcouraient incessamment jadis les automobiles et les landaus en fête, je n'ai rencontré que deux ou trois chariots pesants, quelques paysans marchant d'un pas égal, le dos courbé sous les fardeaux fourragers. Pas d'autre bruit dans la vallée que celui de la Lutschine, bondissant à travers les rochers et les arbres. L'épreuve était concluante ; et je ne jugeai pas à propos de poursuivre au delà de Zedweilutschinen.

Le train du Simplon est un excellent poste mobile d'observation pour toute la vallée du Rhône ; en trois heures il la parcourt tout entière jusqu'à Brigue. J'ai vu monter à Bex un touriste, deux à Martigny ; à Sion, ce furent quelques fonctionnaires cantonaux, ayant en main ces grandes enveloppes jaunes dont usent, en guise de serviettes, les gens d'affaires ou les hommes politiques en activité de mandat. Personne à Vernayaz, où la Pissevache épandait vainement ses larges nappes blanches ; l'hôtel des Gorges du Tricut était clos comme une prison. A Sierre, rien d'autre que deux portiers venus pour un constat de carence ; à Louèche, rien, pas même le moindre tablier vert ; à Viège, quelques personnes paraissaient disposées à prendre le tramway de Zermatt. J'ai dû pousser jusqu'à Brigue pour remarquer non pas une affluence, mais un certain mouvement de voyageurs. Dans le « grand hôtel »

du lieu, une douzaine de Suisses étaient attablés, leurs propos rares résonnaient dans la salle haute; le personnel domestique était réduit à une sommelière peu exercée, qui perdait la tête devant cette foule sans doute inaccoutumée.

Je n'ai pas visité Grindelwald, Lauterbrunnen, Weugen, Frütigen, Adelboden, Spiez, Saint-Beatenberg. Mais ils ne sont pas mieux favorisés qu'Interlaken ni le Valais. Les feuilles d'étrangers, autrefois bondées de listes interminables, sont réduites à quelques minces pages. Les hôtels de grandes altitudes, ceux de l'Eggishorn, du Pilate, du Righi, du Faulhorn, de Zermatt, ne figurent plus sur ces listes, ne s'étant pas souciés de proclamer leurs déboires. A Kandersteg, en 1913, le « beau fixe » amenait brusquement, du jour au lendemain, des milliers de voyageurs; m'étant présenté sans succès à plusieurs portes, je finis par recevoir d'un des propriétaires un avis charitable : « Si j'ai, me dit-il, un conseil à vous donner, c'est de partir immédiatement pour Frütigen, car vous ne trouveriez pas un lit dans tout le pays ; hâtez-vous, le dernier train part dans cinq minutes. » Le conseil était bon ; mais en 1915 ou en 1916, je n'aurais pas couru le risque, à Kandersteg, de coucher à la belle étoile.

Ma rapide enquête a confirmé la statistique sommaire de l'*Union Suisse des Hôteliers* : il n'y a pas actuellement deux visiteurs étrangers, pour cent d'autrefois. Les coureurs de glaciers, les touristes aventureux ont-ils échappé aux investigations? Pas davantage ; et pour cette catégorie une autre statistique, la statistique funèbre, est tout aussi précise : en 1915, toutes les victimes furent des Suisses.

La statistique « religieuse » n'est pas moins suggestive. On sait quelle multitude d'étrangers se rend chaque année à Einsielden pour y visiter la riche abbaye et la chapelle millénaire. Le *Baedeker* renonce à énumérer tous les hôtels qu'on y a bâtis. Toute une industrie spéciale, aujourd'hui dans le marasme, s'est créée dans le village, celle des chapelets, des rosaires, de l'imagerie et de la sculpture pieuse, « souvenirs » d'Einsielden, porte-plume en bois, en coco, en ivoire, en argent ; les boutiques encombrent l'accès de la chapelle. Les ecclésiastiques allemands, français, italiens et espagnols s'y rencontraient, en phalanges serrées, à table d'hôte, et cher-

chaient à converser en parlant le latin, langue universelle de l'Église; ils y renonçaient d'ailleurs vite, étourdis par la différence de la prononciation. Or, en 1915, il y eut bien un pèlerinage, un pèlerinage monstre, de 8 430 personnes. Mais ce pèlerinage était exclusivement suisse.

*
* *

A la vérité, la situation paraît s'être légèrement améliorée depuis un an et demi, par suite de l'arrivée des malades et des grands blessés, prisonniers chez les États belligérants. On sait quel magnifique accueil ils ont reçu du peuple suisse. On a saisi dans sa spontanéité touchante l'élan chaleureux des foules, où entrait la pitié pour tous, mais un attendrissement plus intime pour les nôtres. Témoins émus et recueillis, quelques-uns de nous ont pu voir ces gares noires de monde, ces foules sur les ponts, les passages à niveau, agitant les mouchoirs, acclamant la France; et le train fleuri arrêté, la commisération et la tendresse débordant de tous les yeux, les fleurs jetées, les cadeaux offerts. Sous le ciel léger du dernier printemps, jusque dans cet Oberland redevenu patriarcal, nos blessés apparurent, parmi la douceur des prairies et des cerisiers en fleurs, devant les cimes blanches et la population en fête. Ne pouvant toucher encore la terre française, ils ont eu l'illusion de se trouver dans une sorte de prolongement de la patrie lointaine.

Mais imposons une retenue à nos sentiments de gratitude et de fierté nationales; attachons-nous seulement à la répercussion de l'internat sur l'industrie hôtelière. Il ne faut pas s'en exagérer l'importance.

C'est le 26 janvier 1916 que le premier convoi de prisonniers français et le premier convoi de prisonniers allemands sont arrivés en Suisse, à titre d'essai, l'un par Constance, l'autre par Genève; chacun d'eux comprenait cent tuberculeux. Depuis le mois de février de la même année, les entrées se sont succédé à des dates convenues. Il faut remarquer que la convention s'est faite exclusivement entre les Alliés et l'Allemagne; elle ne touche pas l'Italie et l'Autriche.

A la date du 15 février 1917, le nombre total des internés

était de 28 660 [1]. Ces internés, dont les plus nombreux sont des Français, ont été répartis dans une centaine de stations : dans le Jura (Saint-Cergue, Ballaigne, Yverdon, Fleurier, Chaumont) ; dans quelques villages de la Gruyère ; dans les environs de Montreux, dans le Valais (Champéry, Salvan, Finhaut, Sierre, Montreux, Viège, Zermatt, Brigue, Fiesch) ; mais surtout dans l'Oberland, (Interlaken, Grindelwald, Lauterbrunnen, Frütigen, Adelboden ; les villages voisins du lac de Thoune) ; à Zweisimmen, Gstaad, Engelberg. Les Belges ont été dirigés à Neirivue (Gruyère), à Glyon, Leysin, Thoune et la vallée de Zermatt ; les Anglais à Leysin, Château-d'Œx, Murren. Les Allemands ont occupé Davos, les bords du lac des Quatre-Cantons, les cantons de Glaris, Appenzell, Saint-Gall et des Grisons.

Pour se représenter exactement la situation des hôtels bénéficiaires, il faut d'abord remarquer qu'ils n'ont pas hospitalisé la totalité des effectifs. Les internés se répartissent, au point de vue sanitaire, en plusieurs classes. Les blessés qui doivent subir un traitement opératoire sont placés dans des hôpitaux, comme à Lucerne, où un même bâtiment abrite les Français et les Allemands. Les tuberculeux pulmonaires ont été naturellement envoyés aux stations de haute altitude, comme à Leysin, Sierre, Montana, mais aussi dans des sanatoria, comme à celui du Gothard, à Ambi-Piotta, près d'Airolou ; à Davos, il en est un qui est spécialement affecté aux Allemands. Les rhumatisants séjournent dans des stations balnéaires, surtout à Loèche. Enfin, il y a les pénitenciers, où sont déportés pour y être soumis à un régime disciplinaire plus rigoureux ceux dont la conduite a nécessité l'isolement [2], ce sont généralement ceux qui possèdent des « marraines » ; les plus gênants sont les filleuls à marraines multiples, qui touchent mensuellement des émoluments d'expéditionnaires ! On préfère de beaucoup ceux qui n'ont à compter que sur eux-mêmes, et qui sont plus disposés à rechercher un travail lucratif. Pour ceux-là, on vient de construire tout récemment

1. Une statistique antérieure (31 octobre 1916) indique un nombre total de 18 848 internés, dont 11 360 Français, 4 646 Allemands, 1 593 Belges, 1 257 Anglais, 10 Autrichiens. La proportion des nationalités n'a pas dû varier sensiblement depuis cette époque.

2. Celui de Witzwyl est réservé aux Allemands.

(mars 1917) une sorte de petit village en bois, sur la colline du Chanet dans le canton de Neuchâtel ; on y a aménagé des réfectoires, des dortoirs et des ateliers où ils pourront travailler régulièrement.

En somme, c'est surtout dans l'Oberland que sont répartis les blessés proprement dits, ceux qui n'ont plus d'opérations à subir et peuvent suivre un régime normal ; ceux-là sont tous dans des hôtels ordinaires. Sur les 3 500 hôtels que fréquentaient les touristes, il est donc clair qu'un très petit nombre a pu recevoir des internés militaires. En outre, quoique la *Société des Hôteliers* ait été consultée sur leur désignation par le service sanitaire, le choix n'a pu tomber toujours sur ceux qui ont le plus souffert de la crise. Tout d'abord on a dû exclure ceux dont la déconfiture était réelle, qui auraient été hors d'état d'assurer un service régulier et d'une nature aussi délicate. D'autre part, quel que fût le désir de favoriser les plus malchanceux, on a dû écarter encore ceux dont l'organisation matérielle était impropre à hospitaliser des malades ou des convalescents. Il en est résulté que les grands hôtels ont paru les plus convenables pour la commodité du traitement, pour l'observation de la discipline ; ils offraient l'avantage de pouvoir grouper un grand nombre de militaires ; quelques-uns en ont reçu jusqu'à deux cents.

Mais ne croyons pas pour cela que ces hôtels privilégiés réalisent de gros bénéfices. Le maximum de la pension a été fixé à huit francs et six francs par jour pour les officiers, suivant qu'ils sont ou non tuberculeux ; et de même, à cinq et quatre francs pour les soldats. Ces frais, ainsi que les dépenses administratives et sanitaires, sont supportés par les États belligérants ; la France verse actuellement environ deux millions et demi par mois.

On pense bien que la confection des menus n'est point abandonnée à l'arbitraire des hôteliers ; la nature et la quantité des aliments sont fixées par le service sanitaire, et toutes ces prescriptions sont l'objet d'un contrôle rigoureux.

Ainsi, la présence de ces pensionnaires exceptionnels, tout en assurant à un petit nombre d'hôtels quelques avantages, ne saurait leur procurer des bénéfices comparables à ceux des touristes.

Quant aux cafetiers et débitants de boissons, la population internée ne leur apporte aucune satisfaction, car l'entrée de leurs établissements est interdite aux prisonniers, sous peine d'évacuation dans une colonie pénitentiaire.

Sans doute, un certain nombre d'internés sont visités par leurs parents, ou leurs femmes, leurs enfants, parfois leurs fiancées. Il n'en faut pas conclure cependant à une affluence considérable, et, pour adopter le point de vue industriel, à de « fructueuses » dépenses. Les familles d'officiers séjournent de huit à quinze jours; mais les officiers sont peu nombreux; et quant aux soldats, leurs familles, ouvrières ou paysannes, peuvent difficilement supporter les frais du voyage et abandonner des occupations urgentes; leurs séjours sont rares, courts, et « tout à l'économie ». L'unique moyen de permettre aux femmes une installation prolongée est de leur procurer un emploi; c'est à quoi s'applique l'œuvre touchante du *Revoir*, récemment fondée par madame Pictet Grandjean.

En somme, si l'on se représente exactement tous les éléments de profits, le nombre des internés, le nombre et le caractère des hôtels choisis, le rôle des hôpitaux et pénitenciers, les obligations imposées et la modicité des prix de pension, on ne saurait admettre que la situation hôtelière ait été, de ce chef, sensiblement améliorée. Une certaine diminution des frais généraux, la possibilité de vivre en attendant la fin de la guerre, c'est tout ce qu'on peut raisonnablement entrevoir ; et l'avenir reste sombre.

***

Il faudrait en effet nourrir de singulières illusions pour espérer que la Suisse reverra le flot immense des visiteurs de 1913. Elle devra s'estimer heureuse si elle retrouve les effectifs de 1860. En 1860, on pouvait s'accommoder des progrès modestes du tourisme ; mais aujourd'hui, lorsqu'on a pris ses mesures pour loger et nourrir quatre millions d'étrangers, à ce point que la valeur totale des seuls hôtels affiliés à la Société Suisse est de un milliard et demi, la perte des capitaux immobilisés se prévoit immense.

Pour beaucoup de ces malheureux hôteliers, il s'agit de

bien autre chose que du « manque à gagner ». Les moins à plaindre sont les doyens illustres, gloire de l'industrie étrangère, dont la fortune s'est constituée en vingt-cinq ou trente ans d'exploitation prudente. Ceux-là ont commencé par le simple *Gasthaus*, avec leur femme pour cuisinière et leurs filles pour servantes ; ils n'ont bâti plus tard le grand hôtel à quatre étages qu'avec des gains parfaitement liquides. Alors, le petit aubergiste d'origine, qui disposait lui-même les couverts, soignait ses fromages et mettait son vin en bouteilles, se renferma dans un sanctuaire bureaucratique; il prit un secrétaire, non seulement pour le décharger des « écritures », mais pour suppléer à l'insuffisance de son instruction personnelle. Il recruta un personnel nombreux pour le service intérieur, et un autre plus correct, de plus belle prestance, le concierge, le chasseur, le *liftier*, dont la tenue hiératique satisfait les clients luxueux et en impose aux autres. Mais il n'était pas, pour cela, devenu oisif; il tenait dans sa main tout son monde, ordonnait ses mouvements, achetait habilement et ne tolérait pas le gaspillage. Quelques-uns de ceux-là avaient étendu leur empire en diverses contrées, aux divers étages d'une montagne renommée, en établissant des tarifs différents ; le touriste économe qui s'arrêtait à mi-côte, croyait avoir pris sa pension chez un concurrent du *Kulm* !

Assurément, c'est pour ceux-là que l'immobilisation des capitaux est le plus considérable. Du moins ces capitaux ne doivent rien à personne, leurs possesseurs peuvent faire face à la mauvaise fortune, sans craindre le papier timbré et l'injurieux « refus de livrer » de la part des fournisseurs. Ils se contentent du peu qui leur arrive, diplomates occasionnels, princes en disponibilité, ou profiteurs des calamités publiques ; et quand la belle saison va finir, avec une philosophie sereine, ils aménagent, à toute éventualité, les sports d'hiver.

Mais, au-dessous de ces maîtres de l'industrie, dont deux ou trois sont des ancêtres, il y a la masse des imprudents qui ont suivi leurs traces d'un pas trop pressé. Ces ambitieux n'ont pas eu l'appréhension du risque, du caprice de la mode ; ils ont vu grand avant d'avoir grandi, empruntant ce qu'ils pouvaient obtenir, s'adjoignant des commanditaires. Ils ont construit leurs horribles Palaces; mais les hypothèques se super-

posaient avec les étages, et ils en payaient chaque année les amortissements.

La folie de la spéculation en a dévoyé d'autres, de fortune plus modeste qui, las de cultiver leurs champs, ont bâti d'innombrables petits hôtels *Bellevue*, *Beau-Site* ou *Beau-Rivage*. Chaque année, grâce à eux, des vergers, des jardins et des champs se convertissaient en chantiers, et la mine faisait sauter des rochers. Nulle part cette affreuse « mise en valeur » n'a fait plus de ravages qu'à Interlaken.

Tout en bas de l'échelle, on trouve une autre légion, celle des hôteliers locataires de pensions de familles, aujourd'hui incapables de payer leurs lourdes redevances annuelles.

Tous ces malheureux ont souffert en proportion de leur grade, depuis la disparition des étrangers. Tous ont imploré un moratorium auprès du gouvernement fédéral. Le gouvernement fédéral ne manqua pas de leur prodiguer sa sympathie; le Département de Justice rédigea un projet. Un des articles les mit en joie : il interdit de bâtir de nouveaux hôtels. Les titulaires actuels approuvaient fort cette garantie qui les protégeait contre le renforcement de la concurrence. Mais ils protestèrent violemment quand le Conseil fédéral prétendit distinguer entre les hôteliers capables de relever ultérieurement leurs affaires, et ceux dont la gestion passée répondait trop clairement de leur impuissance future. On passa outre. L'ordonnance fédérale du 2 novembre 1915 admit la possibilité d'un concordat pour les hôteliers qui pourraient, devant l'autorité judiciaire compétente, « rendre vraisemblable » qu'ils seront en mesure de payer leurs dettes après la guerre. C'est une « vraisemblance » que plus d'un sera fort en peine de faire luire [1]; et ceux même qui auront obtenu un sursis, ne seront nullement assurés du relèvement : l'allégement de la concurrence sera trop compensé par la diminution de la matière exploitable.

1. M. Müller, conseiller fédéral, répondant aux interpellations de MM. Walther et Michel sur la situation de l'industrie hôtelière, a fait connaître au Conseil national (séance du 22 mars 1917) le chiffre exact des sursis accordés. Il y a eu en tout 47 demandes, et on n'en a admis que 34, le nombre des hôtels et des pensions étant de 3 500. Il a même ajouté ces mots significatifs dans leur sobriété, à l'adresse des interpellateurs qui attribuaient à la guerre seule l'état actuel de l'industrie hôtelière : « Avant la guerre, tout n'était pas dans l'ordre. »

L'industrie des étrangers s'étend d'ailleurs à presque toutes les branches du commerce ; celle des hôtels n'en est qu'une excroissance monstrueuse et plus apparente. C'est tout un monde qui gémit sur les gains disparus : épiciers, confiseurs, fleuristes, tailleurs, *hair-dressers*, horlogers, opticiens, vendeurs d'imagerie et de tout le bric-à-brac du bois sculpté. Leurs pertes ne sauraient être chiffrées ; mais on a des indications assez précises sur la propriété bâtie.

La « crise de la location » s'entendait jadis de la difficulté qu'éprouvaient les étrangers, et les Suisses par répercussion, à se loger convenablement pour un prix raisonnable. Aujourd'hui, les victimes sont les propriétaires, très embarrassés de leurs maisons et de leurs villas des *Iris* ou des *Glaïeuls*; ne pouvant les louer, ils essaient de les vendre ; et ne pouvant les vendre, s'efforcent à nouveau de les louer. A Genève, dès juillet 1915, il y avait 3 121 appartements vacants, représentant un capital immobilisé de 48 millions. A Bâle, on estimait qu'au 1er janvier 1916, le manque à gagner sur les loyers dépassait 900 000 francs.

La diminution des recettes de chemins de fer n'est point exclusivement due à l'absence d'étrangers, et il n'y a d'ailleurs pas lieu d'envisager les chemins de fer fédéraux qui boucleront toujours leur budget sur les ressources générales de l'impôt. Il n'en est pas de même des compagnies de navigation, dont nous avons montré la misère, ni surtout des petites lignes de montagne, qui vivaient des touristes. Déjà, plusieurs n'ont pu éviter la liquidation. En liquidation, la Compagnie Fribourg-Morat; en liquidation, celle de Sissach-Gelter-Kenden, heureuse d'avoir été reprise par l'État. Le Gornergrat tient encore ; mais malgré toutes les diminutions de tarif qu'il a dû consentir, en dépit de la rutilante imagerie du Cervin flamboyant aux derniers feux du jour, il lui a fallu interrompre sa circulation dès le milieu de septembre, et ses actionnaires ont cessé de toucher leurs coupons.

Les établissements de plaisir ne font pas plus brillante figure. A Genève, les grands cafés des quais du Rhône montrent encore, sur leurs terrasses, cinq ou six pupitres de violonistes ; mais les amateurs y sont fort clairsemés, même lorsque s'y produit quelque virtuose espagnol, célébré dans

les journaux pour ses « pizzicati de la main gauche ». Un soir, à Bâle, j'ai entrevu de la rue un spectacle lamentable : derrière la vitrine d'un café chantant, des divettes munichoises ou badoises, en blouse et maillot verts, escaladaient à tour de rôle une petite estrade, devant une vingtaine de consommateurs taciturnes. Les cinémas se tiennent mieux, du moins pour leurs recettes; car les moralistes, non sans quelque raison, ne leur sont pas favorables, et dans quelques cantons ils ont réussi à en faire interdire l'accès aux enfants. Cependant, ils continuent à offrir leurs films impressionnants, tel le *Jockey de la Mort*, dans la vieille ville de Calvin. Mais ils n'impressionnent plus que des Suisses.

Parmi les gens des classes libérales, tous ne sont pas absolument indifférents au sort du tourisme. Des architectes, des médecins, des maîtres de musique, bien d'autres encore se sont vus privés de leur meilleure clientèle et de leurs plus beaux honoraires. Et quel est l'état d'âme de certains curés aubergistes du Valais, qui souffraient d'être mentionnés dans le *Baedeker*; de ces pasteurs lausannois ou neuchâtelois qui louaient une partie de leurs maisons et admettaient aimablement des étrangers à leurs tables familiales?

Mais les véritables indépendants, ceux dont l'activité n'a jamais confiné à l' « industrie », s'apitoient médiocrement sur ces infortunes. L'un d'eux traduisait, en pleine saison de 1915, leurs sentiments intimes en une sorte de chant d'allégresse : « Nous sommes comme une famille qui aurait congédié ses pensionnaires et retrouvé le charme de son intimité. Le Palace a fermé toutes ses persiennes, on s'en console. On ne risque plus de rencontrer à chaque tournant de route le professeur Knatschke, avec son complet de *loden* verdâtre, sa chemise Jaeger au col brodé de fleurs d'edelweiss, et son chapeau tyrolien agrémenté d'un pinceau à barbe [1]... »

« La Suisse aux Suisses ! » voilà ce que disent aujourd'hui les écrivains qui ne prêtent point leur plume à la littérature hôtelière. Mais ce sont là propos d'intellectuels ; la Suisse industrielle ne s'y associe point. L'hôtelier suisse aspire à voir

1. *Journal de Genève* du 1er septembre 1915.

la fin des prix de guerre; il accueille avec le même sourire, quoi qu'on en ait dit dans l'Oberland, le professeur Knatschke et M. Bergeret, les nouveaux mariés et les unions libres les alpinistes et les impotents, les poètes et les marchands de denrées coloniales. Ainsi de tout le monde ! et la « Suisse aux Suisses » ne nourrit pas son homme.

Pour nous, l'absence des étrangers, source de perturbation économique, peut être considérée d'un point de vue assez curieux et nouveau. Ce que l'étranger connaissait jusqu'ici, c'était une Suisse fardée et conventionnelle, attentive à lui plaire et ne réussissant qu'à l'excéder. En dépit de ses efforts, l'« industrie » n'était pas parvenue à masquer la nature. Mais dans les régions primitives, où nous cherchions, avec une sorte de sentiment respectueux, à ressusciter les images glorieuses du passé helvétique, nous trouvions la laideur banale d'un décor d'opéra-comique. Les habitudes propres, les mœurs locales, comment aurions-nous pu les observer dans leur originalité? Tous les participants de l'exploitation, ceux avec qui nous étions directement en contact, s'efforçaient de les dissimuler comme une tare, s'obstinant à nous offrir la reconstitution maladroite de notre genre de vie présumé. Toutes les occupations professionnelles, toute l'intimité familiale étaient comme suspendues; une émulation mercantile universelle semblait nous envelopper d'adulation visible et de risée secrète. Sans trop d'invraisemblance, on pouvait imaginer une époque où les admirables institutions helvétiques, gardant leur structure vieillie, mais cessant d'être vivantes, ne brilleraient plus que d'une splendeur archaïque dans les fêtes commémoratives, et où le touriste amusé, muni d'une carte poinçonnée, assisterait, dans une prairie légendaire, au déploiement historique d'une *Landsgemeinde* dégénérée.

Aujourd'hui, malgré le lourd encombrement des monuments hôteliers, qui ne sont malheureusement pas des ruines, nous découvrons une Suisse revenue à elle-même, infiniment plus plaisante que l'autre. En entrant dans un honnête magasin, on a maintenant beaucoup de chances d'y trouver un tenancier suisse; et ce qui vaut peut-être mieux encore, d'y être pris soi-même pour un Suisse. On n'aperçoit plus nulle part de

costumes « pittoresques » bernois ou valaisans : c'est une véritable « restitution ». On prête une attention moins distraite aux fontaines gothiques, aux *Rathaus* historiés de fresques éteintes, aux statues des nobles ancêtres « placés sous la sauvegarde des citoyens », à la verdure fleurie qui encadre délicieusement les fenêtres, et qu'on ne soupçonne plus d'avoir été arrangée pour nous : elle n'est plus que le gracieux symbole de l'harmonie et de la propreté qu'entretiennent d'actives ménagères ; on ne veut plus y voir que l'attestation touchante du bonheur domestique et du contentement social.

Si l'on fait un séjour de quelque durée, comme la cohue étrangère ne nous assourdit plus, et que l' « industrie » a cessé d'administrer nos plaisirs, les jours de pluie peuvent devenir studieux. On lit des revues, des journaux du canton, quelquefois des livres ; on découvre une autre Suisse encore trop inconnue des Français, la Suisse littéraire. Point de romans, j'entends de romans passionnels ; il n'y a jamais eu en Suisse de public pour eux. L'atmosphère tranquille du devoir modeste que ne traversent ni les orages de l'ambition, ni l'éclair des passions frémissantes, n'est pas favorable à ce que nous appelons la « haute culture ». La matière sublime fait défaut aux tempéraments exceptionnels ; à moins d'aller la chercher au dehors, ceux-là mêmes se fondent dans la douceur du pays et la simplicité des mœurs. La littérature suisse reproduit fidèlement les plaisirs permis, les aspirations modestes et tous les sentiments enclos dans les existences régulières : nous y pouvons trouver quelque charme.

Il y a bien des ombres, çà et là, dans ce tableau attachant : ce sont celles que l'étranger a malheureusement laissées. Nous avons dit que les cinémas, sans trop prospérer, réussissaient à vivre, avec des spectateurs suisses. Il n'est pas moins curieux que, même réduits à ce public, les Kursaals n'aient point fermé leurs portes. Leur activité, fâcheuse pour la moralité publique, est, si j'ose dire, précieuse pour les observateurs des mœurs nationales. Leurs défenseurs avaient insinué qu'il y avait deux morales : la mauvaise à l'usage des étrangers, et la bonne, réservée aux Suisses, puisque l'accès des salles de jeu leur était rendu difficile, impossible même, s'ils étaient mineurs. La disparition des étrangers a ruiné cette

casuistique ingénieuse. L'an dernier encore, à toute heure du jour et de la nuit, on pénétrait librement au Kursaal de Genève, sans avoir à exciper de sa qualité d'étranger, que presque personne n'aurait pu établir, sans montrer la moindre carte et sans avoir un mot à dire. On est plus formaliste sur les rives méditerranéennes. A Lucerne, il en coûte au passant anonyme cinquante centimes pour accéder aux tables vertes numérotées. J'y ai vu, autour du billard lumineux, de bonnes mères de famille, de tenue respectable, entourées de leurs enfants, jetant des pièces blanches sur le tapis avec une régularité automatique ; une vieille dame à lunettes noires, assise à poste fixe, très sérieuse, très méditative et, mêlées à ces familles de Genève ou de Lausanne, d'assez jolies femmes, de celles qui ne viennent pas tenter la fortune, mais s'associer à celle des autres.

Parfois, dans ces mêmes Kursaals, un auditoire à peu près exclusivement suisse vient applaudir nos artistes de music-halls en tournée. Les journaux les plus graves, entre le compte rendu d'une séance du Consistoire et des considérations sur l'éducation de la jeunesse, invitent leurs compatriotes à aller entendre tel chanteur « montmartrois », dans ses chansons rosses, ou à goûter les charmes, désuets en France bien avant la guerre, du thé-tango. Ces succès lyriques et chorégraphiques ne peuvent vraiment être mis sur le compte des étrangers ; et, sans rien conclure de défavorable sur les goûts des masses, on est obligé de reconnaître que les étrangers ont exercé une influence qui subsiste après leur disparition.

***

Comme nous l'avons montré, la crise hôtelière ne sera pas résolue par la fin des hostilités. La guerre a fait une trop effroyable consommation d'existences, elle a creusé entre deux races un fossé trop sanglant, pour que la Suisse revoie, de longtemps, les jours dorés du tourisme. Sans doute, les générations passent, les souvenirs s'atténuent; pénétrée de sagesse, la vie normale reprendra son cours ; pour d'autres que nous renaîtra la continuité pacifique des saisons heureuses, et leur enthousiasme juvénile se partagera entre la montagne

et la mer. Mais la France et l'Allemagne mettront tout en œuvre pour retenir leurs nationaux sur leur propre territoire. L'hôtellerie suisse l'appréhende et se dispose à redoubler d'activité pour conjurer ce mauvais sort. La *Société Suisse*, représentée au Conseil National par M. Alexandre Seiler, a fait décider la création d'un *Office Suisse du Tourisme* qui recevra, à partir du 1er janvier 1918, une subvention annuelle de 120 000 francs [1].

Il y a assurément dans ces aspirations, une part fort légitime. Il est naturel que la Suisse s'attache à loger et à nourrir convenablement ses visiteurs ; et il y a dans l'exécution modérée de ce simple programme, une rémunération très suffisante de l'industrie hôtelière. Malheureusement, celle-ci n'a pu se résoudre à restreindre son ambition, qui est d'attirer le plus grand nombre possible de visiteurs et d'en tirer les plus grands profits, de reconstituer après la guerre un état de choses que la guerre a pourtant montré si préjudiciable à la Suisse. Puisqu'elle persiste à méconnaître l'enseignement du passé, il appartient à tous ceux qui l'ont compris d'éclairer l'opinion publique ; en combattant les visées « grandioses » de l'hôtellerie, ils détourneront l'activité des masses populaires vers des objets plus conformes aux intérêts vitaux de leur pays ; des économistes avisés s'y emploient déjà [2].

Si le retour à la nature paraît excessif, le retour à l'agriculture est incontestablement une nécessité, en Suisse plus encore que chez nous. Si la crise économique lui a été si dure, pendant la guerre, c'est que la Suisse s'était rendue tributaire de l'étranger dans des proportions énormes : l'étranger produisait pour elle et consommait chez elle.

Jadis, la Suisse centrale, les hauts plateaux produisaient des céréales. Or, il y a vingt-cinq ans, on n'estimait déjà plus qu'à 196 000 hectares l'étendue totale des terres emblavées ; en 1905, cette étendue n'était plus évaluée qu'à 134 220 hectares ; et encore, pour cultiver cette mince portion du terri-

1. M. le docteur Benziger a publié à ce sujet une brochure curieuse *Schweizerische Verkehrs-probleme*, dans laquelle il préconise deux propagandes qui semblent peu faites pour aller de concert : le développement du tourisme et la lutte contre la défiguration du pays !

2. M. Walter Eggenschwyler a publié sur cette question une brochure très suggestive : *Die Schweizer-Volkswirtschaften-Scheideweg*. Zurich, 1915.

toire, il fallait faire appel à la main-d'œuvre étrangère. Évidemment, le sol pauvre de la Suisse n'a jamais suffi et ne suffira jamais à la production du blé ; mais, il rend de moins en moins. On a fait des constatations analogues pour les légumes et surtout pour les pommes de terre. Il y a quelques années, la *Société Suisse des Hôteliers* s'enorgueillissait de tous les bras que ses milliers d'établissements avaient enlevés à l'agriculture : à l'entendre, l'hôtellerie était la source génératrice par excellence de la richesse nationale. Étrange conception ! La vraie richesse économique d'un pays, c'est celle qu'il tire de son propre sol ; c'est aussi celle dont la conquête, fût-elle dure et parfois ingrate, exalte au plus haut degré ses énergies vivantes, engendre la régularité du travail, l'attachement durable à la terre féconde. Le faux développement économique, c'est le développement de l'activité parasitaire : légitime tant qu'il n'est qu'un appoint à l'insuffisance de la production nationale ; inquiétant et malsain, dès qu'il aspire à absorber, à primer, à étouffer toutes les autres industries. Tandis que les jeunes gens caressent leur rêve de servir à table d'hôte, on attend les blés de l'Amérique du Sud, le sucre d'Autriche, les pommes de terre d'Allemagne.

Le gouvernement fédéral, qui fait face en ce moment aux difficultés croissantes de l'approvisionnement, a mesuré toute l'étendue du mal ; pour intensifier la production agricole, il exerce sur les cantons une pression peut-être légèrement inconstitutionnelle, mais à coup sûr inspirée par un clairvoyant patriotisme.

Dira-t-on que tous ceux qui avaient jusqu'alors vécu si largement de l'étranger, s'ils ont contribué à tarir les sources naturelles de la production nationale, se sont personnellement élevés à une existence plus heureuse que celle de leurs humbles ancêtres? Oui, on a « mieux vécu », mais dans le sens un peu fâcheux du mot. Des besoins autrefois inconnus ont surgi; des appétits nouveaux se sont éveillés et se sont toujours trouvés supérieurs aux ressources. Les étrangers ont introduit le goût du luxe dans les vieilles maisons pastorales, mais ils n'ont pas communiqué à ces nouveaux riches le goût dans la pratique du luxe, ni la mesure dans la conduite de la vie. Ce ne sont pas là des suppositions hasardées. Les représen-

tants les plus autorisés des Églises et des États en font chaque année la douloureuse constatation. Dans son « mandement de jeûne » du 15 septembre 1912, le Consistoire de Genève disait : « Certes, notre Église trouve légitime qu'on mette en relief les beautés naturelles dont le Créateur a richement doté notre pays... Mais elle ne peut admettre que la prospérité y soit achetée au prix des bonnes mœurs. » En 1915, et dans la même circonstance, le Conseil d'État du canton de Vaud, dans une proclamation adressée à ses concitoyens, après leur avoir rappelé la pénible situation économique de la Suisse, les exhortait « à envisager la nécessité d'une vie plus simple, moins artificielle, moins dominée par la recherche du luxe et du plaisir... Pendant les longues années de paix et de prospérité qui ont précédé la crise actuelle, le souci du bien-être et de la richesse qui le procure avait pris un développement inquiétant... Nos appels n'ont guère été entendus... »

On peut prévoir en tout cas que ces graves paroles ne seront pas entendues de l'industrie hôtelière. Heureusement, la force des choses ne lui permettra pas de maintenir ses positions. Personne ne désire qu'elle périsse, mais la libération économique du pays exige impérieusement qu'elle ne soit plus, dans le pays, la « grande industrie ».

JOSEPH CERNESSON

LETTRES INÉDITES

DE

CHARLES BAUDELAIRE[1]

3 juin 1863.

Ma chère mère, je suis bien enchanté que ce joujou t'ait fait plaisir. Il a été fait avec soin. C'était tes étrennes, et pour tes étrennes, comme pour bien d'autres choses, j'étais affreusement en retard. Ne perds pas l'article du *Spectator*, le journal anglais. Ton boudoir est refait ; cela m'a d'abord affligé, parce que j'avais de vieille date, l'intention d'acheter quelque chose de magnifique ; mais cela vaut mieux ainsi ; toutes les étoffes qui entreront dans cette pièce sont destinées à être mangées par le soleil. Aussitôt que tu en auras le temps, envoie-moi par le chemin de fer, en un seul paquet, les trois autres volumes d'Edgar Poe, reliure zébrée, dos de maroquin vert, tu dois savoir à quel endroit de ma bibliothèque ils sont placés, puisque tu m'en as déjà envoyé un. Tu sais le prix énorme que me coûte cet exemplaire, arrange donc le paquet de telle façon qu'aucun frottement ne puisse abîmer les reliures. Affranchis ou n'affranchis pas, cela est peu important. D'ailleurs, quand

1. Œuvre posthume. — Voir la *Revue de Paris* du 15 août, du 1er et du 15 septembre et du 15 octobre 1917.

tu affranchis, il m'arrive souvent de confondre les timbres verts (1 sol) avec les bleus (4 sols).

Tu me feras bien plaisir de me dire si des remue-ménage ont été faits dans mes deux chambres, si papiers et cartons sont restés en place, et si l'humidité a fait des dégâts.

Tu as dû te bien creuser la cervelle pour comprendre pourquoi je ne t'écrivais plus; la vraie, l'unique raison était le mécontentement que j'éprouvais contre moi-même. Tu l'as un peu deviné. Je m'étais promis de t'écrire quand j'aurais secoué le poids de léthargie qui m'a accablé pendant de si longs mois. Comment suis-je tombé si bas, à ce point que j'ai cru que je ne saurais plus me relever ; comment me suis-je relevé, et ai-je su *cautériser* tout d'un coup ma maladie par un travail furibond, sans répit, sans fatigue, je n'en sais absolument rien. *Je sais que je suis complètement guéri*, et que je sens ma misérable créature faite de paresse et de violence, et que l'habitude seule peut servir de contrepoids à tous les vices de mon tempérament. L'oisiveté est devenue une si violente douleur, l'idée folle de mon impuissance littéraire m'a tellement effrayé, que me suis précipité dans le travail : alors j'ai reconnu que je n'avais perdu aucune faculté ; mais c'est un grand danger de s'endormir. Il y a des gens qui me font plus de mal qu'ils ne croient en disant : *Quand faites-vous paraître un livre?* Ou bien : *Vous ne faites donc plus rien?* Voici où j'en suis : — il est d'autant plus nécessaire que tu me comprennes bien, que je suis absolument contraint de demander (avec ton appui) une somme de mille francs à Ancelle, comme soulagement momentané, pour atteindre paisiblement le terme où je changerai complètement de vie ; car je ne puis pas retourner à Honfleur sans avoir acquitté mes dettes littéraires, ou au moins reconquis l'habitude permanente du travail. Je puis être fainéant là-bas, comme je l'ai été ici, et la peur de l'ennui ne me poussera pas plus à Honfleur qu'à Paris, où je m'ennuie depuis plusieurs mois, comme jamais personne au monde ne s'est ennuyé.

Voici donc l'état de mes affaires littéraires. D'assez bonnes choses faites depuis longtemps n'ont pas paru, grâce à la stupidité des directeurs de journaux et de revues ; mais enfin elles sont faites, et c'est l'important.

Je n'ai pu vendre à personne la collection de mes articles critiques (peinture et littérature). Il faut attendre l'effet que produiront mes prochains volumes. Les uns entraînent les autres. Si tout ce qui est en train avait été fini au mois d'octobre, j'aurais tout fait paraître cet hiver; maintenant, il faut tout finir tout de suite, pour paraître en septembre ou octobre, époque habituelle des publications.

J'ai vendu à la maison Hetzel *les Fleurs du mal* pour cinq ans, troisième édition augmentée, *le Spleen de Paris* pour cinq ans, six cents francs par volume et par tirage de deux mille exemplaires. Il y aura bien cinq éditions de chacun.

Ce que tu me dis de *Mon cœur mis à nu* m'est aussi désagréable que ta répugnance à me voir maître d'une grande administration.

Eh bien ! oui, ce livre tant rêvé sera un livre de rancunes. A coup sûr, ma mère et même mon beau-père seront respectés. Mais tout en racontant mon éducation, la manière dont se sont façonnés mes idées et mes sentiments, je veux faire sentir sans cesse que je me sens étranger au monde et à ses cultes.

Et puis ton admiration pour Edgar Poe te fait oublier un peu mes propres travaux, qui paraîtraient bien plus considérables, si je pouvais tout réimprimer. Je ne te laisserai plus jamais voir les blessures que tu m'infliges. Mais il est bien vrai que les familles, les parents, les mères connaissent fort peu l'art de la flatterie. C'est une vieille observation.

Quant au théâtre, avant un mois, avant six semaines, j'aurai tous mes renseignements, j'aurai vérifié les protections, et je passerai dans trois ans, dans un an peut-être, à travers ton conseil judiciaire (dussé-je l'avouer au ministre lui-même), comme un saltimbanque à travers un rond de papier.

Je ne publierai certes *Mon cœur mis à nu* que quand j'aurai une fortune assez convenable pour me mettre à l'abri, hors de France, s'il est nécessaire.

C. B.

Pourquoi donc dépenser quarante-deux sols à la poste, quand tu sais que le chemin de fer pouvait apporter cela pour dix ou vingt sols?

Lundi, 10 août 1863.

Ma chère mère, je suis plein de tourments et de courses. Il ne faut pas me faire de reproches si je te réponds aussi brièvement.

L'affaire des conférences publiques est renvoyée à novembre. J'ai reçu une lettre de M. Vervoort, le président de la Chambre des députés, et président du Club artistique, qui prend acte de mon offre pour novembre.

Cependant je crois que je pars pour la Belgique vendredi ou samedi, pour écrire des articles dans *l'Indépendance Belge*, et surtout pour finir mes livres interrompus ; j'ai pris Paris et la France en horreur. Si ce n'était à cause de toi, je voudrais ne jamais y revenir.

Si je pars vendredi, je reviendrai à Paris après avoir noué des affaires en Belgique ; je traiterai l'affaire Poe avec Michel, et j'irai attendre à Honfleur l'époque de novembre.

Pas de reproches, je t'en supplie. Il paraît que ma pauvre belle-sœur a le caractère faible. Mais qui ne l'a pas ce caractère faible, d'une façon ou d'une autre?

Il va sans dire que si je suis à Bruxelles samedi, je commencerai par t'écrire.

Je t'embrasse de loin en attendant.

CHARLES

31 août 1863.

Ma chère mère, je te demande pardon de ne pas t'avoir répondu hier. Cela m'était impossible, aussi impossible que de me rendre à l'invitation de ma belle-sœur. J'étais contraint de passer la journée dans un bureau de journal, d'où je t'écris aujourd'hui.

Tu t'ennuies donc bien, chère mère, et tu souffres donc beaucoup de cette solitude que je considère comme un lieu de bonheur, pour avoir tant d'envie de venir dans ce Paris qui m'est à moi si insupportable?

Fais ce que tu voudras. Je trouve dans ce projet la perspective d'un grand plaisir, c'est de te voir. Et cependant cela me

chiffonne un peu. Je ne pourrai guère être à ta disposition. Tu me verras toujours triste, inquiet et grognon. J'aurais voulu que ce voyage se fît dans des conditions qui me permissent d'être tout entier à toi, de te consacrer tout mon temps, et de m'appliquer à te promener et à t'amuser.

Ensuite il y a une humiliation pour moi. Tu dois être excessivement gênée. Or, comme depuis plusieurs mois tous mes projets, même les mieux fondés, croulent les uns sur les autres, je n'ai pas mille francs à t'offrir, pas même cinq cents, pas même moins. Indubitablement cela finira, mais quand?

Avec Bruxelles, il n'y a qu'une chose résolue et conclue ; encore le traité n'est-il pas signé : c'est mes *Conférences publiques* à partir du commencement de novembre. J'en donnerai, je crois, une douzaine, deux cents francs par lecture, et peut-être serai-je invité par d'autres villes. Quant au voyage que je projetais récemment, il avait pour but de visiter des galeries de peintures, et d'écrire des articles dans *l'Indépendance Belge*. Mais je n'ai pas pu m'entendre avec ce journal, et je ne suis pas parti.

Quant à mon retour définitif à Honfleur, il est basé uniquement sur mon entente avec Michel Lévy (encore absent), et sur la somme qu'il voudra bien m'offrir, en échange de tous mes droits d'auteur à venir. Il revient le 5, et une autre personne, que j'attends pour une autre affaire, revient le 8. Je crois que toutes ces négociations peuvent me retenir jusqu'à la fin de septembre. J'ai quelque espérance de passer tout octobre à Honfleur, et novembre et la moitié de décembre, je les passerai *fructueusement* en Belgique.

Te voilà bien renseignée, décide.

Quand nous serons ensemble, je t'instruirai minutieusement de mes affaires. Je ne suis pas mort (ce qui est fort surprenant), et je me suis aperçu avec étonnement ces jours derniers que j'étais encore capable de travailler.

Je t'embrasse.

CHARLES

Tu as appris la mort d'Eugène Delacroix.

Ce qui m'a le plus étonné dans ta navrante lettre, c'est l'idée de revoir Paris. Ce rêve bizarre me prouve ta santé. Voilà donc ce que j'y trouve de consolant. Mais d'ailleurs, quelle immense folie !

Dans cette saison ! dans un déluge d'eau, de boue et de neige ! Paris n'est beau que sous le soleil, avec ses merveilleux jardins. Enfin pense un peu à moi, à mon inquiétude, si je te savais, vieille et seule, dans ce chaos. J'y ai toujours peur, moi ! vraiment je ne dormirais plus.

Voilà cinq heures. Il vaut mieux t'écrire une lettre imparfaite que de ne te renvoyer rien du tout. Je t'embrasse de tout mon cœur, et je m'appliquerai à t'écrire deux fois par semaine.

La *Revue de Paris* dégringole. Encore une perte d'argent, non pas seulement pour tout ce qu'elle a à moi, mais même pour le peu qui a paru.

CHARLES

25 novembre 1863.

Ma chère mère, je voulais réserver depuis longtemps deux ou trois heures pour t'écrire longuement et convenablement. Mais les journées sont si brèves ; je souffre tellement après mon déjeuner, après le dîner j'éprouve un tel ennui dans ma chambre non éclairée, je souffre tellement du manque d'*amitié* et de *luxe* ; je suis si écrasé de ma solitude et de ma paresse, que je remets sans cesse au lendemain l'accomplissement de mes devoirs, même de ceux que j'ai le plus à cœur de remplir.

De temps en temps, plusieurs fois par jour, le matin, le soir, je me dis : Comment se porte-t-elle? Elle s'ennuie, et elle croit peut-être que je m'amuse.

Le grand et l'unique objet de ma vie maintenant est de faire du travail, la chose la plus dure et la plus ennuyeuse du monde, la chose agréable par habitude. Je me considère comme un grand coupable ayant abusé de la vie, de mes facultés, de ma santé, comme ayant perdu vingt ans dans la rêverie, ce qui me met au-dessous d'une foule de brutes, qui travaillent tous les jours.

Non ; tu n'as pas de reproches à me faire relativement aux deux mille francs de M. Lévy. Je n'en toucherai pas même vingt francs. Lévy s'est engagé à partager cet argent entre quelques-uns de mes créanciers, quand il aurait la dernière page de son cinquième volume, et je suis en train de le finir.

Le quatrième a paru, je crois ; mais je n'ai pas le temps de sortir, pour m'occuper de la distribution.

Je t'enverrai un exemplaire, — pour te prouver simplement que ce terrible livre est fini ; car je doute que tu puisses en lire deux pages sans dormir. Je doute même qu'il y ait en France dix personnes qui sachent l'apprécier.

M. Aymon s'est trompé ; j'espère bien que je ne resterai pas à Bruxelles plus de six semaines (c'est même beaucoup). Je partirai dans le commencement de décembre. Une caisse que je t'enverrai sera le signal de ma fuite. Car il est inutile que je paye le loyer d'une chambre que je n'occuperai plus, et je veux démeubler ma chambre.

J'augure très mal de mon voyage. Que je sois bien payé de mes leçons, je le crois. Mais tu sais que mon voyage a un autre but ; c'est-à-dire de vendre *trois* volumes de critique à la maison qui a acheté *les Misérables* ; or, tout le monde me dit que ce sont des gens sans intelligence et très avares. — Il se pourrait que je fusse obligé de les vendre à Paris à mon retour, et assez piteusement. Mais *l'argent des leçons n'est pas à négliger.* Il paraît que les journaux (avec la conversation) ont annoncé mon arrivée, et que je suis attendu.

Les fragments que je t'envoie feront partie des trois volumes en question.

Le *Delacroix* a soulevé beaucoup de colères et d'approbations. Je suis accoutumé à cela.

J'attache une certaine importance au travail dont je t'envoie le premier numéro. Je suis assez mécontent de l'annonce (signée G. D.) qui l'accompagne (*notre feuilleton*).

Et maintenant, souviens-toi que la grande chose pour moi, celle toujours importante, c'est ta santé. Parle-m'en.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

CHARLES

31 décembre 1863.

Ma bonne chère mère, il n'y a rien de plus désagréable que d'écrire à sa mère, l'œil fixé sur la pendule ; mais je veux que tu reçoives demain quelques mots d'affection et quelques bonnes promesses, dont tu croiras ce que tu voudras. J'ai la détestable habitude de renvoyer au lendemain tous mes devoirs, *même les plus agréables*. C'est ainsi que j'ai renvoyé au lendemain l'accomplissement de tant de choses importantes pendant tant d'années, et que je me trouve aujourd'hui dans une si ridicule position, aussi douloureuse que ridicule, malgré mon âge et mon nom. Jamais la solennité d'une fin d'année ne m'a frappé comme cette fois. Aussi, malgré les énormes abréviations de pensées que je fais, tu me comprendras parfaitement, quand je te dirai : — que je te supplie de *te bien porter, de te bien soigner, de vivre le plus longtemps que tu pourras, et de m'accorder encore quelque temps ton indulgence.*

Tout ce que je vais faire, ou tout ce que j'espère faire cette année (1864), j'aurais dû et j'aurais pu le faire dans celle qui vient de s'écouler. Mais je suis attaqué d'une effroyable maladie, qui ne m'a jamais tant ravagé que cette année, je veux dire *la rêverie, le marasme, le découragement* et *l'indécision*. Décidément, je considère l'homme qui parvient à se guérir d'un vice comme infiniment plus brave que le soldat ou l'homme qui va se battre en duel. Mais comment guérir? Comment avec la désespérance faire de l'espoir ; avec la lâcheté faire de la volonté? Cette maladie est-elle imaginaire ou réelle? Est-elle devenue réelle après avoir été imaginaire? Serait-elle le résultat d'un affaiblissement physique, d'une mélancolie incurable à la suite de tant d'années pleines de secousses, passées sans consolation, dans la solitude et le mal-être? Je n'en sais rien ; ce que je sais, c'est que j'éprouve un dégoût complet de toutes choses, et surtout de tout plaisir (ce n'est pas un mal), et que le seul sentiment par lequel je me sente encore vivre, est un *vague* désir de célébrité, de vengeance et de fortune.

Mais même pour le peu que j'ai fait, on m'a si peu rendu justice !

J'ai trouvé quelques personnes qui ont eu le courage de lire *Eurêka*. Le livre ira mal, mais je devais m'y attendre ; c'est trop abstrait pour des Français.

Je vais décidément partir. Je me donne cinq jours, huit au plus, pour ramasser de l'argent dans trois journaux, payer quelques personnnes, et faire des emballages.

Pourvu que le dégoût de l'expédition belge ne me prenne pas aussitôt que je serai à Bruxelles ! Cependant c'est une affaire grave. Les leçons qui ne peuvent me donner qu'une très petite somme (mille cinq cents ou deux mille), en supposant que j'aie la patience de les faire, et l'esprit de plaire à des lourdauds, ne sont que le but secondaire de mon voyage. Le vrai, tu le connais ; il s'agit de vendre et de bien vendre à M. Lacroix, éditeur belge, trois volumes de *Variétés*.

J'ai le frisson en pensant à ma vie là-bas. Les *leçons*, des *épreuves à corriger venant de Paris*, épreuves de *journaux*, et épreuves de *Michel Lévy*, et enfin, à travers tout cela, finir les *Poèmes en prose*. J'ai cependant l'idée vague que la nouveauté du séjour me fera du bien et me donnera quelque activité.

J'ai trop parlé de moi ; mais je sais que tu aimes cela. Parle-moi de toi, *de ton esprit* et *de ta santé*.

J'avais voulu prendre Hugo pour complice de mon entreprise. Je savais que M. Lacroix serait à Guernesey tel jour. J'avais prié Hugo d'intervenir. Je viens de recevoir une lettre d'Hugo. Les tempêtes de la Manche ont dérangé ma combinaison, et ma lettre est arrivée *quatre jours après le départ de l'éditeur*. Hugo dit qu'il réparera cela par une lettre, mais rien ne vaut la *parole*.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

C. B.

Avant de partir, je t'enverrai des étrennes de deux sols, probablement un livre à ton goût. Il est déjà choisi.

VII

LETTRES ÉCRITES PENDANT LE SÉJOUR EN BELGIQUE (1864-1866)

Samedi matin, 10 février 1864.

Ma chère mère, tu as passé une très mauvaise nuit, *grâce à moi. J'ai donc eu un très grand tort en te parlant de mon infirmité* et même de mes névralgies. Songe donc à tous les accidents nerveux et à toutes les migraines que tu as subis pendant tant d'années. Quoi d'étonnant si je tiens un peu de toi, et si avec un tempérament bilieux et une sensibilité violente, il m'arrive quelques accidents?

Et maintenant, pour te rassurer, sache que depuis trois jours je n'ai eu ni vertiges, ni vomissements. Il est vrai que je ne suis pas solide. Mais le médecin dit « hystérie ! hystérie ! Il faut vous vaincre vous-même ; vous contraindre à marcher ». Marcher, par ce temps, dans ces affreuses rues et routes défoncées ! La flânerie est impossible à Bruxelles. Chose vraiment *ridicule*, un homme qui marche derrière moi, un enfant ou un chien qui passe, me donnent envie de m'évanouir. C'est bien ridicule, n'est-ce pas? Hier je suis allé visiter une exposition de dessins. Mais au bout de quelques minutes, comme quand je suis obligé d'appliquer mon attention à quelque chose (*ce ne sera pas éternel*), j'ai senti venir quelques mauvais symptômes, et malgré la pluie, je me suis réfugié en plein air.

Tu vois que tout cela est purement nerveux. La belle saison chassera tout cela. La seule chose raisonnable (à mon sens) que le médecin m'ait dite : c'est « *prenez des bains froids et nagez* ». Mais dans ce sacré Bruxelles il n'y a pas de fleuve. On a inventé, il est vrai, des piscines ou bassins artificielles (*sic*) où l'eau est un peu attiédie par une mécanique voisine. Cela fait horreur à mon imagination. Je ne veux pas me baigner

dans un lac artificiel souillé par tous ces saligauds. Le conseil est aussi difficile à suivre que celui de la promenade. — Je vais me mettre en quête de douches froides.

Tu ne me parles pas de ta santé. *C'est plus grave pour moi que la mienne, puisque tu es plus faible que moi. Il ne faut pas écrire à Ancelle, promets-le-moi.* Ce pauvre homme a bien assez de se débrouiller dans des affaires nouvelles pour lui. — *Il ne faut pas m'en vouloir de mon refus.* Je suis trop honteux de l'argent que je t'ai soutiré déjà.

Je dois te dire que voilà la cinquième fois que je me crois guéri. Si dans quelques jours je n'éprouve plus de rechute, je prierai le médecin de me dicter une *hygiène perpétuelle.* Comme de moi-même, j'avais supprimé *vin, thé et café,* il m'a dit : « C'est trop sévère. D'ailleurs la nourriture n'y fera rien. Buvez un peu de thé, et même un peu de vin. » Il revient tous les jours à son mot : *accidents nerveux,* et à ses drogues antispasmodiques, et puis : « Marchez toujours malgré votre timidité. » Je répondrai toujours immédiatement à tes lettres.

Je te remercie et je t'embrasse.

CHARLES

Je ne veux pas garder le lit, mais j'ai peur de travailler.

Si je pouvais seulement rester à Honfleur depuis le 10 jusqu'au 15, cela me ferait grand bien.

CHARLES

Mercredi, 6 mai 1864.

Bruxelles, hôtel du Grand Miroir, rue de la Montagne.

Ma chère mère, j'ai été obligé d'aller deux jours à la campagne chez des dames. J'ai trouvé hier au soir ton excellente lettre qui était arrivée le 3 au soir. Ainsi tu auras celle-ci (qui va partir ce soir) demain soir. Une nuit et un jour.

Voici une note qui a paru sur ma première conférence. On dit ici que c'est un succès énorme. Mais, entre nous tout va fort mal. Je suis arrivé trop tard.

Pas de crédit ; aucun crédit ; ce qui est peut-être très heureux pour moi.

Je donne une nouvelle lecture mercredi prochain. Les fonds de l'hiver du Cercle étaient épuisés, m'a-t-on dit, et comme le vrai but de mon voyage était de séduire le libraire Lacroix pour lui vendre trois volumes, j'ai accepté le prix de cinquante francs par lecture (au lieu de deux cents ou cent). Malheureusement ce Lacroix était à Paris. Je viens de *solliciter* les trois autres *gratuitement* pour l'époque où il reviendra, mais je ne dis mon but à personne.

J'ai fait écrire aux Cercles d'Anvers, de Bruges, de Liége et de Gand, pour les avertir de ma présence ici. Les réponses ne sont pas venues encore.

Mon procès n'aura pas lieu. Ouf ! c'était une des choses qui me tourmentaient le plus.

Dans les provinces les lectures seront à quatre-vingts et à cent francs.

Tous mes buts seront remplis, ou du moins je ferai tout ce que je dois faire. Je veux n'avoir rien à me reprocher.

Mes buts sont :

Tirer de l'argent (le plus possible) par les lectures, et traiter pour les trois volumes avec la maison Lacroix.

Et puis, avant tout, finir les ouvrages commencés : *le Spleen de Paris, les Contemporains.*

Tu vois que je serai très occupé. Si je donne des lectures dans la province, cela peut, naturellement, prolonger mon séjour jusqu'à la fin de juin.

Va donc à Paris, et, *je t'en supplie, de grâce,* PRENDS BIEN GARDE AUX VOITURES.

J'accepte ton offre de cinquante francs, car il y a ici une défiance qui ne permet pas de vivre autrement qu'en payant tout comptant. Ne t'inquiète pas trop de l'affaire Ancelle. Si je vends mes trois volumes, et si je les vends bien, je lui rendrai de l'argent, et je détruirai cet arriéré d'un seul coup.

Tu ne me dis pas si tu as reçu cette caisse, dont voici le *récépissé.*

Je crois qu'un billet de cinquante francs dans une lettre chargée vaut mieux (comme économie) qu'un mandat de cinquante francs. Les frais de mandat sont assez forts. Du reste, le mandat de poste français est payable dans les bureaux

de poste belge, et réciproquement. (Il y a maintenant des billets de banque de cinquante francs.)

Je t'aime de tout mon cœur, d'autant plus que je sens combien je te fais souffrir. Je te promets de t'écrire souvent.

CHARLES

Samedi, 11 juin 1864.

Ma chère mère, tu n'es pas du tout délaissée, mais tu es femme, tu es nerveuse. Et moi, j'ai horreur de t'écrire quand je n'ai que des choses déplorables à te dire. De plus, je suis horriblement occupé ; je suis bourré d'inquiétudes relativement à l'avenir, relativement à Paris, *relativement à un livre*, qui s'imprime *en mon absence*, et dont je ne reçois les épreuves *qu'irrégulièrement* ; enfin, sans compter toutes mes tribulations, j'ai, depuis les six semaines écoulées, été constamment malade, *physiquement* comme moralement.

Enfin je crois que mes affaires prennent une tournure à me faire rester un peu plus longtemps que je ne croyais. Je désirais m'en aller le 20 ; mais comme me voilà obligé de gagner ma vie, et que je ne peux pas traverser Paris sans distribuer de l'argent, j'ai imaginé de faire un livre avec mon voyage, divisé en une série de lettres, qui paraîtront sans doute au *Figaro*. Puis je revendrai le livre. Voilà du courage ; mais il faut courir à Anvers, à Gand, à Liége, à Namur, à Audenarde, à Bruges ; il faut voir et questionner.

(Peux-tu, une fois encore, sans mettre ton pauvre budget sens dessus dessous, m'envoyer une petite somme, deux cents ou cent, ou même cinquante?)

Une fois que nous serons réunis, je veux faire tout, tout le possible pour améliorer ma destinée, et pour me sauver ; car *je ne veux plus de conseil judiciaire* ; je veux passer ma vie à travailler, et à te distraire, et *je ne veux pas mourir dans la misère*.

Maintenant, voici le récit de ma triste épopée (triste jusqu'à présent), et tu pourras juger s'il y a de ma faute. Je suis venu ici pour un libraire, pour lui offrir trois volumes pour cinq ans, et pour lui demander deux mille francs ou le plus gros prix possible par édition, en supposant une série d'éditions.

Les cinq conférences n'ont été données que pour lui. Il a reçu cinq invitations, il n'est pas venu.

Les conférences (la dernière a eu lieu le 23), quoique horriblement longues, le double de ce qu'on fait généralement, deux heures au lieu d'une, ont eu un si grand succès, qu'on ne se souvient pas d'en avoir eu de pareil. Au commencement, j'avais fait le magnanime ; quand on m'avait parlé des conditions : « *Arrangez cela comme vous voudrez ; je ne sais pas discuter de pareilles questions.* » Voilà ce que j'ai dit. On me répondit vaguement que ce serait cent francs. On me dit qu'on écrirait aux cercles de Liége, de Gand, d'Anvers et de Bruges. Or, on a tant tardé que la bonne saison est passée. Le 24, un huissier du cercle est venu chez moi avec cent francs (au lieu de cinq cents), plus une lettre, qui, prenant trop bien au mot mon apparent mépris de l'argent, me disait qu'à la fin de la saison les ressources de la caisse étaient épuisées, mais qu'on garderait bon souvenir de moi, et qu'on m'indemniserait l'année prochaine.

. . . . . .

Jeudi, 16 juin 1864.

Ma bonne chère mère, mon excellente maman, je te remercie de ta lettre chargée, que je n'ai eue qu'hier matin mercredi, bien qu'elle soit arrivée mardi soir. Ici, pour les lettres chargées, le directeur des postes vous transmet un avis, et puis vous allez vous-même chercher votre lettre au bureau central.

J'ai retardé d'un jour pour te répondre, parce que j'espère te donner du neuf. Je sors de la maison Lacroix, Verbœkoœn et Cie. Rien. Je n'aurai de réponse que *jeudi prochain*. Je ne crois à rien de bon. Je vais me coucher tous les jours à neuf heures, me lever à cinq, et fabriquer un petit livre de réflexions sur mon voyage.

Je n'ai pas voulu voir Lacroix, un homme qui a résisté à *six* invitations, et qui ne m'a pas envoyé d'excuses. Je suis passé tout à l'heure devant lui, dans son bureau, sans le saluer, et je n'ai causé qu'avec son associé Verbœkoœn, le fils du fameux peintre belge.

Et la fameuse soirée ! ! ! Ah ! cela a été drôle, d'un drôle à crever de rire.

Je me fie à ma *bonne* étoile, et je travaille... Je veux avant demain soir t'écrire une lettre de quatre pages, lentement et à tête reposée. — Je suis convaincu, je ne peux pas m'ôter de la tête que ce Lacroix a reçu le mot d'ordre de Paris, ainsi j'ai des ennemis. Quel honneur ! mais, bon Dieu ! par quoi les ai-je mérités?

Tu ne peux pas t'imaginer jusqu'à quel point tu as eu de l'esprit en cédant à un mouvement de prodigalité.

Je t'embrasse.

CHARLES

J'ai toujours le ventre et le sommeil dérangés, et toi?

Vendredi, 17 juin 1864.

Ma chère mère, il est six heures, j'ai eu tort de ne pas t'écrire ce matin. J'ai pris un grand parti. Je ne crois plus personne. Le Français, un de mes amis, avec qui je pouvais me divertir de ces vilains Belges, est parti. Je suis seul ; je me lève de bon matin, je travaille.

Jeudi, je saurai mon sort.

Voici maintenant le récit de la fameuse soirée : quinze personnes invitées par moi, dont cinq sont venues, les meilleures, mais sans influence, et dont deux seulement, le ministre et le directeur de l'*Indépendance belge*, se sont excusées par écrit, — quinze personnes invitées par le maître du logis, dont cinq sont venues. Te figures-tu *trois énormes salons*, illuminés de *lustres*, une profusion absurde de gâteaux et de vins ; tout cela pour dix à douze personnes *très tristes* ?

Un journaliste penché à côté de moi me dit : « *Il y a dans vos œuvres quelque chose de CHRÉTIEN* qu'on n'a pas assez remarqué. » A l'autre bout du salon, sur le canapé des agents de change, j'entends un murmure. Ces messieurs disaient : « Il dit que nous sommes des crétins ! »

Voyant que j'ennuyais tout le monde, j'ai interrompu ma lecture, et je me suis mis à boire et à manger; mes cinq amis étaient honteux et consternés, moi seul je riais.

Tu as eu bien de l'esprit, comme je te le disais : cent francs à mon hôtel, cinquante à un cordonnier qui m'ennuyait (ici pas de dettes possibles) — et cinquante francs réservés pour les menues dépenses de chaque jour.

Je suis dans un état nerveux insupportable ; mais je pense à l'horrible avenir, et je veux mettre Dieu et la chance de mon côté.

Je t'embrasse.

CHARLES

Il y avait, il est vrai, un des actionnaires de la maison Lacroix qui était venu aux conférences, et c'est lui qui m'a ménagé une entrevue avec Verbœkœon, qui a eu lieu hier jeudi. Mais Lacroix est prépondérant, je le crains.

Si je mène bien mon étude sur la Belgique, tu verras des choses fort drôles, que personne n'a osé dire.

Samedi.

Peut-être que mes malheurs finissent là. Pas du tout.

Tout d'un coup, le bruit s'est répandu que j'appartenais à la police française ! ! ! Ce bruit infâme vient de Paris, il a été lancé par quelqu'un de la bande de Victor Hugo. C'est une vengeance à propos d'une lettre que j'ai publiée à Paris, et où je me moquais du fameux banquet shakespearien. — Peut-être que tu ne comprends pas. Or, le libraire en question est le libraire de Victor Hugo, et je serais porté à croire que, s'il n'est pas venu aux conférences, c'est qu'il a été prévenu contre moi.

Cependant, il faut en finir, et je veux jouer mon va-tout lundi, dans une *lecture* organisée par moi-même, chez un agent de change qui me prête son salon.

Je viens d'écrire une sixième invitation au libraire Lacroix. Je viens aussi d'adresser une invitation au ministre de la maison du roi, chez qui, d'ailleurs, j'ai été convenablement reçu. Je veux du beau monde. Je veux une réparation visible de cette stupide diffamation.

Il me coûtait de t'écrire tout cela. Je t'aime et je t'embrasse.

Ta dernière lettre n'était pas convenablement affranchie. Ne me fais pas faire de dettes chez la concierge.

Tu auras cette lettre demain dimanche soir; si tu me réponds lundi avant cinq heures, j'aurai ta lettre mardi soir.

CHARLES

Et le *Fracasse* t'amuse-t-il? Il y a des beautés étonnantes.

8 août 1864.

Je t'ai dit, je crois, que j'étais réconcilié avec M. Malassis. C'est une grosse épine hors du pied. Je me suis également rapatrié à M. Hetzel, qui passait par ici, et qui m'a donné jusqu'à la fin de septembre pour lui livrer *les Fleurs du mal* augmentées et *le Spleen de Paris* — que je finirai à Honfleur. Ah ! quelle joie quand ce sera fini ! Je suis si affaibli, si dégoûté de tout et de moi-même, que quelquefois je me figure que je ne saurai jamais achever ce livre interrompu depuis si longtemps, et dont j'ai cependant tant caressé l'idée.

Quant aux histoires grotesques et sérieuses, elles marchent, elles paraîtront en septembre. J'ai corrigé six feuilles sur dix.

Je veux terminer ma lettre ce matin 10. Tu ne comprends sans doute rien à ce long silence.

Je vais aujourd'hui même écrire encore à Paris, 1° à un agent d'affaires littéraires pour le charger de vendre mes trois volumes, *Paradis, Contemporains*; 2° à un de mes amis pour le prier de remettre au créancier dont j'ai si peur le prix des articles déposés à la *Vie Parisienne*. Je doute qu'il le puisse.

Quant aux LETTRES, je crois que je serai obligé de faire la chose moi-même.

N'oublie pas de présenter mes amitiés à ma belle-sœur. Elle croit sans doute (je suis obligé de penser qu'on croit tout de moi) que je n'ai aucune affection pour elle. Mais je devrais au moins lui savoir beaucoup de gré du soin qu'elle met à diminuer tes ennuis.

Dans une de tes lettres, celle qui a suivi mes remerciements relativement aux deux cents francs, tu te montrais inquiète de mes dépenses. Voilà ma situation exacte :

J'ai reçu du cercle artistique cent francs ; de toi, cinquante, deux cents, cinquante ; d'Ancelle, deux cents. Soit en tout, six cents francs.

Je devrais dépenser par jour :

Chambre, deux francs ; déjeuner, deux ; dîner, deux francs cinquante (sans vin) ; six francs cinquante ; vin, trois francs ; avec le vin, neuf francs cinquante.

Mais je ne dépense au plus que sept francs, parce que, 1° d'un côté, je bois du vin ; de l'autre, je ne mange pas, et *pour cause*.

Donc, à ce compte, j'aurais dépensé sept fois cent quinze (il y a déjà cent quinze jours !), c'est-à-dire huit cent cinq francs.

Cependant le 7 juillet dernier, je ne devais que cent cinquante-cinq francs. Et depuis lors, je n'ai rien remis à mon hôtel.

Il y a ici de bien belles choses en faïence et en porcelaine, et plus d'une fois cela m'a fait penser à toi. Tu me reconnais bien là, n'est-ce pas ? Penser à acheter au milieu de tels embarras !

Si mon argent de Paris pouvait me faire faire un marché tel quel pour mes trois volumes, quel soulagement pour le reste de l'année !

Les *Lettres belges* suffiraient à me tirer d'affaire pour le présent, et même je pourrais rapporter quelque chose.

Je t'embrasse non seulement comme ma mère, mais comme l'être unique qui m'aime.

CHARLES

Tu n'affranchis pas tes lettres, suffisamment du moins.

Dimanche matin, 14 septembre 1864.

Mais, ma chère mère, *c'est plus que je n'attendais*. Donc il y aura suffisamment pour les trois objets. Mille fois merci.

Tu parles de régime bien à ton aise. Tout est mauvais, excepté le vin. *Le pain* est mauvais. La viande n'est pas mauvaise par elle-même ; elle devient mauvaise par la manière dont elle est cuite. Les gens qui vivent chez eux vivent moins mal. Mais l'hôtel, le restaurant, la taverne, à l'anglaise, tout cela est mauvais. Je dois dire, du reste, que l'état de dégoût où je suis me fait trouver toute chose encore plus mauvaise.

Malassis a appris à sa cuisinière à faire un peu de cuisine. Si je ne demeurais point si loin de lui, je crois vraiment que je lui paierais une pension pour manger chez lui.

Ce qu'il y a d'insupportable dans ces affections d'intestins et d'estomac, c'est la faiblesse physique et la tristesse d'esprit qui en résultent.

Décidément je crois bien que j'irai à Paris jeudi ; je t'écrirai, soit de Paris, soit d'ici, à mon retour.

Dois-je réellement croire que tous ces articles que j'ai si douloureusement écrits sur la peinture et la poésie n'aient aucune valeur vénale? Quand je pense à toutes les ordures et à toutes les niaiseries qui se vendent si facilement !

Je veux savoir pourquoi mes articles ne paraissent pas à *l'Opinion*, à *la Vie Parisienne*, au *Monde Illustré*, et pourquoi *la Vie Parisienne* n'a pas envoyé quatre cents francs à un homme que j'avais désigné.

La personne que j'attendais si impatiemment de Paris est enfin revenue. Elle me dit que mes lettres sont acceptées avec joie. — Je n'en ai jamais douté — mais me voilà bien avancé. — Combien chaque lettre sera-t-elle payée? Le journal se réservera-t-il de n'en prendre que quelques-unes? Consent-on à me payer d'avance, et *à ne publier que quand je serai revenu en France* ? aucune de ces questions n'a été traitée.

Je t'embrasse bien fort. Mes amitiés à ma belle-sœur.

CHARLES

Lundi, 22 septembre 1864.

Ma bonne chère mère, j'ai eu le plus grand tort de te parler de ma santé belge, puisque cela t'a tellement émue. A-t-on jamais vu une mère de ton âge vouloir se mettre en route, parce que son fils a le ventre gâté par un mauvais climat ! D'une manière générale, j'ai une excellente santé, puisque je n'ai jamais eu aucune maladie. Que je souffre de quelques petites infirmités, rhumatismes, névralgies, etc., qu'importe? C'est le lot commun. Il faut se résigner. Quant à ce dérangement, je te répète que j'ai vu d'autres Français pris comme moi, et ne pouvant pas s'accoutumer à ce vilain climat.

Croirais-tu que le froid est déjà revenu ici, et qu'après quelques jours de chaleur molle et étouffante, l'été est reparti?

D'ailleurs, j'ai peu de temps à rester. Je retarde mon voyage à Paris jusqu'à la fin du mois. Plus j'apporterai de manuscrits avec moi, plus j'aurai de chance pour remporter de l'argent. Quant aux cinq ou six villes que j'aurai à voir, je suis sûr qu'une semaine me suffira pour cela. Je pourrai rédiger cette partie du livre à Paris ou à Honfleur. Je n'ai pas besoin de te dire que si je me décide à faire publier le commencement avant mon départ, je t'avertirai.

J'ai visité Malines. C'est une singulière petite ville, très pittoresque, pleine de silence, de gazon, avec une musique perpétuelle de carillons.

Je serais bien heureux, si je pouvais te transmettre, à la fin du mois, quelques bonnes nouvelles.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

CHARLES

Tant que je n'aurai pas traité pour mes quatre volumes : *Belgique*, *Paradis artificiels*, et *Contemporains*, je serai inquiet et de mauvaise humeur.

Dis-moi comment tu te portes. Tu m'as rendu un fameux service, je t'en remercie encore.

Dimanche, 1er janvier 1865.

Ma chère mère, je n'ai pas besoin de la solennité, de ce jour, si triste entre tous les jours de l'année, pour penser à toi, et pour penser à tous mes devoirs, et à toutes les responsabilités que j'ai accumulées sur moi depuis tant d'années. Mon principal devoir, mon unique même, serait de te rendre heureuse. J'y pense sans cesse. Cela me sera-t-il jamais permis?

Je pense quelquefois avec un frisson que Dieu peut me retirer brusquement cette possibilité. Je te promets d'abord que, cette année, tu n'auras à subir de ma part aucune demande de secours. Je rougis quand je pense à toutes les privations que j'ai dû t'imposer. Je tâcherai même cette année de te rendre un peu d'argent. Je te promets aussi qu'au-

cune journée de l'année ne s'écoulera sans travail. Infailliblement, la récompense doit être au bout.

J'ai l'esprit plein d'idées funèbres. Comme il est difficile de faire son devoir *tous les jours* sans interruption aucune ! Comme il est difficile, non pas de penser un livre, mais de l'écrire sans lassitude, — enfin d'avoir du courage tous les jours ! — J'ai calculé que tout ce que j'ai depuis longtemps dans la tête, ne m'aurait coûté que quinze mois de travail, si j'avais travaillé assidûment. Combien de fois me suis-je dit : « Malgré mes nerfs, malgré le mauvais temps, malgré mes terreurs, malgré les créanciers, malgré l'ennui de la solitude, voyons, courage ! Le résultat fructueux viendra peut-être. » Combien de fois Dieu m'a-t-il déjà fait crédit de quinze mois ! Et pourtant j'ai interrompu souvent, trop souvent j'ai interrompu jusqu'à présent l'exécution de tous mes projets. Aurai-je le temps (en supposant que j'en aie le courage) de réparer tout ce que j'ai à réparer? Si j'étais sûr au moins d'avoir cinq ou six ans devant moi ! Mais qui peut être sûr de cela? C'est là pour moi maintenant une idée fixe, l'idée de la mort, non pas accompagnée de terreurs niaises — j'ai tant souffert déjà et j'ai été si puni que je crois que beaucoup de choses peuvent m'être pardonnées, — mais cependant haïssable parce qu'elle mettrait tous mes projets à néant, et parce que je n'ai pas exécuté encore le tiers de ce que j'ai à faire dans ce monde.

Tu as deviné sans doute ma terreur de traverser Paris sans argent, de rester à Paris, mon enfer, six ou sept jours seulement, sans offrir des garanties certaines à quelques créanciers. Je ne veux revenir en France que *glorieusement*. Mon exil m'a appris à me passer de toutes les distractions possibles. Il me manque l'énergie nécessaire pour le travail non interrompu. Quand je l'aurai, je serai fier, et plus tranquille.

J'ai bon espoir. J'ai chargé à Paris quelqu'un de mes affaires littéraires, — et je crois que j'aurai prochainement à t'écrire à ce sujet. — Je crois qu'on s'occupe de moi.

Tu sais tout ce que j'ai à publier, hélas ! que de choses en retard !

1. — *Histoires grotesques et sérieuses.*

(Cela va paraître après le tumulte du jour de l'an. Michel t'enverra un exemplaire.)

2. — *Fleurs du mal* (augmentées.)

3. — *Spleen de Paris.*

(Je m'y suis remis, ainsi que tu l'as vu par le numéro de la *Revue de Paris* que je t'ai envoyé.)

4. — *Paradis artificiels.*

5. — *Mes Contemporains.*

6. — *Pauvre Belgique.*

(C'est pour ces trois derniers ouvrages que j'attends ardemment des réponses de Paris.)

Quant à une série de *Nouvelles* et à *Mon cœur mis à nu*, je les ferai près de toi. Ce seront alors les grands jours de la maternité. Pourvu que ce ne soient (pas) des jours de vieillesse anticipée.

Parle-moi *très minutieusement* de ta santé, je t'en supplie. Les rhumes? — Qu'est-ce que c'est que ces faiblesses de jambes et de reins dont tu me parlais dernièrement? Renseigne-toi bien là-dessus. Il paraît que cela t'a frappée comme une nouveauté puisque c'est la première fois que tu m'en parles. — Es-tu toujours contente d'Aimée?

Je t'embrasse bien tendrement, avec toute l'effusion d'un enfant qui n'aime que sa mère.

Je te rapporterai deux ou trois bagatelles qui te plairont.

CHARLES

Vendredi, 3 février 1865.

Ma chère mère, j'ai été pris par un rhume affreux qui m'a rendu la pensée et l'écriture impossibles pendant plusieurs jours.

La lettre que tu m'as écrite au commencement de janvier m'avait singulièrement ému. Apprendre que tu avais échappé à un danger, te figures-tu l'effet que cela a dû produire sur moi? Apprendre en même temps la maladie et la guérison ! Il m'a semblé que je venais d'échapper, moi aussi, à un très grave danger. Je ne te cacherai pas un très honteux sentiment que j'ai éprouvé, un sentiment égoïste. J'ai été bien aise que tu m'aies caché le mal ; j'en aurais trop souffert. Mais cette guérison est-elle bien vraie, bien certaine? Renseigne-

moi là-dessus. Tu me dis que tu as rattrapé une santé que tu ne connaissais plus depuis longtemps, — que tu marches, et que tu manges ; — il y a là de quoi me remplir de joie ; mais prends-tu bien toutes les précautions pour ne pas faire une rechute, pour faire durer cette santé?

J'étais donc plein de sécurité, quant à toi du moins, sachant bien que tu t'ennuyais, mais plein de confiance dans ta patience et dans ton courage. Et puis tout d'un coup est arrivée l'autre lettre, celle où tu parles d'une manière si terrible de ton ennui, de ta solitude et de ton découragement, enfin de Paris même ! Tu m'as causé un bien vif chagrin. Mais tu as bien fait ; j'aime savoir tout ce que tu penses, même quand c'est désagréable ; et puis cette lettre m'a rendu honteux. C'est à moi qu'il appartient évidemment de te consoler et de te désennuyer. Je n'ai jamais été si malheureux de ne pas pouvoir faire immédiatement ma volonté. Si j'avais pu partir tout de suite, je l'aurais fait. Mais comment faire? quand même j'aurais beaucoup d'argent, je ne partirais pas. Il ne s'agit pas seulement de Bruxelles ; il s'agit de Paris ; il s'agit d'affaires ; il s'agit de littérature. — Ce mois-ci, je le crois sincèrement, j'aurai des nouvelles importantes, et quand je te parlerai de livres vendus, tu pourras dire : il est près de retourner à Paris ; — et quand je t'écrirai de Paris, tu pourras dire : il va revenir près de moi.

Samedi, 11 février 1865.

Ma chère mère, je lambinais un peu pour te répondre, parce que j'espérais pouvoir t'annoncer une nouvelle importante de Paris. Rien encore, excepté une seconde mauvaise nouvelle. Après la *Revue de Paris*, dont la santé va fort mal, autre histoire avec *le Figaro*, de qui j'attendais quatre cents francs. *Le Figaro* repousse absolument ce que je lui ai fait transmettre, parce que c'est trop au-dessus de la portée de ses lecteurs. C'est sans doute une manière polie de me dire que c'est ennuyeux. Le malheur est que les fragments envoyés à la *Revue de Paris* et au *Figaro* sont tirés de mon cinquième volume de traductions d'Edgar Poe, et que, comme le volume va paraître, je n'aurai pas le temps de les placer ailleurs.

Comme je crois te l'avoir dit, sentant que je ferais toujours mal mes affaires moi-même, j'ai chargé un seul individu de toutes mes affaires littéraires, moyennant une rétribution, cela va sans dire, prélevée sur les marchés conclus. Je m'attendais d'abord à une réponse : « oui ou non », et puis « ce sera tant pour cent ». Aucune réponse. Qui ne dit mot consent ; je conclus donc qu'il s'occupe de moi, et qu'il se réserve de me faire connaître ses conditions, après la première affaire conclue. Et puis ai-je bien choisi mon homme? Voilà la grande question. J'ai choisi quelqu'un qui a fait ce métier-là pour d'autres littérateurs, qui est libraire lui-même, et dans d'assez mauvaises affaires. C'est justement parce qu'il est gêné que je l'ai choisi, espérant qu'il verrait dans ma destinée littéraire le moyen de tirer pour lui quelque argent. Je suis convaincu — tu trouveras peut-être mon orgueil bien grand, — que, si peu d'ouvrages que je laisse, ils se vendront fort bien après ma mort. Quant aux droits d'auteur, à moins que je ne disparaisse avant toi, il n'y aura personne pour les toucher. Ce sera une bonne affaire pour les libraires.

Je ne rêve plus la fortune. Je ne rêve que le paiement de mes dettes, et de pouvoir faire une vingtaine de volumes, dont la reproduction fréquente m'assure une rente à peu près régulière ; sauf le cas de remue-ménage universel, c'est aussi sûr que les rentes et les actions. Combien je regrette la ridicule aliénation que j'ai faite de mes droits sur ma traduction pour deux mille francs comptants, desquels je n'ai même pas pu dépenser un sou pour moi ! Cinq volumes étaient une rente approximative de quatre cents francs à six cents francs par an, malgré l'exiguïté de mes droits. Voilà à quelles sottises nous poussent les créanciers. Jamais plus je ne ferai de pareils marchés, à moins que ce ne soit pour une somme énorme, ou pour une rente viagère.

Oui, tu as mille fois raison à propos des sept années. Non, Ancelle n'aurait pas pu payer mes dettes avec quatorze mille francs, *mais nous aurions*, comme tu dis, *passé d'heureux jours*. Oh ! la terrible phrase !

Je la connais parfaitement cette théorie du guignon que tu me cites, et je me connais parfaitement aussi moi-même.

La vertu dangerense, c'est un esprit plus sensible, plus élevé

ou plus délicat que le commun des confrères, des camarades, que la foule aussi.

Le vice *encore plus dangereux*, c'est la lâcheté, le découragement, et l'habitude de laisser fuir les années, en renvoyant toujours les choses au lendemain. Quand je suis accablé de besogne en retard, je trouve un courage occasionnel, ce qui prouve que je ne suis pas absolument dépourvu de force. J'ai le courage violent, mais pas continu. Or, quand on a déjà *contre soi* une supériorité d'esprit, il faut être d'autant plus *patient*, plus *obstiné*, plus *assidu*. Je possède parfaitement la science de la vie ; mais je n'ai pas la force de la mettre en pratique.

Comprends-tu maintenant pourquoi l'on voit tant d'auteurs plus que médiocres si bien réussir et gagner tant d'argent? Ils ont tout pour eux, leur médiocrité d'abord, et ensuite toutes les chances que donne la médiocrité.

Je ne sais combien de fois tu as parlé de *ma facilité*. C'est un terme très usité, qui n'est guère applicable qu'aux esprits superficiels, facilité à concevoir? ou facilité à exprimer? Je n'ai jamais eu ni l'une ni l'autre, et il doit sauter aux yeux que le peu que j'ai fait est le résultat d'un travail très douloureux.

De temps en temps je me remets aux poèmes en prose.

15 juin 1865.

Enfin, c'est presque fini, ma bonne chère maman ; je n'ai pas grand'chose à te dire, et je ne t'écris que relativement à ma malheureuse tête, parce que je connais ta malheureuse imagination. Hier soir, je suis sorti, pour la première fois depuis dix jours, la tête enveloppée d'un mouchoir, comme les charretiers. Malheureusement, j'ai fait comme les enfants qui ont été longtemps à la diète, j'ai fait une petite orgie composée d'huîtres, d'un beefsteak (!) et d'une demi-bouteille de vin. Il paraît que c'était trop. J'ai eu encore ce matin quelques lancinations. Mais puisque j'écris, c'est que je vais bien. — Quel diabolique accident !

Enfin, voici des nouvelles de Paris. J'avais lancé un troisième ami à la poursuite des deux premiers. Il y en avait

un que j'avais chargé (il y a douze jours) de déposer entre les mains de mon ami, l'homme d'affaires les fragments repris à la *Revue de Paris* et au *Figaro*. Il y en a pour une forte somme, et je n'ai pas le sou. Or mon homme a répondu que rien de cette nature n'avait été remis entre ses mains, que, s'il avait eu ces fragments, il les aurait placés... C'est inouï ! — Enfin, j'aime mieux les mauvaises nouvelles que pas de nouvelles du tout. Le silence m'exaspère. Je lui écris tout de suite à ce sujet.

Relativement aux grosses affaires, il a répondu que très sérieusement il s'en occupait, et qu'il attendait pour me répondre les *fragments promis* pour répondre sur tout à la fois ; — qu'il hésitait entre deux éditeurs, Angot, éditeur très connu, et un éditeur jeune et nouveau, mais très audacieux ; — qu'il penchait d'ailleurs pour ce dernier. — Cela m'inquiète. Quel intérêt peut-il avoir à s'intéresser à celui-là? Avec mon nom, mon rang et mon âge, je suis intéressé, moi, à ne confier mes livres qu'à des éditeurs très accrédités. Enfin, tout cela aura une solution. — J'avais bien délibéré en moi-même sur toutes les idées que tu me suggères. La chose qui m'inquiète davantage, c'est de savoir, en supposant les choses finies, quel prix il mettra à ses services. J'aurais aimé qu'il me parlât de cela à l'avance.

Comment vas-tu? souviens-toi de ma prière, amuse-toi un peu toutes les fois que tu le pourras.

CHARLES

Jeudi, 9 mars 1865.

Ma bonne chère mère, ton impatience et ton inquiétude me font mal, et crois bien que mon impatience n'est pas inférieure à la tienne.

Voilà tout ce que je sais : l'un de mes amis est allé voir l'homme en question et M. Julien Lemer, boulevard des Italiens, lequel a dit qu'il était sûr de me faire un traité passable avec un éditeur ou un autre (l'un un nouveau ; l'autre un ancien très connu, Angot, rue de la Paix), mais qu'il attendait la fin du manuscrit : *Mes Contemporains*, pour pouvoir affirmer que tout était fini. Peut-être exigera-t-on même que j'aille à Honfleur chercher le commencement du même livre.

J'ai annoncé qu'il me manquait que trois fragments : *Chateaubriand et le Dandysme littéraire, la Peinture didactique,* et *les Fleurs du mal jugées par l'auteur lui-même.* Depuis lors, par suite de certaines circonstances, j'y ai ajouté une réfutation d'un article de J. Janin, sur *Henri Heine et la jeunesse des poètes,* et la réfutation de *la Préface de la vie de Jules César par Napoléon III.*

Je ne daigne même pas envoyer les derniers fragments à aucun journal. J'ai peut-être tort, mais je suis las des journaux. Je suis convaincu qu'un homme d'esprit ne peut jamais être compris par un directeur de journal.

Tous les fragments dont je parle sont commencés, aucun n'est fini. Cet épouvantable hiver de février m'a joué un mauvais tour. J'ai gardé, même longtemps après ma guérison, une douleur sourde au-dessus du sourcil droit ; mais mon impatience me pousse à l'activité.

Oui, je continue les *Poèmes en prose.* D'ailleurs, il le faut bien, puisqu'il y a un engagement depuis deux ans, et que *les Fleurs du mal* ne paraîtront qu'après les *Poèmes en prose.* Mais je vais lentement, très lentement. L'atmosphère de ce pays est alourdissante, et puis tu as pu un peu deviner, par la lecture des quarante ou cinquante qui ont paru, que la confection de ces petites babioles est le résultat d'une grande concentration d'esprit. Cependant j'espère que je réussirai à produire un ouvrage singulier, plus singulier, plus volontaire du moins que *les Fleurs du mal,* et où j'associerai l'effrayant avec le bouffon, et même la tendresse avec la haine.

Grande nouvelle : je viens d'apprendre que je ne dois plus rien à Ancelle. Je suis au courant avec lui. C'est à toi que je dois cela. C'est toujours à toi que je dois ce qui m'arrive de bon.

Comment te récompenserai-je?

CHARLES

(La fin prochainement.)

LE CENTENAIRE DE MÉHUL

Voilà cent ans qu'il est mort, — le 18 octobre 1817, à Paris, dans une maison qu'on peut voir encore, rue Montholon, et dont les corps de logis, séparés par des cours, portent les vestiges de l'ornementation et de l'architecture à la mode au temps de l'Empire. Et, guère plus d'un demi-siècle auparavant (car il n'a vécu que cinquante-quatre ans), il était né, à la frontière française, en 1763, — sept ans après Mozart, sept ans avant Beethoven. De sorte que, durant son trop court passage sur terre, Méhul a été mêlé à l'histoire de France pendant sa période la plus agitée, ayant vu la fin de l'ancienne monarchie, la Révolution et la première République, le règne de Napoléon, enfin les deux Restaurations. En quel autre temps un homme de cet âge eût-il participé à des événements si divers et si graves? Or, il n'a pas fait qu'y assister en simple spectateur, mais il s'en est intimement pénétré, et ce n'est pas trop de dire que c'est de ces événements mêmes que sa production est née.

Et nous à qui, depuis trois ans passés, il a été donné de réfléchir, nous qui nous sommes réveillés de nos fragiles rêves, nous comprendrons mieux aujourd'hui la signification d'un effort d'art provoqué par des causes presque pareilles à celles que nous voyons en partie se renouveler sous nos yeux. Méhul, musicien de génie, formant le trait d'union entre deux autres maîtres français du voisinage desquels il est digne, — Rameau, l'incarnation sonore du XVIIIe siècle, Berlioz, l'ardent

interprète du romantisme de 1830 — est celui qui a fait retentir avec le plus de puissance, en même temps que d'harmonie, la voix de la France, quand celle-ci avait à proférer tant de cris surhumains. Nulle œuvre ne résume plus fidèlement que la sienne l'art et l'esprit de cette époque centenaire. Ne mérite-t-il donc pas qu'en un tel moment l'on fasse revivre son souvenir?

I

Étienne-Nicolas Méhul est né à Givet. Il n'était pas possible que, Français, il fût plus près d'être Belge, car sa ville natale, posée au point extrême de cette étroite bande de territoire qui conserve la Meuse à la France pendant quelques lieues de plus, touche à la Belgique par trois de ses côtés. De par cette origine, l'auteur de *Joseph* s'apparente donc à la race des artistes issus des Flandres, du pays wallon ou des provinces du nord de la France et qui, depuis cinq siècles, ont joué les premiers rôles dans l'évolution de la musique : les Josquin et les Lassus, maîtres de l'art de la Renaissance ; Grétry, Monsigny, Gossec, Lesueur et Méhul lui-même, illustrateurs musicaux des différents chapitres du XVIIIe siècle, — en attendant César Franck, qui vint consacrer en dernier lieu le bon renom de ces contrées [1].

Il était de souche plébéienne. Son père, lorsqu'il était enfant, était maître d'hôtel à Givet; il obtint, dit-on, par la suite, un emploi dans le personnel militarisé de la petite ville de guerre. Celle-ci devait offrir un séjour bien tranquille en son temps. Nous l'avons retrouvée telle il y a quelques années, avant que l'invasion fût venue troubler son calme provincial, qui semblait immuable. L'ensemble du pays ne dément pas le caractère de la cité. Au travers des prairies aux tons foncés, ou parmi des rochers grisâtres, la Meuse coule, encaissée, assez rapide, roulant d'un mouvement égal ses flots moirés, d'un vert sombre. Les villages, rares, sont couverts d'ardoise et l'on y travaille le fer. Dans les sous-bois

1. Rappelons-nous que Beethoven lui-même se rattache à cette lignée par ses ancêtres paternels.

de l'immense forêt d'Ardenne, évocatrice de légendes, courent des ruisseaux clairs, telle la sinueuse Semoy. L'aspect général est sévère, pourtant sans tristesse, et l'impression qui s'en dégage est à la fois celle d'une énergie contenue et d'une sérieuse contemplation. Méhul a dû se reporter à ses souvenirs de jeunesse quand, au moment le plus heureux de sa carrière, il commença son chef-d'œuvre par un chant dans lequel s'exprime avec émotion l'attachement au pays lointain :

Champs paternels, Hébron, douce vallée !...

C'est là en effet qu'il a passé les premières années de sa vie. Nous avons revu encore, cachée au milieu des bois, intacte, malgré le voisinage importun des usines, l'église de La Val-Dieu ainsi que les restes des bâtiments de l'abbaye de Prémontrés où il reçut son éducation et dont le maître de musique, le P. Hanser, l'initia aux premiers secrets de son art futur. Qu'il était loin du monde, pendant cette retraite ! L'on dit qu'il avait songé à finir ses jours dans le silence de ce cloître et, un instant, voulu se faire moine. Mais, en cette fin du XVIIIe siècle, c'était une existence précaire que celle-là. Méhul fit prudemment en revenant à sa voie naturelle et en se mêlant au monde ; et, quelques années plus tard, qui retrouva-t-il à Paris? Son ancien supérieur, l'abbé Lissoir, devenu journaliste et prenant part aux polémiques de plume de 93 !

Accueilli par Gluck, dont il reçut quelques conseils bienveillants, Méhul passa les premières années de son séjour dans la capitale, non sans activité, mais d'abord sans gloire, aux prises avec les difficultés qu'ont connues tous les débutants livrés à leurs seules forces et se préparant à des combats qu'il pressentait devoir être durs. On le vit, à la veille de 1789, participer à des concours, collaborer à des périodiques musicaux auxquels il donnait tour à tour des transcriptions et des œuvres originales : premiers essais qui passèrent inaperçus et dont certains, retrouvés naguère, offrent les preuves d'une précocité de génie qui nous étonne.

Son coup d'essai au théâtre fut un coup de maître (*Euphrosine et Coradin*, à l'Opéra-Comique, en 1790). Jamais encore on n'avait entendu retentir des accents si énergiques et si mâles.

Le récent réformateur de l'opéra semblait revivre en ce jeune Français. « C'est Gluck à trente ans », proclamait Grétry sans songer à jalouser un rival ; et, ajoutait-il : « Je ne dis pas Gluck lorsqu'il avait cet âge, mais Gluck expérimenté et lorsqu'il avait soixante ans, avec la fraîcheur du bel âge. » De fait, un art nouveau se révélait : l'art de la Révolution, encore à son départ, dont une œuvre musicale, étrangère par son sujet comme par son esprit à toute préoccupation politique, venait exprimer spontanément l'ardeur et faire retentir le cri puissant.

Interprète instinctif des sentiments généreux qui étaient ceux de tout le peuple de France en cet instant décisif, Méhul se trouva donc porté dès l'abord au premier rang de la phalange musicale qui, pour la première fois dans l'histoire de l'art, se constitua pour former une véritable école française, — car, antérieurement, la musique française n'avait connu que des individualités isolées. Il écrivit de nouveaux opéras, dont, se conformant au goût du temps, il empruntait volontiers les données à l'antiquité grecque ou romaine (*Stratonice, Horatius Coclès, Adrien,* les chœurs de *Timoléon*) ; ou bien, désireux de varier ses tons, il adoptait des sujets romanesques ou légendaires (*Phrosine et Mélidore, Uthal, Ariodant*). Cette activité l'occupa principalement pendant les dix dernières années du XIXe siècle.

Mais c'est dans un simple chant dicté par les réalités contemporaines qu'a coulé avec le plus de force le jaillissement de son génie viril. *Le Chant du départ* est devenu pour nous un second chant national, le chant que l'on écoute debout, qui a recommencé à nous émouvoir et a retrouvé en nous, hommes de 1914, un écho semblable à celui qu'il eut dans les cœurs des citoyens de l'an II lorsqu'il se fit entendre à eux pour la première fois.

Car Méhul ne dédaigna pas de se mêler aux foules révolutionnaires. On le vit encore, la veille de la fête de l'Être-Suprême, diriger, dans la section des Tuileries, l'une des quarante-huit répétitions partielles dont l'ensemble devait aboutir le lendemain à l'exécution prodigieuse d'un chœur chanté par le peuple de Paris tout entier — 200 000 exécutants ! Il est l'auteur d'un *Hymne à la Raison*, un peu austère,

de beaux chants funèbres ou victorieux, et il termina le siècle en donnant un magnifique modèle de ce qu'aurait été l'art républicain si la suite des événements lui eût permis de prendre son développement normal : *le Chant national du 14 juillet 1800* ou *Chant du 25 messidor*, vaste composition à trois chœurs, exécutée dans les Invalides lors de la dernière célébration du 14 juillet, sous le Consulat.

Il ne négligea pas non plus de jouer son rôle lors de la restauration du culte catholique : un *Domine salvam fac Rempublicam, — salvos fac Consules*, qu'il écrivit pour la fête donnée à Notre-Dame en l'honneur du Concordat, est, dans sa concision, une page superbe et somptueuse.

Déjà, il est vrai, le maître français se trouvait supplanté par des influences étrangères : c'est à Paisiello qu'avait été confiée la tâche d'écrire la plus grande partie de la musique destinée à cette cérémonie.

Mais il lui importait peu que d'autres lui fussent préférés, pourvu qu'il lui restât permis d'exprimer librement ses pensées et ses sentiments intimes. Non seulement il associait volontiers sa muse aux événements de nature à solliciter l'attention publique — le mariage de l'Empereur, la naissance du Roi de Rome, voire « l'état intéressant » de l'Impératrice, — mais il consacra plus d'une fois ses chants à orner des fêtes de caractère tout intime et familial : par exemple, *La Naissance d'Oscar Leclerc*, cantate dont le fondateur de la secte des Théophilanthropes, La Réveillère-Lépeaux, lui avait fourni les vers. Nous avons retrouvé naguère, en manuscrit de sa main, un hymne funèbre qu'il écrivit en 1808 à la mémoire d'un ami, un jeune savant, Orléanais d'origine, et diverses recherches ont abouti à nous informer que cette œuvre fut conçue pour être exécutée dans une loge maçonnique de Paris, le « Grand Sphinx », à laquelle le défunt et Méhul lui-même étaient affiliés [1]. C'est une page d'une beauté pure, qui, tracée pour l'intimité, ne témoigne pas d'un moindre génie que des compositions destinées à d'immenses auditoires. Car Méhul savait que la musique n'est pas faite uniquement pour l'agré-

1. Les diverses identifications relatives à cette œuvre inédite ont donné lieu naguère à de curieuses recherches accomplies par la Société archéologique et historique de l'Orléanais.

ment et qu'elle n'est jamais plus belle que lorsqu'elle sort du cœur, pour aller au cœur de ceux qui l'écoutent — ou qui la chantent.

Il fut le premier musicien dont le nom ait été inscrit dans l'ordre de la Légion d'honneur et le premier reçu à l'Académie des Beaux-Arts. Nul n'apporta un concours plus précieux à l'institution naissante du Conservatoire. Le premier maître vraiment digne de ce nom qu'ait formé cette école, Herold, fut son élève.

Au reste, ses succès ne le contentaient pas, et il faut avouer qu'ils ne furent jamais à la hauteur de ses mérites. Ayant pris ses grades dans la hiérarchie musicale dans le même temps où Bonaparte, son contemporain, s'élevait à la gloire par des bonds rapides, il semblait qu'il fût destiné à être le musicien de l'Empire : mais son caractère sans souplesse n'avait pas fait de lui un homme de cour, et Napoléon avait des préjugés de musique italienne ; ce furent d'autres que lui qui brillèrent aux premiers rangs dans les milieux officiels après 1804. Il eut l'estime des vrais connaisseurs, mais il ne jouit jamais de succès populaires. Il était d'humeur sombre, ombrageuse, presque farouche. Il y a de l'Alceste en lui. Puisons au hasard dans sa correspondance : voici la dernière de ses lettres qui ait été communiquée au public[1]; on va voir dans quel style il y constate un simple désaccord administratif. « Il est par trop pénible de recevoir des injures pour prix de ses complaisances », écrit-il au directeur de l'Opéra en notifiant son refus de faire partie d'un jury. « Comme il n'est pas dans mon caractère de repousser l'intrigue par l'intrigue, je me tiens pour battu et je me retire. » Il se croyait « poursuivi par un ennemi caché, prêt à saisir l'occasion de lui ravir l'estime publique en rabaissant son talent » et se déclarait prêt « à cesser ses travaux s'il pouvait, par là, obtenir son repos ». Pour un peu, il irait fuir dans un désert !... D'autres lettres ont des mots durs à l'adresse de Grétry, dont pourtant il prononça l'éloge funèbre avec une émotion dont on ne retrouve pas trop souvent l'accent en ces sortes de discours. Son hostilité contre Lesueur a fait grand bruit en son temps. Mais, en revanche, ses amis, Cheru-

1. Catalogue Charavay, août 1917.

bini, Gossec, Berton, Sarrette, avaient en lui un défenseur passionné. Ses lettres à Herold sont d'un accent paternel vraiment touchant.

Il était, au fond, une âme tendre. Ayant traversé les dures années révolutionnaires, aux premières loges comme spectateur des événements de 93, il en avait conservé la vision présente. Il était resté en lui un souvenir des haines implacables; pourtant il aurait voulu sourire et aimer. De fait, il apparaît déjà comme un des premiers types de « l'enfant du siècle » dont la génération postérieure devait multiplier les exemplaires. Nous verrons bientôt que cette prédisposition ne fut pas sans influence sur son art même.

Il advint qu'au moment où il était le plus près de céder au découragement, sous une impression rassérénée, il produisit l'ouvrage qui devait rester comme son plus pur chef-d'œuvre dramatique, *Joseph*; et vraiment on peut s'émerveiller qu'une conception si rare ait été formée en un temps si peu fait pour l'accueillir. Mais, par là même, il se sentit de plus en plus isolé dans son siècle. On l'admira : on ne fut pas touché. *Joseph* n'a jamais obtenu vraiment un grand succès. Au reste, l'œuvre avait été donnée à l'Opéra-Comique, théâtre secondaire, et cela suffisait à la classer à ce rang, bien qu'elle fût autrement haute que tout ce qui avait paru à l'Opéra depuis Gluck. Pendant ce temps, Spontini — un grand maître, lui aussi, mais aucunement supérieur — obtenait des triomphes et des consécrations que Méhul se voyait refuser dans sa patrie, et quand il voulut porter la lutte sur le terrain où son rival s'était affirmé, il fut vaincu : un opéra antique, *les Amazones*, par lequel il avait espéré contrebalancer *la Vestale*, échoua lourdement, et l'artiste en eut un véritable désespoir[1].

Agé de cinquante ans, il avait fini sa carrière. Il se retirait volontairement du monde, fuyant avec obstination les tracasseries, cultivant son jardin, vivant au milieu des fleurs, sa consolation dernière. Las! cette joie faillit lui manquer encore!

1. « Nous tombons, mon cher Jouy, et j'en ressens une peine très vive. Mon étoile obscurcit la vôtre ; je vous ai porté malheur... » Ainsi commence la lettre que Méhul écrivit à son collaborateur au lendemain de la première représentation des *Amazones* (voy. A. Pougin, *Méhul*, 1889).

Les invasions ennemies vinrent le tourmenter jusque dans l'asile où il avait pensé trouver la paix ! Les chevaux des Cosaques piétinèrent ses tulipes, ses roses, ses œillets ! Puis il lui fallut s'éloigner, car la phtisie le rongeait : mais quelle guérison espérer, fût-ce d'un meilleur climat, au loin, séparé de tout? Il revint à Paris et il mourut.

Certes, il n'avait pas donné tout ce que son génie aurait dû produire.

Et pourtant, quelles magnifiques réalités son œuvre nous permet déjà d'admirer!

II

Le premier obstacle qu'a rencontré Méhul et qui l'empêcha de prendre son essor total provient du temps où il a vécu. De ce temps, il eut l'âme, et cela fut au mieux. Mais l'âme a besoin, pour s'épandre, de s'extérioriser dans des formes et les formes d'art usitées sous la Révolution et l'Empire étaient vraiment par trop incompatibles avec l'esprit qu'elles enfermaient : celui-ci ne pouvait que s'y sentir captif. Ce n'est pas sans raison qu'on a dit que le génie de la Révolution a dû attendre jusqu'à 1830 pour trouver sa véritable expression artistique et littéraire : cela est vrai pour la musique comme pour la poésie. A quelques rares exceptions près, le lyrisme d'une époque si propice aux grandes envolées ne trouva d'abord pour se formuler que des expressions terre à terre.

Ces formes étaient rigides, étroites, immobiles. Quel contraste avec un idéal tout de liberté, de mouvement, d'expansion ! Tandis que l'ardeur de la vie nationale ne connaissait plus de frein, les arts étaient subordonnés à des règles rigoureusement académiques. L'imitation du style antique passait alors pour la plus inéluctable obligation. Et que l'on ne croie pas que la musique y échappa, faute de modèles. Oui, sans doute, les orateurs et les écrivains avaient lu Plutarque, Cicéron et Démosthènes; les plastiques avaient une idée, au moins sommaire, de la statuaire de Phidias ou de l'architecture du Parthénon, et les musiciens ne connaissaient rien de sem-

blable. Mais, à défaut d'imitation directe, ils s'étaient façonné des formes conventionnelles, procédant du même esprit. Dans les compositions des maîtres de ce temps-là (et je ne parle pas seulement de Méhul, mais tous les autres, Cherubini, Berton, Boieldieu, Catel, écrivaient de même façon), tout est symétrie, régularité, ordre implacable. Peut-être ces mots ne suffisent-ils même pas encore à les expliquer Il me revient à l'esprit un jugement de M. Debussy qui dira mieux. (Debussy! Méhul ! Quelle antithèse que celle de ces deux noms !) Parlant un jour de certaines musiques proches de son propre idéal, l'auteur de *Pelléas* les louait d'être conçues dans des formes « qu'il est impossible d'apparenter aux formes établies, — on pourrait dire *administratives* ». C'est cela : tout est ici réglé, prévu, composé selon les formules. Jamais la loi de la carrure n'a été appliquée avec une plus inexorable rigueur. Les développements sont construits dans le même moule, procédant toujours par répétitions et redites : une période de huit, ou seize, ou trente-deux mesures, ou les multiples, est reprise, d'abord intégralement ; puis c'est le tour des dernières mesures, qui se fragmentent par huit, par quatre, par deux ; les vers sont répétés avec la musique, deux d'abord, puis un à un, puis coupés par la moitié : l'on devine à l'avance comment la phrase finira ; rien n'est laissé à l'imprévu, à la libre imagination de l'auteur.

Méhul n'a pas inventé ces formes : il les a subies. Tout au plus mériterait-il le reproche de n'avoir pas osé s'insurger contre leur tyrannie ; mais il est vrai qu'en un temps où l'on ne connaissait plus de loi dans les grandes choses on ne fut jamais plus timoré à l'égard des moindres.

De fait, elles n'avaient même pas le mérite d'être propres à l'art français, car, en matière musicale, l'Italie était devenue maîtresse et dominatrice. Elle l'était par la personne même de ses compositeurs, devenus objets de l'engouement général. Que Napoléon ait contribué à imposer à nos musiciens nationaux la suprématie de Paisiello ou de Zingarelli, qui étaient certes loin de valoir Méhul, cela peut être ; mais on peut assurer que le goût du public était d'accord avec ces préférences impériales. Elle l'était aussi par la technique. Celle-ci était devenue tout autre qu'au temps de Rameau, même

de Gluck, et elle jouissait d'un prestige alors incontestable. Si Cherubini passait pour un si grand maître, c'est qu'il avait puisé les secrets de son art à la source même des écoles d'Italie. Cependant, malgré des progrès réels, est-il certain que les acquisitions faites par les musiciens français dans ce domaine n'aient pas été obtenues en partie aux dépens du génie de la race?

Le deuxième obstacle que Méhul a trouvé dans l'esprit de son temps provient de l'idée que celui-ci se faisait de l'art de la musique dramatique. Dans l'association de ses deux principaux éléments constitutifs, le musicien était relégué à la seconde place et la première revenait, ne disons pas au poète, mais au librettiste. Cet ordre eût peut-être été acceptable si les deux collaborateurs avaient au moins été de même niveau ; mais, tandis que le musicien était parfois, comme Méhul, un génie supérieur, les faiseurs de paroles ne furent jamais que des écrivains de second ordre, sinon de troisième. Ils croyaient avoir assez fait s'ils avaient préparé un canevas favorable à recevoir des airs de chansons et ne cherchaient rien au delà. Une méchante plaisanterie avait fait tout le mal : « Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. » Et il est hors de doute que la plupart des poèmes d'opéras de ce temps-là — voire d'autres époques — étaient pleins de choses qui n'ont jamais valu la peine d'être dites! Il fallait voir pourtant quelle était l'outrecuidance de ces diseurs de riens et quel air de suffisance ils prenaient vis-à-vis de leurs collaborateurs — les Hoffman, les Bouilly, les Arnault, les de Jouy, et nous nommons les meilleurs! Ils disaient : « Ma pièce », fût-il question d'un ouvrage valant exclusivemeut par la musique qui s'y était greffée. Un jour, Pixérécourt offrit un poème à Méhul ; celui-ci, occupé ailleurs, demanda un an avant d'entreprendre ce nouveau travail : Pixérécourt le refusa et fit bâcler une musique en quinze jours par Gaveaux. Gaveaux ou Méhul, qu'est-ce que cela faisait?

Cette dépendance fut la principale cause de l'infériorité de la musique dramatique pendant un long temps. Sans doute Gluck avait écrit : « Il faut *réduire* la musique à sa véritable fonction, celle de *seconder* la poésie. » Mais il n'avait pas voulu dire qu'il fallait subordonner le musicien au poète, et s'il

professait que la musique doit recevoir des vers son inspiration essentielle, c'était à la condition implicite que ceux-ci fussent beaux. Nous connaîtrons tout à l'heure un cas où cette association fut réalisée, et ce fut tout à l'avantage de la production de Méhul. Mais, dans les circonstances ordinaires, il devait se soumettre à des initiatives médiocres. De là vint qu'il ne lui fut pas permis de s'élever autant qu'il l'eût fait s'il avait suivi son propre élan.

Mais, dira-t-on, pourquoi n'a-t-il pas composé de la musique pure? Il se fût ainsi libéré de sa sujétion aux poètes d'opéra. La musique instrumentale, plus directe, a un jaillissement autrement lointain que celle dont l'objet n'est que d'exprimer le sentiment de quelque héros imaginaire, d'une « personne interposée ». Ici encore, Méhul a trop cédé aux idées du temps. La musique instrumentale passait pour un genre secondaire aux yeux des Français du XVIIIe siècle ; le génie de la symphonie ne leur avait pas encore été révélé. Méhul s'y essaya cependant, et ses tentatives sont de nature à nous faire regretter vivement qu'il n'ait pas osé s'engager davantage. Ses ouvertures — *Stratonice, Timoléon, Horatius Coclès, le Jeune Henri, Adrien*, etc., sont des pages orchestrales d'un souffle admirable, de formes amples, pleines de vie et de beauté. Leurs péroraisons ont la vibration puissante de l'éloquence propre aux grands orateurs ses contemporains. Ses symphonies (il en a écrit plusieurs) ont grande allure aussi. Le reproche qu'on leur peut adresser est qu'il ne s'y livre pas assez : il n'a pas su se débarrasser de la gêne d'un style scolastique qu'on croyait inhérent au genre. Entre les trois grands symphonistes classiques, Mozart est inimitable ; Beethoven a une profondeur de pensée qui n'est qu'à lui, et Méhul, s'il avait pu connaître ses grandes œuvres (postérieures) eût probablement hésité devant leur nouveauté ; seul Haydn pouvait être un modèle pour lui : en effet si, par l'étendue des développements, les symphonies du maître français pourraient être rapprochées parfois des neuf immortelles, c'est bien plutôt d'après le style et l'esprit du « père de la symphonie » que leur idéal paraît s'être formé.

Pourtant, les premiers essais de sa vie d'artiste dénotent, chez Méhul, une rare, disons mieux, une extraordinaire apti-

tude pour la musique instrumentale. Bien avant son début au théâtre, n'ayant guère plus de vingt ans, il avait écrit des sonates et était parvenu à les faire éditer. La première a paru dans la quatrième année du *Journal du Clavecin* (1786). L'influence de Gluck, son maître, y apparaît dès l'abord : par le développement, comme par l'esprit général, le premier morceau semble modelé sur l'ouverture d'*Iphigénie en Aulide*, ou plutôt sur les transcriptions pour le clavecin qui ont été faites de cette page célèbre. Le modèle est avouable, on en conviendra ; il nous avertit que le jeune Méhul voyait haut et que, dès son premier pas, il avait la préoccupation du grand style orchestral. Cette œuvre fut immédiatement suivie par deux cahiers de sonates, non postérieures à 1788, et ces nouvelles compositions attestent que le style s'est grandement élevé, dépouillé, épuré. Les manières propres au clavecin ont fait place à celles de la grande sonate pour piano. Cette fois, l'on pressent distinctement Beethoven, cela quinze ans avant la *Sonate pathétique*[1]. Pourquoi l'auteur de *Joseph* ne s'est-il pas consacré davantage à ce genre supérieur de la musique? Il se fût, s'il avait développé des qualités si manifestes, certainement placé parmi les premiers.

III

Mais si Méhul ne fut pas assez dégagé des influences ambiantes pour s'élever librement, en dehors et au-dessus d'elles, par contre, il leur a dû ce qu'elles pouvaient lui suggérer de meilleur. Tout ce qu'il y eut d'énergie dans les années où il a vécu a passé en lui. Sa musique, il l'a dit lui-même, est de la musique de fer. Elle a le teint mat du métal ; elle en a la raideur, mais aussi la force.

Nous savons déjà quel étonnement son début dramatique causa à un public qui reconnut son âme — l'âme de 1789 —

1. Nous avons dû récemment la révélation des sonates pour piano de la jeunesse de Méhul à la « Société française de Musicologie », fondée cette année même, dans le but d'affirmer cette vérité, difficilement admise, que les études françaises, en musique comme en toute autre branche, peuvent s'accomplir et se poursuivre sans qu'il soit aucunement nécessaire de les placer sous des tutelles étrangères.

en de tels accents. « Cette explosion semble ouvrir le crâne des spectateurs avec la voûte du théâtre », écrivait Grétry. L'explosion musicale dont parlait l'auteur de *Richard* était déterminée par une scène de jalousie, plus terrible qu'aucune autre qu'on eût vue au théâtre, car le premier rôle y est dévolu à un Iago féminin, moins nuancé, mais plus implacable que ne l'eût créé Shakespeare lui-même. Les accords de Méhul ont donné aux personnages un caractère de grandeur farouche.

Dans un simple acte fait pour l'Opéra au commencement de l'an II et qui sous son affabulation romaine, n'est, à proprement parler, qu'un à-propos de circonstance, les mêmes qualités s'affirment : je parle d'*Horatius Coclès*, spectacle dans lequel tout avait été réuni pour solliciter l'attention des nouveaux républicains. L'action met en scène les deux Horaces, Mutius Scœvola et le consul Valerius Publicola ; Porsenna figure à la cantonade et, pour corser le tout, le tombeau de Brutus se dresse au fond de la scène. Que la composition musicale de ce hors-d'œuvre d'actualité soit lâchée, personne ne s'en étonnera ; cependant, des accents de fierté indicible, des éclats d'énergie superbe y sont semés à profusion.

Les chœurs de *Timoléon*, écrits pour une tragédie de Marie-Joseph Chénier dont la représentation, longtemps interdite, a donné lieu à des incidents restés historiques, renferment des pages d'une ordonnance magnifique, d'une inspiration brûlante, d'un éclat triomphal. Pourquoi ne connaissons-nous rien de cette musique? Elle devrait être consacrée parmi nous comme un modèle du grand style choral. Il se peut que la souplesse et le charme y fassent défaut ; mais la vie y est intense et le sang y circule avec une ardeur qui va jusqu'à la fièvre.

Gardons-nous de croire pourtant que la grâce soit une qualité étrangère à la nature de Méhul : il en sait très bien faire preuve quand l'occasion le permet. Ses agréments sont parfois un peu surannés; mais, en certaines pages, ils ont gardé toute leur fraîcheur. Revenons encore à cet *Euphrosine et Coradin* par lequel il s'est révélé dès l'abord sous ses aspects multiples. Le sujet du poème est la lutte de « l'éternel féminin » contre la dure autorité de l'homme — le sourire bri-

sant la force qui se croit indomptable. Nous savons déjà ce qu'ont été les parties tragiques de l'œuvre ; mais la musique n'a pas moins heureusement exprimé les autres. Euphrosine a, dans ses accents, dans ses rythmes, des coquetteries qui forment le plus heureux contraste avec les cris du jaloux, et parfois l'orchestre accompagne sa voix avec une piquante ingéniosité.

Sans entrer dans le détail de tous les opéras-comiques où Méhul a su se détendre ainsi, rappelons au moins un titre qui évoque des souvenirs appartenant à l'histoire, celui d'une fantaisie par laquelle l'auteur de tant d'œuvres sévères n'a pas craint de verser dans le bouffon : *l'Irato*. C'est une farce à l'italienne ; Méhul en avait entrepris la composition pour montrer à ceux qui le méconnaissaient de quoi il était capable. L'*opera-buffa* faisait alors tourner toutes les têtes et Bonaparte lui témoignait, au détriment des chefs-d'œuvre français, des préférences qui n'étaient pas sans friser l'injustice. Méhul voulut démontrer qu'il saurait faire un opéra-bouffe tout comme un autre : il écrivit *l'Irato*, le porta à la scène sans faire connaître qu'il en était l'auteur, et tout le monde, à commencer par le premier Consul, se récria : « Ce n'est pas un Français qui aurait fait une si jolie musique ! » Tous se trompèrent d'ailleurs, l'auteur le premier, si la musique de *l'Irato* leur donna des illusions d'italianisme. Il n'est pas douteux que le style du véritable *opera-buffa*, du moins quand il est signé Cimarosa, a une souplesse et une saveur de terroir qui font complètement défaut à Méhul ; mais en revanche celui-ci n'a pas pu se défendre de maintenir, comme malgré lui, ses qualités natives. Quel morceau d'opéra italien pourrait-on montrer qui ait le mouvement, le souffle, l'envergure du quatuor de *l'Irato*?

Cette incursion dans un domaine qui n'était pas le sien fut d'ailleurs tout occasionnelle. Mais, par d'autres œuvres plus sincères, lui dont le sentiment paraissait être toujours concentré, il montra bien qu'au fond il était d'une nature rêveuse et tendre. Pourtant il semblait peu féminin. Quels sont les sujets principaux de ses œuvres? *Joseph, Ariodant, Adrien, Horatius Coclès, Uthal, le Jeune Henri, Timoléon* : tous des noms d'hommes, et généralement assez austères. De

notre temps, les choses sont bien changées ; les titres d'œuvres françaises qui reparaissent le plus souvent sur les affiches de nos théâtres lyriques sont *Carmen*, *Manon*, *Thaïs*, *Mireille*, *Mignon*, *Lakmé*, *Louise* : tous des noms de femmes, dont la plupart évoquent l'idée des plus charmantes séductions. Dans *Joseph*, le chef-d'œuvre de Méhul, il n'y a pas un seul rôle féminin, à moins que l'on veuille compter comme tel Benjamin, qui est un soprano, mais un garçon.

Cependant Méhul est l'auteur de l'air : *Femme sensible*. Il fallait bien qu'il y eût en lui un fonds de tendresse, puisque, sans les chercher, il trouvait des accents qui allaient ainsi au cœur des femmes : car cette romance, dont les premiers mots semblent maintenant un tantinet ridicules, fut chantée avec l'accent le plus sincèrement sentimental par deux générations au moins. Il y a dans ses chants un ton de rêverie mélancolique, qui va parfois jusqu'à l'âpreté. Les contemporains eux-mêmes ont su distinguer cette particularité. En pleine effervescence révolutionnaire, un journal a été assez attentif aux choses de l'art pour déclarer ceci : « La musique du citoyen Méhul est romantique. » On peut lire cette appréciation dans la *Chronique de Paris* du 1er avril 1793. Elle dénote une perspicacité que n'avaient pas toujours les critiques musicaux d'alors, et l'épithète est d'autant plus digne d'être relevée qu'elle était peu familière aux écrivains du XVIIIe siècle : on en a attribué le premier usage à Jean-Jacques Rousseau, qui l'employa pour définir le caractère de poésie particulier aux rives du lac de Bienne ; Méhul serait donc le premier auteur à l'œuvre duquel elle aurait été appliquée. Il la justifie. Quoi de plus romantique que cette partition d'*Uthal*, poème imité d'Ossian, qui doit son caractère plus encore au sentiment intime qu'à cette particularité, tout extérieure, de l'orchestration, d'où Méhul, pour la rendre plus sombre, avait exclu les violons? Écoutez encore les premières mesures de l'ouverture du *Jeune Henri* : la poésie de la forêt s'y exprime avec autant d'intensité, sinon avec le même accent, que dans le *Freischütz* de Weber.

Parmi les opéras de Méhul, il en est un où cette note moderne vibre avec un éclat tout particulier. Il se nomme *Ariodant* et fut représenté dans l'avant-dernière année du

XVIIIe siècle. Le sujet est emprunté à l'Arioste, et c'est avec une visible satisfaction que l'auteur constate cette origine, de laquelle il semble conclure à des affinités avec sa propre nature. « Les personnages principaux tiennent, écrit-il, à l'ancienne chevalerie, et j'ai éprouvé plus d'une fois qu'il était plus facile de faire chanter des paladins que des sénateurs et des consuls. » Il était donc enfin permis à Méhul de ne plus être Romain ! C'était, en effet, un spectacle assez nouveau sur la scène française : on entendait, au milieu d'une fête nocturne, parmi les danses, le chœur murmurer une harmonieuse invocation à « la nuit propice à l'amour » ; un barde, s'accompagnant sur la harpe, chantait la romance dont nous avons dit la popularité : *Femme sensible* ; puis se déroulaient des scènes passionnées, un duo de jalousie digne d'être mis en parallèle avec celui d'*Euphrosine*, de beaux airs et de larges et puissants morceaux d'ensemble. Une telle œuvre eût mérité de devenir classique.

Et voyez avec quelle continuité Méhul fut l'interprète des idées successives qui règnèrent aux diverses époques qu'il traversa ! Nous avons reconnu dès l'abord en lui l'artiste de 1789 et 1792, — même 93. A la vérité, il ne représenta pas aussi fidèlement les élégances du Directoire, et de cela nous ne saurions lui faire reproche. Mais, les années ont passé; les effervescences révolutionnaires se sont calmées, un autre idéal s'est formé. Chateaubriand écrit *le Génie du Christianisme* et le publie en l'an XI, en offrant la dédicace au premier Consul : parmi tant d'idées nouvelles, si différentes de celles du XVIIIe siècle, il proclame les beautés de l'art chrétien, l'architecture gothique, le chant grégorien, les poèmes de Dante et de Milton; il remonte jusqu'à l'Écriture sainte et loue le style biblique, qui, dit-il, « imite la narration de l'épopée, avec un charme plus grand qu'on ne peut dire, comme dans l'aventure de Joseph... »

Méhul a-t-il lu *le Génie du Christianisme* ? Nous l'ignorons. Mais, à l'égard de l'aventure de Joseph, voici ce que nous savons de lui.

Il assistait un jour à un dîner d'artistes et de gens de lettres chez Sophie Gay. On peut en dire la date : c'était le 14 septembre 1806. La veille, la Comédie-Française avait donné la

première représentation d'un *Joseph*, tragédie de Baour-Lormian. Il fut question à table de la pièce nouvelle, et, ainsi qu'il convient, pas exclusivement pour la louer. Certains critiquaient la surabondance d'épisodes parasites dont l'auteur s'était cru obligé de charger la légende. Mais, répondaient les autres, on ne peut pas faire une tragédie en restant, pendant cinq actes, dans la simplicité biblique : il faut bien ajouter des intrigues d'amour, des conjurations. Alexandre Duval, qu'on ne croyait pas si ami de la simple nature, prit, sans doute par esprit de contradiction, parti pour l'opinion contraire. Méhul, attentif à la discussion, feignit de se ranger parmi ses adversaires et le défia d'écrire le poème dramatique qu'il expliquait. Duval demanda si Méhul voudrait le mettre en musique : il n'en fallait pas davantage ; et c'est ainsi qu'en plaidant le faux l'auteur d'*Adrien* et de *l'Irato* obtint pour la première fois un poème d'opéra conforme à son désir, — pièce écrite dans une très mauvaise langue, déclamatoire et faussement sentimentale, mais qui suit, sans y rien ajouter, les grandes lignes de la légende primitive.

La musique de *Joseph* a pour qualité dominante la sérénité, et ce caractère n'est pas celui qui nous avait frappé dans l'œuvre antérieure de Méhul. Sans doute quelques beaux chants classiques, d'une haute et pure inspiration, eussent pu être détachés d'œuvres telles que *Stratonice*, ou, mieux encore, de la grande fresque musicale qu'est le *Chant national du 25 messidor*, où un chœur de femmes, qu'accompagnent les harpes, vient se poser comme un nimbe au-dessus des figures de héros dont l'hymne célèbre harmonieusement les vertus. Mais ce qui jadis était exception devient maintenant l'essentiel. Le grand style qui s'affirme dès la première phrase de l'air classique de *Joseph* se soutient d'un bout à l'autre de l'ouvrage ; les personnages bibliques — Jacob, Benjamin, Siméon — sont musicalement représentés par des accents merveilleusement appropriés à leur physionomie, tandis que le sentiment décoratif propre au génie de Méhul est formulé par des traits dont la discrétion ne fait qu'accuser la fermeté. Les forts sont les plus doux. *Joseph* est la première en date et reste le modèle de ces idylles musicales dont *Ruth*, de César Franck, et *l'Enfance du Christ*, de Berlioz, sont venus

postérieurement enrichir le répertoire : trois purs chefs-d'œuvre, dont le premier n'est certainement pas le moins parfait.

Mais il faut en revenir toujours à ces années de fièvre au cours desquelles le génie de la lyrique française s'est affirmé le plus puissamment.

C'est, nous le savons bien, un préjugé répandu dans notre jeune musicologie que la musique inspirée par le sentiment national, ce n'est pas de la musique. Ainsi par une exécution sommaire sont retranchés du domaine de l'art tous ces beaux hymnes sur la composition desquels a porté le principal effort de l'école française à l'époque où, jeune encore, elle a vécu sa vie la plus ardente. On veut bien admettre pourtant que *la Marseillaise* n'est pas sans valeur, et même faire grâce au *Chant du départ*, dont le succès est un peu gênant ; mais quant au reste, il n'en faut pas parler. Nous croirions volontiers que ce dédain a pour cause certaines idées préconçues, étrangères aux choses musicales, et peut-être aussi qu'il n'est point basé sur une connaissance très attentive des œuvres. Si d'ailleurs des critiques ont été articulées, il faut constater qu'elles se sont adressées beaucoup moins au contenu qu'aux formes. Nous n'avons pas méconnu les défauts de celles-ci, imposées à l'époque par des règles procédant d'un goût antérieur ; mais Méhul nous a prouvé qu'elles n'étaient pas un obstacle absolu à ce que chacun y enfermât ce qu'il voulait y mettre. Lors donc que des maîtres comme (outre Méhul) Cherubini, Gossec, Lesueur, Catel, etc., — même un homme qui n'était pas un maître en l'art de musique, Rouget de Lisle, — donnaient leurs soins à la composition d'œuvres dans lesquelles ils exprimaient en toute sincérité le sentiment collectif, on pourrait admettre dès l'abord que leur effort était louable et qu'il ne fut pas vain. Un examen impartial atteste en effet que cet effort aboutit à la production d'un mouvement artistique de la plus haute portée.

Le Chant du départ, qu'on pourrait appeler l'hymne de la mobilisation de l'an II, a dû aux événements commencés en août 1914 un réveil de popularité et les auditions qui en ont été données ont confirmé que cette brève composition est un vrai chef-d'œuvre. Nous l'avons, notamment, vu mettre en scène à l'Opéra-Comique, dans une version fidèle et conforme

à l'original (particularité à noter, car elle est rare). Parmi une figuration donnant une impression vraie des foules révolutionnaires, les strophes se succédaient, tour à tour chantées en solo ou en chœur par les guerriers, les mères, les épouses, les vieillards, les enfants, les jeunes filles, le peuple entier : conception renouvelée de l'antique, dont le modèle a été fourni par Plutarque, et que Marie-Joseph Chénier a rajeunie avec un art fait principalement de sincérité et d'enthousiasme, admirable en tout cas, quelle qu'en fût la source. Nous disions tout à l'heure que Méhul n'a trouvé qu'une fois en sa vie l'occasion de collaborer avec un vrai poète : cette occasion, la voilà ; c'est *le Chant du départ* qui la lui a offerte. En écoutant ces vers où chaque mot est juste, chaque idée représentative, il nous semble éprouver une impression racinienne : l'analogie est assez inattendue pour être retenue, car l'art de Racine n'avait jamais passé pour être celui qui convînt aux républicains qui combattirent à Fleurus. La musique de Méhul a sa large part dans cette réalisation, une part égale à celle de la poésie, car les deux éléments font corps et se pénètrent intimement. Si, dans l'œuvre si diverse du maître français, elle est à peu près la seule page qui revive après un siècle et quart d'existence, du moins elle affirme sa puissance avec un éclat singulier.

N'est-ce pas chose déplorable que l'art musical n'ait pas son musée où seraient exposés les chefs-d'œuvre de tous les temps? Le Louvre a ses salles de l'école française, sur les murs desquelles les tableaux des contemporains de Méhul sont visibles à tous les yeux. C'est David, avec son *Couronnement de Napoléon* ; Prud'hon, et la *Justice et la Vengeance poursuivant le crime* ; Gros, Guérin, Géricault, les uns représentant les spectacles de la vie contemporaine, les autres retraçant les images de l'antiquité, la Bible, Ossian, tous les sujets auxquels notre musicien aussi a demandé l'inspiration. Son *Chant national du 14 juillet 1800*, — ou, si on le préfère, le plus concis *Chant du départ*, — ne serait-il donc pas digne d'être placé à côté des plus magnifiques toiles de David, l'organisateur des fêtes nationales? La scène des remords de Siméon, dans *Joseph*, n'est-elle pas l'illustration même du tableau de Prud'hon? L'ouverture du *Jeune Henri* ne ferait-elle pas très bonne figure auprès des chasses de Lancret? Et le terrible duo d'*Euphrosine*, et les

impressions romantiques d'*Uthal* et de *Phrosine et Mélidore*, et les scènes grecques de *Stratonice* ou *Timoléon*, et la fantaisie romanesque d'*Ariodant*, tout cela ne trouverait-il pas des pendants parfaitement assortis dans la salle aux Sept-Cheminées, peut-être même dans le Salon carré?

Mais la musique n'a pas de musée. Il faut nous résigner à en parler, mais à ne pas l'entendre. Les œuvres de Méhul ont disparu du répertoire, et des raisons matérielles mettent obstacle, jusqu'à un certain point, à ce qu'elles y rentrent : leurs partitions, vieilles de plus d'un siècle, n'existent que dans les éditions originales, devenues rares et peu utilisables pour l'interprétation moderne; et ce ne sont pas les éditeurs allemands, seuls détenteurs, jusqu'en ces dernières années (il faut espérer que cela changera), des matériels des grands ouvrages classiques, qui auraient jamais eu l'idée d'éditer, pour les mettre à la portée de tous, les compositions d'un maître aussi résolument français que Méhul. Il a donc fallu l'occasion de ce centenaire pour que le public du XXe siècle pût refaire en partie connaissance avec l'œuvre d'un musicien si représentatif de la vraie tradition française. Les concerts symphoniques, à la vérité, ont voulu l'ignorer. Mais l'Opéra-Comique a consacré une matinée à célébrer sa gloire. Sur la scène qui a vu naître *Joseph*, aux sons du *Chant du départ*, le buste de Méhul a été couronné : jamais homme n'avait été salué par de plus fiers accents ! L'on joua l'*Irato*. Peut-être eût-on pu trouver une œuvre d'un choix plus opportun que ce *pasticcio* dont le principal mérite est d'être écrit *à la manière de...* ; la représentation n'en fut pas moins fort agréable, et des fragments de *Joseph* et d'*Ariodant*, encadrés de belles pages orchestrales, la complétèrent dignement. Pourquoi, lorsqu'après la guerre on procédera au dénombrement nécessaire de nos ressources d'art, dans le passé comme dans le présent, l'Opéra-Comique ne nous rendrait-il pas *Ariodant*, le seul opéra à panache qu'ait écrit Méhul ? En attendant, réjouissons-nous de ce qu'une telle manifestation en l'honneur de la musique française ait pu se produire en un tel temps, et inclinons-nous devant la mémoire de celui qui en fut le héros : elle est digne de tous nos hommages.

JULIEN TIERSOT

L'INSUFFISANCE

DES

REVENUS PRIVÉS DE LA FRANCE

S'il est un jugement qui soit sujet à de fréquentes révisions, c'est incontestablement celui que l'on porte sur la situation de fortune des individus. On le sait en France comme ailleurs, et les hommes sérieux ne s'avisent pas de faire connaître leur sentiment sur les ressources de leurs concitoyens sans en accompagner l'expression des réserves et réticences qui s'imposent. — Quand il s'agit d'apprécier la fortune privée des nations, il semble, au contraire, qu'on fasse plus aisément confiance à la rumeur publique et qu'on se soucie peu de contrôler ses affirmations, bien que les moyens d'enquête et d'information ne fassent point défaut. Que de gens vont encore disant que la France est le pays le plus riche du monde !

Cette attestation est, par malheur, inexacte. Il y a longtemps déjà que, sur ce terrain, l'Angleterre nous laisse assez loin derrière elle, et depuis trente ans, les États-Unis et l'Allemagne nous ont également dépassés. La fortune privée des États-Unis est évaluée aujourd'hui à 938 milliards, celle de

l'Angleterre à 600 milliards, celle de l'Allemagne à 300 milliards, alors que celle de la France se situe entre 240 et 280 milliards. C'est entre ces deux chiffres qu'oscillent les estimations de savants économistes tels que de Foville, de Lavergne, Neymarck, d'Avenel, Raphaël Georges Lévy.

Il faut ajouter d'ailleurs, qu'au point de vue économique et social, le chiffre de la fortune privée d'un pays ne présente pas un intérêt capital. Ce qui importe, c'est son revenu annuel, qui est la source du bien-être des peuples et la condition de l'épargne par laquelle s'augmente la richesse nationale.

Or, à cet égard, notre infériorité s'accuse davantage. Les évaluations les plus optimistes estiment les revenus du capital et du travail en France à 32 milliards par an, ce qui fait ressortir par individu un revenu quotidien de 2 fr. 11, tandis qu'aux États-Unis ces revenus atteindraient 130 milliards ou 3 fr. 56 par individu et par jour, en Angleterre 65 milliards (4 fr. 94 par individu et par jour), en Allemagne 52 milliards (2 fr. 16 par individu et par jour).

Si nos charges budgétaires, après la guerre, augmentent, comme on le prévoit, de 5 à 6 milliards, notre revenu quotidien sera diminué en proportion et ramené aux alentours de 1 fr. 70 par individu et par jour.

Il faut reconnaître, si l'on tient compte notamment de l'augmentation du coût de la vie, que de tels revenus sont insuffisants et ne correspondent point aux besoins matériels et aux exigences intellectuelles et morales d'un peuple civilisé.

Si nous voulons éviter les fatales régressions qu'ont amenées dans l'histoire les grandes invasions et les guerres prolongées, si nous voulons accélérer, au contraire, notre marche sur la voie du progrès, il faut que tous nos efforts tendent à l'accroissement de ces revenus insuffisants. Enrichir la France sera, au lendemain de la guerre, le devoir national le plus pressant. On peut même penser que ce devoir devra s'internationaliser pour ainsi dire, tout au moins pour les membres de l'Entente. Prendre les dispositions économiques qui permettront d'accroître le plus rapidement leurs ressources annuelles et, partant, le bien-être de leurs citoyens, pourrait constituer le principal objet de cette Société des Nations dans laquelle le Président Wilson voit la plus noble fille de la Victoire des Alliés.

Sans escompter le concours que nous trouverions dans l'œuvre de solidarité que rêve de réaliser le grand homme d'État, nous devons dès maintenant nous convaincre, en France, de la nécessité, pour échapper à la misère et à la ruine, de doubler ou même de tripler très rapidement les revenus privés de notre pays et de nous organiser en vue d'y parvenir.

Est-ce une tâche qui dépasse nos moyens et nos forces?

Nous avons la conviction, quant à nous, qu'il nous est possible de modifier, en quelques années, dans une mesure pleinement satisfaisante, l'état de nos ressources nationales.

Si celles-ci n'ont pas progressé, depuis trente ans, dans la même proportion que celles des autres grandes nations, c'est qu'en réalité nous nous sommes trop peu souciés de leur développement. Il serait tout à fait injuste de dire que nous n'avons pas été capables de nous enrichir ; il faut reconnaître seulement que nous ne l'avons pas assez fermement voulu ; cette constatation est, en définitive, encourageante, puisqu'elle nous laisse l'espoir d'obtenir par simple effort de volonté des résultats très différents.

La constatation des progrès faits à l'étranger ne l'est pas moins. De 1887 à 1912, nous avons vu le commerce extérieur allemand passer de 7 milliards à 24, le commerce américain de 7 milliards à 20 (en 1916 il a atteint 32 milliards), le commerce anglais de 13 à 28, tandis que nous avancions seulement de 7 milliards à 15. Des progrès extraordinaires sont donc possibles ; nous n'avons nul motif de croire qu'ils ne le soient pas pour nous comme pour les autres grandes nations. Il n'est, en matière économique, qu'un obstacle difficilement surmontable, c'est celui que met la nature elle-même à l'extension des nations, l'obstacle géographique ; c'est celui-là que l'Allemagne a voulu franchir par la force. Cet obstacle n'existe pas pour nous. La France, avec ses colonies, possède un territoire de 10 millions de kilomètres carrés et une population de 80 à 90 millions d'habitants ; elle peut, à cet égard, supporter la comparaison avec la plus grande puissance économimique du monde, les États-Unis. Elle constitue, grâce à l'admirable disposition de son fief africain qui forme le prolongement

direct de la métropole, un empire doté, comme les États-Unis, de toutes les ressources que peut procurer la variété des climats des sols, des sous-sols et des populations. Si le partage du monde était encore à faire et si un génie des Mille et une Nuits venait nous offrir de choisir, avant tout autre peuple, le lot qui nous paraîtrait le plus enviable, nous ne pourrions pas nous tailler un plus magnifique domaine que celui que nous avons si opportunément conquis.

Gardons-nous aussi d'écouter les philosophes chagrins qui laissent entendre que notre race est usée, que son heure est passée, et qu'il n'y a plus en elle l'intelligence ni la vigueur nécessaires pour soutenir victorieusement l'assaut ardent des concurrences teutonnes ou anglo-saxonnes. Ce que nous avons fait sur le terrain militaire et même sur le terrain économique depuis trois ans, infirme le jugement des prophètes de malheur.

Ce qui nous a manqué depuis trente ans, c'est la volonté passionnée de faire de la France une grande puissance économique ; pour parler plus exactement, il faut dire que c'est surtout aux pouvoirs publics que cette volonté a fait défaut dans notre pays. Or, dans l'organisation actuelle des sociétés, on peut affirmer que les succès économiques sont impossibles sans l'entière collaboration des pouvoirs publics et des initiatives privées. L'intervention des premiers, en effet, s'impose à tout instant ; c'est d'elle que dépend le développement de l'outillage public, l'activité et le bas prix des transports, les conventions commerciales et douanières qui facilitent les échanges, la protection des brevets, toute la législation industrielle et ouvrière dont la répercussion est si directe sur la vie économique.

Dans un pays où les pouvoirs publics sont indifférents à ces questions et ne secondent point les initiatives particulières avec tous les moyens dont ils disposent, tout large progrès est impossible, tout effort privé reste sans résultat. Il en sera plus encore ainsi après la guerre, car les problèmes de demain seront autrement complexes que ceux d'hier. Or, non seulement les initiatives n'étaient pas secondées avant la guerre, mais elles étaient ralenties, entravées, paralysées par les formalités, les lenteurs et les méfiances législatives, gouvernementales et administratives. Toute opération industrielle exigeant une

autorisation officielle était retardée en France au delà des limites du vraisemblable. Il a fallu plus de vingt ans pour concéder les mines de fer de l'Ouenza, seize ans pour décider les travaux du port du Havre ; on pourrait citer des exemples de ce genre par milliers.

Jusqu'ici la guerre, hélas, n'a point encore beaucoup changé nos mœurs, et l'on a vu les projets de lois les plus importants, tel celui qui devait faciliter aux armateurs l'acquisition des bateaux qui nous font tant défaut, traîner sans motif dans les commissions des Chambres pendant dix-huit mois avant d'être votés, à l'unanimité, par elles. On comprend, dans ces conditions, la surprise que doivent éprouver les fonctionnaires français quand on leur annonce que nos alliés américains se proposent de tracer des voies ferrées sur notre territoire et de les exécuter au cours de la guerre quels que soient les obstacles qu'ils rencontreront, sans autre formalité que le paiement immédiat des indemnités correspondant au dommage ou à la privation de jouissance qu'ils causeront.

Ceux qui dirigent des affaires industrielles à la fois à l'étranger et en France ne nous démentiront pas quand nous affirmerons que toute solution ne peut être obtenue dans notre pays qu'au prix d'un effort cinq à dix fois supérieur à celui qui est nécessaire pour le même résultat en Angleterre, aux États-Unis ou en Allemagne !

Il y a, de ce côté, une première réforme à faire sans tarder, si nous voulons être en mesure d'augmenter notre richesse nationale : il faut changer d'abord l'état d'esprit des pouvoirs publics, et ensuite modifier leurs habitudes et leurs pratiques. Que de fonctionnaires scrupuleux mais timorés, redoutent, en aidant une entreprise française quelconque, de se faire les serviteurs d'intérêts particuliers plus que de ceux du pays. C'est un sentiment qu'il faut chasser des esprits. Toute entreprise industrielle qui contribue à accroître les revenus de la France doit être, au contraire, considérée, *a priori*, comme plus utile à l'intérêt général qu'aux intérêts particuliers qui l'ont organisée ; grâce à elle, en effet, des impôts rentrent dans les caisses du Trésor, des salaires sont payés à des citoyens français, des produits sont mis en circulation au profit de consommateurs français, des transports sont rendus nécessaires à l'avantage

des Français qui sont employés à les assurer. Très faible est, en définitive, la part des intérêts capitalistes dans toute opération industrielle, en regard de la somme des autres intérêts en jeu.

Entraver la création et le fonctionnement d'une telle opération est donc, de la part de l'administration, se rendre coupable d'une trahison vis-à-vis de la collectivité dont elle prétend être la servante fidèle. C'est la conception américaine. Aux États-Unis, un fonctionnaire qui est responsable d'un retard dans le mouvement industriel du pays tremble de tous ses membres, car il sait que sa carrière est irrémédiablement compromise. Que de pareilles terreurs sont loin de l'âme des fonctionnaires français ! Il y a évidemment à cet égard un état d'esprit à transformer de fond en comble. Mais il faut demander plus encore aux pouvoirs publics. On doit obtenir d'eux un entier concours dans tous les domaines où s'exerce leur action : politique, administratif, financier, technique et moral. Préciser complètement notre pensée sur ce point serait nous engager sur la route de Tipperary. Il nous sera permis d'indiquer cependant que, dans le domaine politique, il faut souhaiter une place plus importante réservée aux caractères et aux capacités, une séparation des pouvoirs plus nette, une responsabilité ministérielle effective, mais aussi une indépendance plus grande donnée à l'exécutif, la réduction des séances publiques du Parlement au profit du travail infiniment plus fécond des commissions, la préparation et la rédaction des textes législatifs par des jurisconsultes substituées aux improvisations de séances, l'adoption de méthodes de travail qui permettent aux ministres comme aux représentants de la nation de mettre leur temps et leur intelligence au service des grands intérêts du pays avant de satisfaire aux exigences personnelles de leurs électeurs.

Dans le domaine administratif, on rêve d'une complète révolution qui mettrait à la tête de services dont l'importance grandit chaque jour en raison du rôle toujours plus considérable de l'État, les hommes les plus éminents du pays, en rétribuant leur concours en proportion de leurs mérites, qui supprime tous les rouages et toute la paperasserie inutiles, qui prévoie et applique dans nos administrations publiques des

sanctions contre la paresse, l'incapacité, l'indécision, et qu fasse dépendre le crédit et la carrière d'un fonctionnaire de l'importance des résultats obtenus grâce à ses initiatives. On rêve de décentralisation, de décisions prises en dernier ressort à tous les degrés de la hiérarchie. Et tout cela paraît si au-dessus du gouffre où l'on se débat qu'on se sent pris de vertige à la seule pensée de telles réformes !

Au point de vue financier, il semble impossible que le Gouvernement soutienne, comme il paraît tenté de le faire, que les dépenses résultant de la guerre lui imposent d'aveugles et systématiques économies dans l'avenir et ne lui permettent pas de solliciter du Parlement des crédits considérables pour doter le pays de l'outillage public indispensable à son développement. Un tel raisonnement est parmi les moins sensés. Il en est des peuples, en effet, comme des individus : plus ils engagent de dépenses improductives, — et la guerre, hélas, mérite cette épithète —, plus il leur faut faire de dépenses productives, parce que le revenu procuré par celles-ci leur permet, seul, d'amortir peu à peu le découvert laissé par celles-là. Plus la guerre nous coûtera cher, plus nous devrons dépenser de milliards pour développer notre outillage public et reconstituer avec son concours notre richesse détruite.

Dans le domaine de la préparation technique, le rôle qui incombe à l'État n'est pas moins capital. Nos ennemis nous ont laissés à cet égard bien loin derrière eux ; il n'est pas de tâche plus urgente que de former les cadres de l'armée pacifique dont dépend notre prospérité.

Que dire enfin du rôle moral que les pouvoirs publics ont à remplir s'ils veulent assurer la prospérité économique du pays? Ils auront accompli, peut-être, le plus important de leur mission s'ils parviennent à faire pénétrer dans l'esprit de chacun la conviction profonde que le salut économique du pays dépend de la manière dont les Français, après la guerre, sauront vouloir, s'unir, et sacrifier leurs intérêts propres à l'intérêt général.

« Volonté, solidarité, patriotisme », telle doit être la devise des Français de 1918, comme on peut dire qu'elle a été celle des combattants de 1914. Elle est le complément et le commentaire approprié de la devise de la Révolution. Les pouvoirs

publics doivent la propager en usant de tout l'ascendant qu'ils possèdent sur l'opinion publique, et chaque citoyen doit considérer comme un devoir impérieux de l'appliquer et d'en faire comprendre à tous ceux qui l'entourent l'indiscutable portée.

Il faut vouloir à tout prix, après la guerre, une France riche, parce que de cette richesse dépend sa puissance et la douceur de l'existence pour tous ses enfants. Il faut qu'une solidarité étroite s'établisse entre toutes les classes, entre toutes les professions, entre toutes les confessions, parce que sans elle nous serions tout à fait impuissants en face des difficultés redoutables qui nous guettent, et des concurrences étrangères qui nous menacent. Il faut à tout prix, enfin, que le sentiment de l'intérêt général se reforme dans notre cœur, et y prenne la place exclusive qu'il y a eue en d'autres temps de notre histoire. On doit avouer que ce sentiment a cédé trop aisément sa place à d'autres depuis vingt ans ! L'égoïsme, fréquent chez les êtres qui ont traversé de rudes épreuves, a trouvé après 1870 un rivage accessible dans le cœur de notre race autrefois si généreuse ; il s'y est hypocritement installé avec le cortège des appétits mesquins qui l'escortent. C'est une invasion qui serait bien inquiétante, si nous pouvions croire qu'au retour du front cet embusqué défaitiste ne sera pas terrassé par nos soldats comme le dernier traître entretenu à nos foyers par la propagande ennemie !

*
* *

Si nous nous contentions, pour démontrer que l'augmentation des revenus de la France est aisément réalisable, de décrire le rôle utile que les pouvoirs publics ont à jouer à cet effet, et d'indiquer les vertus morales qu'il faut demander aux Français pour faciliter ce résultat, on pourrait, à juste titre, nous reprocher de rester dans l'imprécision et de nous dérober à l'exposé des dispositions pratiques et des solutions nettes. Nous sommes, en effet, sur un terrain où il n'est pas permis de s'en tenir aux généralités. Sans entrer dans de trop longs développements, nous devons serrer d'un peu plus près notre

sujet. Aussi bien notre tâche en l'occurrence est-elle assez aisée.

Il ne s'agit pas d'ouvrir comme le docteur Faust le livre magique de Nostradamus et d'invoquer les esprits pour expliquer le signe du Macrocosme. Un siècle d'activité exceptionnelle a permis au monde industriel d'étudier attentivement tous les problèmes que pose la production, source de la richesse, et d'en dégager les solutions qui, bien coordonnées et appliquées avec méthode et persévérance, doivent procurer l'accroissement rapide des ressources nationales. Nous n'avons qu'à classer ici les idées qui lui sont familières, en indiquant les mesures qui, vu les circonstances présentes, nous paraissent les plus favorables au résultat que nous souhaitons.

Que doit faire la France pour augmenter ses revenus? Produire beaucoup, et à bon marché, car si elle produisait cher, ses usines ne trouveraient pas de clients, et par suite ne pourraient pas continuer à travailler. Que faut-il pour produire beaucoup et à bon marché? Il faut des matières premières abondantes et peu coûteuses ; il faut une main-d'œuvre nombreuse, habile, capable de bon rendement ; il faut un outillage perfectionné permettant d'accroître considérablement ce rendement ; il faut des capitaux sans lesquels aucune entreprise nouvelle ne pourrait être créée et tout développement des entreprises existantes serait impossible ; il faut des transports à bas prix et dans la mesure exacte des besoins à satisfaire; il faut enfin une organisation industrielle et commerciale qui permette de tirer des efforts tentés le maximum d'effets utiles. Matières premières, main-d'œuvre, outillage, capitaux, transports, organisation, tels sont les facteurs dont le concours est indispensable pour produire.

Jusqu'ici, constatons-le, ces facteurs nous ont manqué, ou tout au moins ne nous ont pas donné toute la collaboration désirable.

Les matières premières nous ont fait défaut ; du moins nous avons été contraints d'en importer pour 6 milliards 1/2. Dès son point de départ notre industrie se trouvait handicapée. La main-d'œuvre a été insuffisante et n'a pas donné surtout le rendement désirable, faute d'outillage, d'organisation et de solidarité entre employeurs et employés. Nous

n'apprendrons rien à personne en disant aussi qu'à part quelques exceptions, nos usines sont dotées d'un outillage qui supporte mal la comparaison avec celui des usines étrangères ; nous aimons la bonne qualité ; nous achetons donc un matériel qui peut durer vingt-cinq ans sans être remplacé, mais pendant ces vingt-cinq ans nos concurrents font des progrès; des machines plus perfectionnées sont inventées qui donnent des économies de prix de revient considérables : peu nous importe ; nous attendons que notre vieille machine soit usée. En Amérique, on change d'outillage tous les deux ou trois ans s'il le faut, mais on est toujours en possession des machines les plus parfaites.

Faut-il parler de l'insuffisance des capitaux mis à la disposition de nos industries? Le sujet a été traité, avec une abondance de documentation à laquelle nous n'apporterions ici qu'un bien maigre tribut, dans les ouvrages ou articles si remarquables de Victor Cambon, Landry, Lysis, Manchez, Philouze. A leurs réquisitoires, on n'a point répondu. Rappelons seulement que, dans les 110 milliards de francs de valeurs mobilières que comprenait la fortune de la France en 1913, les titres étrangers entraient pour 48 à 50 milliards et les fonds d'État français, emprunts de villes et autres titres analogues pour 45 milliards. Les valeurs industrielles tenaient donc une place bien modeste dans notre portefeuille. En Allemagne, au contraire, il existait en 1911, pour 25 milliards seulement de valeurs étrangères, mais le nombre des sociétés anonymes était, par contre, de 4 712, représentant un capital de 20 milliards.

En ce qui concerne les transports, notre situation n'est guère meilleure. Sur terre, dans la métropole, notre infériorité n'est pas humiliante. Nous avions, en 1911, 50 000 kilomètres de voies ferrées, soit 9 km. 3 par 100 myriamètres carrés. L'Allemagne venait au-dessus de nous avec 62 000 kilomètres ou 11 km. 4 par 100 myriamètres, et l'Angleterre avec 37 600 kilomètres ou 12 kilomètres sur la même surface. Les 397 000 kilomètres des États-Unis ne représentaient, par contre, que 4 km. 3 aux 100 myriamètres. Mais sur nos territoires d'outre-mer nous étions très imparfaitement desservis; quant à nos transports maritimes, ils étaient tout à fait insuf-

fisants; la France s'était vue dépasser, en quelques années, par les États-Unis et la Norvège ; elle était menacée de reculer, d'un échelon au moins, avant peu.

Au point de vue de l'organisation enfin, notre situation ne prêtait pas moins à la critique; il n'y a rien à ajouter à ce qui a été dit au sujet de notre représentation consulaire, du rôle du ministère du Commerce, — que M. Clémentel s'efforce heureusement de réhabiliter en ce moment, — du peu de cohésion existant entre les grandes association syndicales ou autres, de l'état d'esprit anarchique qui poussait les membre d'une même corporation à faire plus d'efforts pour priver leur voisin d'un bénéfice que pour s'en assurer un à eux-mêmes ; de la prédominance croissante de l'esprit de critique sur l'esprit de réalisation, qui avait comme conséquence l'ajournement de toutes les décisions dans l'espoir d'en découvrir une plus parfaite... après la Trinité ! Quel abîme séparait nos institutions et nos pratiques des méthodes américaines ou anglaises !

Nul ne peut contester, en définitive, qu'avant la guerre nous ayons été, ainsi, de très médiocres serviteurs de nos intérêts matériels. Si, au point de vue militaire, notre préparation était insuffisante, — sur le terrain économique on peut, sans hésiter, dire qu'elle était si défectueuse que nous allions lentement mais sûrement vers les plus piteuses destinées et qu'avant peu d'années nous nous serions très probablement réveillés dans un état complet d'esclavage vis-à-vis des peuples plus audacieux et plus vigilants qui nous entouraient. Inutile de se laisser aller à des récriminations rétrospectives. Rien ne sert de faire le procès d'un passé pénible que nous ne pouvons changer. Notre pensée doit être seulement d'éviter que l'avenir ne soit à son image. Que devons-nous faire dans ce but?

***

Pour produire beaucoup et à bon marché il nous a manqué, avons-nous dit, des matières premières. Depuis deux ans, nous nous sommes personnellement attaché à démontrer la gravité de cette disette. La *Revue de Paris* a bien voulu accueillir les avertissements pleins d'angoisse dont nos enquêtes

nous faisaient un devoir de signaler l'opportunité[1]. Notre voix, hélas, est restée d'abord sans écho ; aujourd'hui, le ministre du Commerce n'hésite pas à déclarer qu'il considère le problème de nos approvisionnements en matières premières comme le plus grave de ceux qui le préoccupent. Nous avons, par malheur, perdu un temps précieux, et nous risquons fort de ne plus trouver, à l'heure présente, le champ libre à nos achats en pays étrangers ; mais il nous reste la possibilité d'augmenter la production du sol et du sous-sol de la France. Un document officiel récent estime que la production agricole de la France, évaluée à 19 milliards, peut être accrue d'un tiers et portée rapidement à 25 milliards. Nous avons surtout des colonies, qui peuvent, à elles seules, nous fournir en peu d'années les 6 milliards de matières premières que nous achetions jusqu'ici à l'extérieur. Grâce à elles, nous n'aurons pas à payer en or ces produits à des fournisseurs étrangers : ils seront des œufs de notre couvée. Ne perdons pas une minute pour développer la production des matières premières, base essentielle de notre activité. Employons à cet effet tous les procédés, fussent-ils audacieux et nouveaux. Inspirons-nous des méthodes si fructueuses auxquelles nous avons eu recours pour intensifier les fabrications de guerre ; sur ce terrain, grâce, il est vrai, à l'impulsion de patriotes intelligents comme Albert Thomas et Loucheur, le succès a couronné notre effort ; il peut en être de même en ce qui concerne la mise en valeur du sol français et de notre empire d'outre-mer. Pour traverser sans encombre la zone dangereuse qui nous sépare du moment où nos agriculteurs, nos mineurs et nos colons seront nos uniques fournisseurs, des mesures spéciales sont, à la vérité, nécessaires. Nous avons le droit et le devoir de demander à cet effet le concours de nos alliés sans attendre la fin des hostilités. Y pensons-nous?

Il nous faut de la main-d'œuvre : pour améliorer le sort de 39 millions de Français, nous ne devons pas hésiter à utiliser le concours des 40 millions d'indigènes qui peuplent nos possessions d'outre-mer. Nous ne ferons pas œuvre impie en leur demandant de travailler comme nous travaillons nous-mêmes.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er février 1916.

Employons nos forces inoccupées, mais ne commettons pas toutefois la folie de leur demander dans la métropole le concours qu'elles peuvent nous prêter sur place beaucoup plus utilement.

S'il nous manque de la main-d'œuvre en France, facilitons la venue de certains ouvriers étrangers, notamment des Chinois, mais ne croyons pas que ces concours soient absolument indispensables à notre salut. Si nous voulons augmenter les revenus de la France, ne multiplions pas trop rapidement le nombre de ceux qui auront à se les répartir. Rappelons-nous ce qui s'est passé en Allemagne. Ce n'est pas sur la multiplication des bras qu'il faut d'abord compter ; c'est bien plus sur une meilleure organisation du travail et sur le développement continu de l'outillage et des machines.

Nous oublions trop combien une machine peut remplacer de matériel humain. Le docteur Helferich, directeur de la *Deutsche Bank* avant d'être vice-chancelier de l'Empire, rappelait, dans son célèbre rapport de 1913, que les 7 millions de chevaux fournis par les machines à vapeur allemandes représentaient le travail de 52 millions d'hommes. Sur 9 millions de chevaux hydrauliques que pourraient produire nos chutes d'eau, nous en utilisons à peine 3 millions ; nous laissons donc perdre ainsi une force correspondant au travail de 60 millions d'hommes. On a calculé encore que l'utilisation intégrale des eaux qui tombent en France chaque année (400 milliards de mètres cubes), sur la hauteur moyenne de 390 mètres, donnerait à peu près 25 millions de chevaux hydrauliques, c'est-à-dire l'équivalent d'une armée de 250 millions de travailleurs. Ces quelques chiffres suffisent pour démontrer que les forces motrices et les machines qu'une nation est capable de domestiquer aujourd'hui, équivalent à une augmentation prodigieuse de population. Pourquoi s'imaginer alors que faute de natalité notre situation est désespérée. Un pays qui, comme la France, a 20 millions de travailleurs intelligents peut produire aujourd'hui infiniment plus qu'il n'eût pu le faire il y a un siècle avec la même population, et infiniment plus qu'il ne le faisait avant la guerre, sous la seule condition de s'organiser à cet effet.

Il y a une quinzaine d'années, Jules Guesde affirmait, dans un discours fameux, que le jour viendrait où l'ouvrier français pourrait ne travailler qu'une heure et demie par jour : il eût pu dire que le jour viendrait où l'ouvrier serait capable, sans donner plus de présence à l'atelier, de gagner un salaire cinq fois plus fort : grâce au machinisme et à une organisation plus parfaite de son travail, cette perspective peut être en effet envisagée.

La perte au rendement dans l'industrie est demeurée très considérable : d'après une statistique officielle de 1912, une locomotive de grand réseau fournit en moyenne par an un travail qui correspond pour la puissance nominale au travail d'une heure par jour ; une machine industrielle fournit un travail annuel qui correspond pour la puissance maxima à un travail de moins de quatre heures par jour ! Quel gaspillage ! Il n'est pas moindre pour le matériel humain ! Que d'opérations pourraient être confiées aux machines, dont est encore chargée la main des ouvriers.

Les Américains nous donnent à cet égard des leçons dont il serait temps de profiter. Les progrès qu'ils ont faits dans cette voie leur permettent de payer des salaires très élevés tout en réalisant des fabrications dont le prix de revient défie toute concurrence. Rappelons les chiffres concernant l'usinage des automobiles *Ford* que cite Victor Cambon dans sa captivante étude sur les États-Unis. A Détroit, l'ouvrier gagne 30 francs par jour et touche en outre une participation sur les bénéfices de son usine qui représente chaque année 120 millions de francs répartis entre 50 000 salariés ; cela n'empêche pas la Société *Ford* de livrer des voitures au prix de 2 400 francs la pièce !

Grâce à l'application des méthodes de travail qui constituent le *système Taylor*, par le développement de l'outillage et des machines, en agriculture notamment, nous pouvons espérer que notre population sera suffisante pour nous permettre de réaliser une production intense, à laquelle, d'ailleurs, la production coloniale apportera un appoint considérable qui nous faisait jusqu'ici presque totalement défaut, et nous pourrons également accroître le taux des salaires sans que nos prix de revient nous empêchent de lutter contre la concurrence étrangère.

Les capitaux ont manqué avant la guerre aux entreprises industrielles : ils ne faisaient peut-être pas défaut à celles qui avaient pignon sur rue et des réserves abondantes comme les charbonnages du Nord ou les grandes usines métallurgiques de l'Est; mais les entreprises nouvelles n'étaient point aussi favorisées. Après la guerre il faudra d'énormes capitaux pour reconstruire les usines détruites, pour moderniser et développer notre outillage, pour créer les industries qui nous font encore défaut et éviter ainsi d'être à la merci des producteurs étrangers. Où trouverons-nous les ressources financières qui nous seront nécessaires? Les banques et les capitalistes continueront-ils à se méfier des affaires françaises et à porter leurs disponibilités à nos ennemis ou à nos concurrents? l'État se prêtera-t-il encore à ces opérations de l'innocuité desquelles ceux qui s'y livraient ne sauraient plus aujourd'hui se prévaloir? Ce n'est point probable. Y aura-t-il assez de capitaux en France pour assurer le développement de notre activité industrielle? N'ayons pas trop d'appréhension à cet égard.

Tout d'abord la guerre ne laissera pas vide les coffres des banques et des industriels. Ceux-ci savent que leurs réserves, représentées aujourd'hui par du papier monnaie, n'auront de valeur réelle que si elles sont dépensées en installations productives de bénéfices. Ne nous figurons pas d'ailleurs qu'il faille des disponibilités liquides très abondantes pour assurer l'essor industriel d'une nation. Il y a quarante ans, à l'origine de son expansion économique, l'Allemagne disposait de fort peu de capitaux; elle ne s'en est pas moins développée prodigieusement ; pourquoi? parce qu'elle a eu du crédit une conception plus exacte qu'en France.

Les Allemands sont partis de l'idée que tout capital consacré à une dépense productive de richesse est un capital prolifique dont le rendement permet rapidement la reconstitution : 1 000 francs rapportant 15 p. 100 par an peuvent être reconstitués en moins de sept ans ; dans ces conditions, pourquoi, s'est-on dit outre-Rhin, décaisser en espèces liquides cette somme de 1 000 francs et ne pas recourir à une opération de crédit qui permettra à l'industriel de faire les dépenses qui lui sont nécessaires et au prêteur de dégager sa signature en peu de temps, grâce au revenu procuré par l'entreprise emprun-

teuse? Les banques allemandes ont rendu ces opérations possibles en escomptant la monnaie fiduciaire ainsi créée (souvent avec le concours des banques françaises), et ainsi nos voisins ont pu constituer en trente ans, en partant d'un capital très faible, une fortune qui dépasse aujourd'hui celle de la France.

Il est inévitable qu'après la guerre nous nous rapprochions d'une formule qui n'est pas propre d'ailleurs aux seuls industriels allemands, et que l'Amérique n'a pas moins adoptée. L'argent manquant pour le formidable effort financier que nous aurons à faire, il faudra bien recourir au crédit. Il n'y aura rien à critiquer dans cette pratique, à la condition, bien entendu, que les opérations soient sérieuses et que l'actif créé reste la garantie des avances consenties. Nous pouvons dire, sans insister, que l'on a fait, pendant la guerre, des opérations beaucoup moins sûres; celles que nous envisageons ici seront leur sauvegarde et leur rançon.

Nous arrivons à la question si délicate des transports. Elle est grave surtout en ce qui concerne les transports maritimes ; nul n'ignore combien, à l'heure présente, ceux-ci font l'objet de nos préoccupations; à la fin des hostilités, — tout au moins pendant deux ou trois années, — il semble que la rareté des bateaux et l'élévation des frets doivent être l'un des plus redoutables obstacles à la reprise des affaires en France. Nous avons déjà indiqué, ici même, que cette question nous paraissait n'avoir jamais été envisagée comme elle aurait dû l'être. On n'a pas voulu considérer que l'industrie des transports maritimes présente, comme celle des transports par voies ferrées, un caractère spécial ; qu'elle est, avant tout, une industrie d'intérêt général et que par suite, les intérêts des armateurs y doivent toujours être subordonnés à ceux du pays. Nous n'entendons pas, par là, qu'ils doivent être sacrifiés ou lésés, mais seulement que leurs préférences ou leur liberté ne peuvent être mises en balance avec les besoins et les nécessités économiques de la collectivité. La marine marchande remplit, en quelque sorte, un service public. La France peut voir disparaître ou péricliter certaines fabrications exécutées sur son territoire sans en subir un irréparable dommage ; elle ne peut manquer de bateaux sans être exposée à l'arrêt général

de sa production. La démonstration en a été faite, avant et surtout pendant la guerre, pour nos colonies. Non seulement leur activité commerciale a été paralysée faute de moyens de transport, mais encore l'insuffisance du tonnage français a eu comme conséquence que plus de la moitié de la production coloniale est allée alimenter des consommateurs étrangers. Il est évident qu'après la guerre cette situation ne peut se renouveler : les bateaux français devront enlever de nos colonies françaises les matières premières dont la métropole aura besoin, avant d'aller chercher ailleurs ces mêmes matières premières. Le commerce colonial, au lieu d'être pour notre marine marchande un accessoire, devra être son aliment principal, peut-être même exclusif, si le tonnage général de la flotte française était insuffisant pour faire face à l'évacuation de tous les produits coloniaux.

Il va de soi qu'on ne pourra demander à des entreprises privées de renoncer à leur trafic plus rémunérateur avec l'étranger sans leur donner de justes compensations. De là, la nécessité d'un concours financier de l'État sans lequel il ne serait pas possible de concilier les intérêts en présence. La formule appliquée pour les chemins de fer paraît s'imposer en ce qui concerne nos relations maritimes avec nos colonies. De cette manière seulement nous arriverons à assurer à celles-ci des échanges réguliers avec la métropole, à la condition toutefois que les bateaux ne fassent point défaut. C'est malheureusement une assurance que nous n'avons pas, en raison de l'imprévoyance dont on a fait preuve pendant les deux premières années de guerre. Est-il possible de rétablir une situation si compromise? Nous ne pouvons nous dissimuler que nulle tâche n'est plus difficile en ce moment que celle de M. de Monzie.

L'intelligence et l'activité du sous-secrétaire d'État des Transports nous autorisent à avoir pourtant confiance dans les efforts qu'il fait. Il est possible d'empêcher la crise actuelle de s'aggraver. Que l'État achète les bateaux étrangers au lieu de les affréter, qu'il prête une aide financière aux industriels ou aux colons disposés à faire des achats pour leurs propres besoins, qu'il encourage et facilite, principalement en leur procurant des tôles et des ouvriers, la création de chantiers de

constructions en France et dans nos colonies, et l'on verra bientôt une amélioration se produire, d'autant que l'on peut espérer beaucoup à la fin des hostilités de l'énorme développement donné depuis peu à la construction maritime chez nos alliés. C'est, à notre avis, l'industrie des transports qui reviendra le plus rapidement à l'étiage d'avant-guerre. Seulement il ne serait peut-être pas inutile de nous mettre d'accord dès maintenant avec nos compagnons de lutte pour nous assurer, sur les prises faites à l'ennemi ou sur la production des chantiers amis, des attributions correspondant à nos prochains besoins. A la fin de la guerre les peuples ne souffriront pas tant de la disette des capitaux que de celle des matières premières et du matériel. Les indemnités utiles seront celles qui se percevront en nature. Les belligérants dont les territoires auront été occupés par l'ennemi seront, semble-t-il, ceux qui pourront le plus légalement invoquer des droits indiscutables à de telles indemnités. Nous devons être assurés que nos alliés partagent notre sentiment à cet égard.

Il nous faut, enfin, pour produire à bon marché, disposer d'une organisation moderne et perfectionnée. Il nous paraît inutile de louer ici les avantages de cette organisation que tout le monde reconnaît et que démontrent d'ailleurs surabondamment les résultats obtenus à l'étranger et dans quelques grandes entreprises françaises. Nous devons, quand nous en aurons la ferme intention, être rapidement à même de rivaliser sur ce terrain avec les plus habiles. Les tendances nouvelles que l'on constate de divers côtés depuis six mois, autorisent pleinement cet espoir.

Toutefois il faut bien se convaincre que des progrès décisifs ne pourront être faits dans cette voie, que si l'on crée en France, au lieu de la poussière d'entreprises qui couvre actuellement notre territoire, de vastes et puissants établissements. Là seulement, l'organisation perfectionnée peut produire ses complets effets.

On conçoit les méthodes merveilleuses de fabrication des usines *Ford* quand il s'agit de livrer 2 500 automobiles par j our ; elles seraient inapplicables dans une usine qui sortirait quotidiennement deux châssis de ses ateliers. On ne peut

créer un outillage et une organisation « américaine » qu'à la condition de faire grand, et l'on ne peut faire grand que si l'on est assuré de larges débouchés. C'est pourquoi les nations qui ont un vaste territoire et une population nombreuse sont seules appelées à un grand avenir économique : grâce à notre empire colonial, et pour ce motif seulement, nous pouvons escompter un tel avenir.

***

Il n'est pas possible de parler de la nécessité d'augmenter les revenus privés du pays sans dire un mot de la diminution de ses dépenses. Nos revenus au lendemain de la guerre seront insuffisants surtout parce que celle-ci aura comme conséquence une cherté plus grande de la vie. On est, tout particulièrement ici, dans le domaine du relatif. Peu importerait que les revenus des travailleurs croissent considérablement après la guerre si leurs dépenses suivaient une progression plus rapide encore. L'œuvre de demain consistera donc, non seulement à intensifier la production pour pouvoir augmenter les salaires, mais aussi à réduire en même temps le coût de la vie.

A l'heure actuelle le budget ouvrier a augmenté d'au moins 35 p. 100 par suite d'une aggravation de 50 p. 100 sur le prix des denrées. On évaluait à 19 milliards les sommes dépensées chaque année avant la guerre pour l'alimentation de la population française. L'augmentation de 50 p. 100 que révèlent les statistiques de 1916, représente donc une aggravation de dépenses de 9 milliards 1/2, qui sera très certainement dépassée en 1917. Cette année, la France dépensera pour se nourrir probablement plus de 30 milliards! Si le coût de la vie ne diminuait pas après la guerre, il faudrait augmenter nos revenus de 11 milliards (plus 5 ou 6 milliards destinés aux charges nouvelles du budget national) pour nous trouver seulement dans la même situation qu'en 1913.

Si au contraire les prix d'avant-guerre pour les denrées alimentaires étaient abaissés de 20 p. 100, on réduirait de 15 milliards par an les dépenses actuelles du pays. Il ne s'agit pas, on le voit, de médiocres économies ! Les efforts les plus énergiques pour les réaliser sont donc justifiés. Que peut-on faire dans ce but?

Avant tout, augmenter notre production agricole. On sait comment y parvenir. Pourquoi les terres allemandes, moins riches que les nôtres, produisent-elles 23 hectolitres de blé quand nous en produisons 14. Parce qu'elles sont mieux cultivées et qu'elles utilisent par exemple deux ou trois fois plus de nitrate que les terres françaises. Fabriquons des engrais et employons-les dans nos campagnes ; ayons, chaque fois que ce sera possible, un outillage mécanique qui diminue le prix de revient de la culture ; faisons des beurres végétaux avec les graines oléagineuses de nos colonies ; soyons approvisionnés par celles-ci en viandes frigorifiées et en conserves, en légumes et en fruits ; n'achetons plus 1 600 000 000 de francs de produits alimentaires à l'étranger et nous verrons bientôt le prix de la vie baisser, à la condition toutefois que les économies ainsi réalisées ne servent pas seulement à enrichir des intermédiaires trop exigeants.

Il est certainement nécessaire de faire en France une réorganisation assez profonde du commerce ; celle-ci, sans léser des intérêts infiniment respectables, devrait davantage tenir compte de la part respective qui revient à chacun dans l'activité économique du pays. Les intermédiaires sont des collaborateurs utiles, parfois indispensables, mais dont le rôle néanmoins n'est pas généralement comparable à celui du producteur. Il paraît excessif, en conséquence, que leurs services soient aussi largement rémunérés. C'est, dira-t-on, parce qu'ils ont des frais généraux considérables. Ce n'est vrai que dans le cas où leur chiffre d'affaires est faible. « Vous condamnez, nous dira-t-on, le petit commerce ! » Hélas, nous lui souhaitons volontiers tous les bonheurs. Mais l'intérêt du consommateur et la diminution du prix de la vie, nous paraissent d'un ordre de grandeur très supérieur.

***

La morale de cette étude dont le cadre si vaste nous a empêché d'être bref sans nous permettre cependant de faire plus que d'effleurer certains sujets, est que la guerre a mis en lumière et aggravé l'insuffisance des revenus privés de la

France. Les événements présents nous montrent combien nous avons été fautifs et imprévoyants en ne cherchant point à augmenter ces revenus à l'instar des autres grandes nations, et en nous imaginant qu'il suffirait d'améliorer la répartition de la richesse pour assurer à tous les citoyens le bien-être et l'aisance.

En présence de cette constatation, que nous avons essayé de rendre ici aussi saisissante que possible, qu'allons-nous faire? La fin des hostilités marquera, pour nous, l'aurore d'une ère décisive, Ou bien, las d'efforts et de gloire, indifférents aux réalités matérielles et accessibles seulement à la magie des idées et des mots, comme des Orientaux, nous reprendrons notre existence passée sans autre ambition que de goûter les joies peu coûteuses du Forum ; ou bien, fiers d'avoir reconquis notre rang politique dans le monde, nous voudrons encore cueillir dans la lice économique des lauriers plus dorés et la récompense plus tangible de notre énergie et de notre héroïsme. Nous pensons, quant à nous, que la France de demain ne se contentera pas de ses modestes revenus d'avant-guerre, qu'elle voudra plus de bien-être et de satisfactions et qu'elle se croira, à juste titre, digne d'un sort égal à celui des nations qui auront combattu à ses côtés et partagé ses succès.

Il dépend d'elle de n'avoir rien à envier à l'Angleterre et aux États-Unis : la destinée de ses enfants est entre leurs mains. Qu'ils réfléchissent, qu'ils regardent autour d'eux, qu'ils étudient les causes de la prospérité des grandes nations : ils ne se soucieront plus alors d'augmenter leur revenu quotidien de quelques centimes par voie de reprise au capital, quand ils peuvent accroître leurs ressources de plusieurs francs par jour, grâce à une organisation meilleure de la production; ils comprendront que c'est vers celle-ci que doit tendre tout leur effort et que pour améliorer les conditions de leur existence il leur faut désormais faire passer les préoccupations économiques devant toutes autres.

Mademoiselle de Scudery a dressé dans sa *Clélie* un itinéraire du Pays de Tendre dont les stations portaient les noms charmants de Billets doux, Respect, Complaisance, Petits soins, Assiduité. Après les années troublées et brutales du règne d'Henri IV, cette géographie correspondait bien aux

besoins de délassement, de galanterie et de sensibilité du début du XVIIe siècle. Si l'illustre Précieuse, qui avait le sens de l'opportunité, vivait en ce moment, elle publierait sans doute une carte du pays de « Bien-être général » où les villages s'appelleraient : Matières premières, Organisation du travail, Outillage mécanique, Capitaux et Crédit, Transports maritimes et dont les fleuves fertilisants seraient désignés sous les noms de Volonté, Solidarité, Amour du bien public.

E. DU VIVIER DE STREEL

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

LE BONHEUR A CINQ SOUS,
par **René Boylesve.**

L'art charmant et raffiné de M. René Boylesve, son observation amusée, son ironie nonchalante mais qui se surveille si bien, font l'agrément de ces nouvelles. Plusieurs furent écrites pendant l'heureuse époque qui a précédé la guerre; on respirera avec plaisir, un plaisir teinté de mélancolie, le parfum qui s'en dégage, et dont la délicatesse ne s'est point évaporée dans notre atmosphère orageuse. Le *Bonheur à cinq sous* nous consolera de la vie chère : ce joli livre, si spirituel, a aussi l'esprit d'à-propos.

EXPRESSIONS D'ARGOT ALLEMAND ET AUTRICHIEN,
par **René Delcourt.**

En trois ans de guerre, tout un dialecte spécial à ceux qui se battent — plus ou moins déformé par ceux qui ne se battent pas — a pris spontanément naissance dans les armées belligérantes. M. Delcourt, tout désigné pour ce travail par ses fonctions d'interprète, a eu l'ingénieuse idée de dresser un dictionnaire de l'argot militaire de nos ennemis : on voit, en consultant ce répertoire, qu'il reflète par son abondance, sa variété primesautière, imagée, parfois grossière, toutes les préoccupations du *Feldgraü* des Empires centraux. Il va de soi que ce vocabulaire, riche en révélations psychologiques, n'est pas destiné à être mis dans toutes les mains.

LES DAMES DE L'HOPITAL 336,
par **Geneviève Duhamelet.**

Ce roman est sorti tout entier de la réalité. Les mille détails de la vie d'ambulance s'y combinent d'une façon tragi-comique et concourent à la sincérité d'une histoire toute d'observation réelle. On sera pris par le charme de ces pages où le tendresse de la jeune fille qui les écrivit se tempère d'une ironie sans méchanceté.

GOUFFRES ET BRASIERS,
par **Georges Grandjean.**

Sous ce titre imagé, l'auteur, officier de zouaves, qui s'est battu devant Verdun, célèbre l'héroïsme des défenseurs de la cité inviolée. Ses vers éloquents ont été écrits entre deux batailles; l'exaltation de la lutte communique au recueil un accent très personnel. C'est l'œuvre vigoureuse, parfois brutale, d'un soldat qui puise son inspiration aux sources mêmes de la guerre.

PETITES VIES DANS LA TOURMENTE,
par **André Corthis.**

La répercussion de grandes et formidables choses sur d'humbles âmes où elles déchaînent des conflits de sentiments aussi intenses qu'imprévus, tel est le sujet de ce livre : on y sent vibrer le pathétique de la guerre. Il s'agit là surtout de bouleversements intérieurs, de crises morales plutôt que de circonstances choisies et combinées en vue de l'effet dramatique. L'effet d'émotion n'en est que plus sûr. Celle-ci s'insinue à travers le récit, puis éclate brusquement avec une force de sincérité irrésistible. C'est là un secret d'André Corthis.

LES ÉTABLISSEMENTS D'ARTILLERIE BELGE PENDANT LA GUERRE,
par le **commandant Willy Breton.**

Après la chute d'Anvers et la retraite de Dixmude, l'armée belge dut se reconstituer entièrement. La France et l'Angleterre lui fournirent d'abord les munitions nécessaires, mais, par un vigoureux effort, les techniciens belges entreprirent de créer dans les pays amis des ateliers destinés à remplacer ceux que l'ennemi avait occupés. Aux environs du Havre des usines fabriquent et réparent le matériel employé par l'armée. Le peuple belge, chassé de son pays, a prouvé que sa vitalité industrielle n'a pas été atteinte par la terrible crise qu'il a traversée.

AMOUR SACRÉ DE LA PATRIE,
par **Édouard Beaufils.**

M. Édouard Beaufils, à qui l'Italie a inspiré naguère un délicat et vibrant volume de poésie, consacre aujourd'hui son talent à un sujet terrible et grandiose. Il y a un lyrisme éloquent dans ces vers d'une belle allure.

LA GUERRE, LE COMMERCE FRANÇAIS ET LES CONSOMMATEURS,
par **Gilles Normand.**

L'idée fondamentale de l'auteur est celle de l'évolution nécessaire des entreprises commerciales vers la concentration. Les grands magasins, les maisons à succursales tendent à se substituer aux initiatives locales, limitées, souvent incompétentes. Mais ce progrès a pour fin l'association coopérative, vraie forme de la perfection économique. Cet ouvrage, qui est le développement d'une thèse, contient des renseignements nombreux et instructifs sur l'activité commerciale française et les grands établissements qui, dès maintenant, en absorbent une importante partie.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première **Table Décennale** (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.